

Jean-Guy Perras

Un pays à vivre



Les Editions LDP, Hull (Québec)

11-12-1977

Jean-Guy Perras

Un pays à vivre

Les éditions LDP, Hull (Québec)

Les Editions LDP Enr.
72, rue Laval, suite 105, Hull (Québec) J8X 3J9

Jean-Guy Perras

Un pays à vivre

ISBN 9803591-0-6

1. Galipeau, André - Romans. 2. Outaouais - Histoire
- 19e siècle - Romans. I. Titre

PS8581.E7275P39 1993 C843'.54 C93-097103-5
PS8581.E7275P39 1993
PQ3919.2.P47P39 1993

Bibliothèques nationales du Québec et du Canada
Dépôt légal: 4e trimestre 1993

Droits d'auteur, Ottawa, Canada 1993
Les Editions LDP Enr.

Impression:
Imprimerie du Progrès, Hull (Québec)

Note de l'auteur

Cet essai se veut une histoire romancée d'un de nos pionniers de l'Outaouais qui vient nous raconter lui-même une belle mais difficile période du siècle dernier où tout était à faire au prix d'efforts que personne aujourd'hui n'imagine.

J'ai écrit plusieurs passages de cette histoire dans des périodes difficiles où mon personnage principal et moi ne faisons qu'un. Huit ans se sont déroulés pendant que mon personnage et ses aventures m'ont fait vivre ce que le Québec continuait à vivre en des contextes beaucoup plus modernes.

André Galipeau, un personnage qui a existé, qui a eu son influence sur le canton de Lochaber et ses environs, est peu connu aujourd'hui, mais il a tout de même laissé sa marque près du quai de Thurso, petite ville québécoise de l'Outaouais. André nous fait vivre une époque que chacun de nous devrait connaître. André, c'est non seulement le francophone qui se bat pour sa survie, sa culture et sa foi, mais c'est aussi un bâtisseur qui veut faire vivre un pays qui sera toujours à construire, à défendre et à refaire à notre image.

J'aurais voulu poursuivre plus longtemps et plus loin cette enrichissante aventure à l'époque des courageux colons qui nous ont précédés sur notre territoire, mais j'ai dû m'arrêter pour que

l'émotion ne dépasse pas la réalité des écrits de l'époque.

Le lecteur comprendra bien qu'André Galipeau, même s'il a bel et bien vécu à cette époque, autant que la plupart des personnages autour de lui, me furent souvent les outils me permettant d'explorer les sentiments et les misères de la vie turbulente et difficile d'un pays qui naît. J'y ai voulu faire ressentir les émotions toujours présentes aujourd'hui dans un pays en constante évolution. L'histoire se répète dans des styles différents, mais pour les mêmes croyances, les mêmes sentiments et les mêmes objectifs; faire vivre un peuple en qui tous les espoirs et la foi justifient sa grandeur et sa force de vivre.

Nous devons être fiers de nos origines et de ceux qui nous ont permis de toujours être ici. Cet essai est donc un hommage à ceux qui nous ont si bien préparé le pays que nous continuons toujours à modeler à notre image.

Je dédis cet essai à mes proches et à mes frères et soeurs qui habitent ce beau pays qu'est l'Outaouais.

Table des matières

	page
1- Une vallée sauvage	1
2- Mon départ vers la vallée	7
3- Le lac des Deux-Montagnes	12
4- Carillon, porte de la vallée	19
5- La soirée à Carillon	27
6- En route vers Lochaber	31
7- Le choc de l'arrivée	35
8- Les colons à Lochaber	39
9- Un site pour l'auberge	44
10- Le poste des Stevens	49
11- Les plans de l'auberge	53
12- L'arrière pays me surprend	57
13- L'office religieux Baptiste	66
14- Le défrichage des terres	70
15- La cabane des pionniers	74
16- L'épouse du colon	77
17- La visite pour comploter	81
18- Le feu de forêt	85
19- L'aide aux colons	89
20- Mes projets pour les colons	95
21- L'état de l'agriculture	99
22- Les travaux à l'auberge	104
23- Un regard sur la forêt	107
24- Les chutes Rideau et Chaudières	112
25- Je m'installe au BEACH HOUSE	118
26- Changements dans mes plans	124
27- La fabrication de la potasse	127
28- Je pars pour Montréal	132
29- De retour à Lochaber	135
30- Antoine "Antonish" Raby	141
31- La visite de Mgr Bourget	146
32- Enfin du beurre	151
33- Drogues et remèdes	154

34-	Noël 1842	157
35-	Un dur hiver	162
36-	La rivière s'éveille	166
37-	L'isolement des habitants	169
38-	Le colonel John By et le canal Rideau	172
39-	Un garde manger providentiel	176
40-	La domination des Stevens	179
41-	Les mois de l'année	182
42-	Des chemins à améliorer	192
43-	Le retour de Louis-Joseph Papineau	196
44-	Les randonnées à l'île	199
45-	Hygiène de l'habitation	203
46-	Le pain au levain	208
47-	Le fromage du pays	212
48-	Enfin un quai neuf	215
49-	La navigation sur l'Outaouais	218
50-	Les rencontres à l'auberge	223
51-	Quelques fabrications du pays	227
52-	Abattage des animaux	236
53-	Le seigneur Fraser s'en mêle	242
54-	Un tonnelier s'installe	248
55-	La fin d'une période dure	251
56-	Le canton s'organise	255
57-	Le diocèse et Lochaber	262
58-	L'exposition agricole	269
59-	L'école de rang	272
60-	La construction de la chapelle	274
61-	Enfin un bureau de poste	278
62-	Une agriculture à développer	281
63-	L'auberge, le rendez-vous	284
64-	Le Pine Inn Hotel	287
65-	Je me retrouve seul au pays	291
66-	Caledonia Spring prospère	294
67-	Où sont-ils passés?	298
68-	La fin d'un rêve	300

1- Une vallée sauvage

La vallée de l'Outaouais en début de ce 19^{ième} siècle est souvent nommée la vallée de la Grande Rivière. Cette vallée attire beaucoup d'émigrants et de Canadiens. Mon père m'en parle souvent en me racontant ses voyages d'affaires qu'il y fait deux fois par année pour le compte d'un marchand de Montréal. Il se rend généralement jusqu'à Wrightstown pour rencontrer les propriétaires d'opérations forestières et les marchands généraux. Les forgerons et les fabricants de voitures sont aussi de ses clients. Depuis un peu moins que quarante ans maintenant, Philemon Wright exploite les forêts à la hauteur des chutes Chaudières et de la Gatineau. Cette exploitation ne cesse de changer ce pays jadis si sauvage.

On dit que presque la moitié des trains de bois qui flottent vers Montréal pour atteindre Québec viennent des opérations de Philemon Wright sur l'Outaouais et ses tributaires. Cette forêt est, paraît-il, des plus riches et inépuisables, s'étalant à l'infini. Mon oncle qui a souvent visité les chantiers de ces opérations me décrit les forêts de la Grande Rivière avec ses pins blancs immenses, ses gros chênes majestueux côtoyant les érables, les hêtres et les bouleaux jaunes. Ces arbres atteignent des proportions gigantesques se dressant vers le ciel à des hauteurs dépassant souvent cent pieds. Tous les ans, à l'automne, des milliers de bûcherons envahissent ces forêts pour le compte des commerçants de bois, trahissant les grandes solitudes par la cognée de leurs hâches qui continueront longtemps encore leur oeuvre avant que tous ces arbres séculaires ne cessent de flotter sur les rivières de la vallée.

Ce beau pays d'au-delà des rapides de Carillon deviendra bientôt le mien. Ce magnifique pays, difficile à domestiquer, abrite encore très peu de gens. Presqu'exclusivement des émigrants y sont allés en quête de nouvelles terres pour survivre. Chaque jour, de nouveaux défricheurs en font leur pays. La vie n'y est pas toujours facile. La force et la

rudesse y sont loi. Chacun doit y peiner dur pour s'y faire et se garder une place au soleil. Seulement les persévérants, les courageux et les aventuriers parviennent à s'y faire respecter, et souvent à gros prix d'efforts.

Depuis le début du siècle, presque seulement les émigrants ont tenté leur chance de s'établir au delà de la Seigneurie de la Petite Nation, propriété des Papineau. Même les Papineau font exploiter leur domaine forestier par des Britanniques à la solde des grands marchands de Montréal. Ces derniers ne sont venus au pays que pour en retirer les ressources à leurs uniques profits. La réserve du Moulin de la Petite Nation fut louée à l'entrepreneur forestier Thomas Mears entre 1821 et 1834. Depuis, Peter McGill de Montréal est détenteur du contrat d'exploitation de la réserve des Papineau. Tous les postes de gérance et de supervision des opérations sont détenus par des émigrants britanniques ou leurs descendants.

Au-delà de la Seigneurie de la Petite Nation, les grands propriétaires, les exploitants de la forêt et les marchands autant que les colons et défricheurs sont des Britanniques ou des Américains venus pour se construire leur royaume à même les terres de la vallée depuis longtemps boudées par les Canadiens. Les Stevens et les Cameron exploitent les forêts de Lochaber, les Bownan et les Bigelow contrôlent les exploitations de Buckingham et la famille Wright monopolise toute l'industrie à Wrightstown et sur la Gatineau. Ce qui prévaut sur la rive Nord, se répète sur la rive sud de l'Outaouais qui fait partie du Haut-Canada. Je me demande bien, moi, un Canadien, comment je pourrai m'en sortir en allant m'établir sur ce territoire qui est presque déjà à l'image d'un pays étranger. Il est plus que temps que, nous Canadiens, nous allions reconquérir cette terre longtemps perdu et qui maintenant nous échappe.

Mon père et bien d'autres comme lui insistent pour que des Canadiens

ailent s'y installer et reprendre le contrôle de ce que nous avons trop longtemps ignoré. Les richesses de ce territoire doivent revenir entre les mains de nos semblables avant que le territoire ne passe sous la gouverne des Britanniques du Haut-Canada. Mon père garde tout de même de bonnes relations avec les marchands et les exploitants britanniques de la vallée, ne fût-ce que pour mieux conserver ses activités commerciales avec ces étrangers envahisseurs de la vallée. De cette façon, aussi, il peut contribuer avec plusieurs éminents Canadiens qui travaillent très fort pour établir les nôtres sur les rives de l'Outaouais tant sur des lots agricoles que dans le commerce. Ses efforts m'ont toujours encouragé à regarder la vallée comme une opportunité pour moi de participer à reprendre ce coin de pays.

Depuis longtemps qu'il me répète qu'il voudrait bien que je m'installe au coeur de la vallée à un endroit stratégique. Une auberge à Lochaber, canton qui commence déjà à montrer un développement intéressant, pourrait devenir une affaire profitable. De plus en plus, mon père rencontre de la compétition dans ses affaires dans la vallée. Deux voyages par année ne suffisent plus à protéger son territoire commercial. Située à Lochaber, une auberge que j'établirais, me permettrait de demeurer en contacts fréquents avec les clients de mon père tout en me rapportant des bénéfices forts intéressants.

Aucune autre voie de communication que la rivière peut-être utilisée en amont de Grenville. Les canaux et les écluses furent construits il y a déjà près de dix ans, mais seulement les plus petits bateaux peuvent y circuler pour se rendre de Montréal à Wrightstown. Les bateaux à vapeur partent donc d'Hawkesbury et Grenville pour naviguer vers Wrightstown. Les gens de Montréal doivent s'embarquer sur les vapeurs de Montréal jusqu'à Carillon, se rendre à Grenville en diligence sur un parcours d'environ 14 milles, et de là, s'embarquer sur les bateaux de la vallée. La situation s'est beaucoup améliorée depuis que les premiers pionniers se sont installés dans l'Outaouais vers 1800. Avec les projets

d'élargissement des canaux et des écluses, la navigation s'améliorera de beaucoup dans quelques années. C'est le temps de s'établir dans la vallée avant que ces installations ne provoquent une ruée vers l'expansion de la colonisation et des affaires.

Au delà de la Petite Nation, plusieurs "townships" et petits bourgs se sont développés depuis plusieurs années et commencent à prendre de l'importance autour des moulins à scie et des manufactures qui s'y développent déjà. La production de ceux-ci et les surplus agricoles produits par les colons commencent à s'écouler dans la vallée et sur les marchés extérieurs. L'industrie et l'agriculture se modernisent et les besoins en équipement et services plus modernes se font sentir. Les négociants de l'extérieur pénètrent eux aussi dans la vallée pour profiter, comme d'autres hommes d'affaires le font, de la manne qui s'annonce.

Désormais, ces localités devront mieux s'organiser pour bénéficier des opportunités et du marché qui s'offriront à eux. Déjà en collaboration avec mon père, nous avons fait des contacts et des arrangements avec des gens influents du canton de Lochaber pour planifier mon établissement et l'ouverture d'une auberge. Cette localité située à distance idéale dans la vallée nous semble intéressante pour entretenir des contacts réguliers avec les clients de mon père. Un petit bourg peut facilement se développer à proximité de la rivière La Blanche ou quelques opérations forestières commencent à prendre de l'envergure. La population du "township" dépasse déjà plus de cinq cents habitants, presque tous des Écossais et des Irlandais. Très peu de services y sont installés. Les Écossais oeuvrent presque tous dans l'exploitation de la forêt tandis que la majorité des Irlandais sont installés sur des lots partiellement cultivés. La majorité des Irlandais et des Écossais sont protestants. Quelques Irlandais sont de foi catholique sans pour autant pratiquer leur religion. Il y a trop peu de missionnaires sur le territoire. Seuls les protestants baptistes reçoivent la visite de leur pasteur John Edwards que mon père a rencontré à quelques reprises chez les Stevens. Les quelques

missionnaires catholiques que Monseigneur Bourget a installés à Bonsecours pour desservir toute la population jusqu'au haut de la vallée de l'Outaouais ne suffisent pas à la tâche. Cette situation explique très bien le manque d'intérêt que les colons catholiques prêtent à manifester leur foi. Même si ma famille est très catholique et pratiquante, je devrai m'accommoder de la situation durant les premières années de mon établissement dans la vallée. Je devrai aussi sûrement m'impliquer dans l'organisation religieuse du township et utiliser les relations que nous avons avec les membres de l'archevêché de Montréal.

Pour arriver à me faire accepter dans le township de Lochaber, je devrai d'abord m'établir solidement en affaire avant de m'efforcer à encourager la pratique religieuse dans ce pays fondamentalement protestant et Britannique. L'arrivée de canadiens catholiques dans la région est déjà pressentie comme une invasion de la colonie française sur les terres que ces anglo-saxons ont peinées pour acquérir. Même si ces terres sont situées au nord de la rivière des Outaouais en territoire du Bas-Canada, pour ces derniers, leur coeur est situé beaucoup plus vers le Haut-Canada anglo-saxon britannique. La rébellion des dernières années ne les a qu'endurcis. Je devrai travailler dur pour me faire une place dans ce pays hostile aux Canadiens réputés peu vaillants et peu éduqués selon ces britanniques fanatiques. Je devrai leur prouver que j'ai reçu une éducation solide et que mon expérience acquise dans les affaires avec mon père me donne les capacités de rivaliser avec eux.

Mon père a peiné dur durant plusieurs années pour se construire une clientèle solide dans la vallée. Bien sûr, il a très tôt dû apprendre l'anglais et refouler certaines de ses convictions pour pouvoir pénétrer ce milieu, mais il n'a jamais pour autant renié ses origines et ses convictions. Les gens le nomme Tom Galipaugh et il me répète que dans la vallée je devrai m'habituer à me faire appeler Andrew Galipaugh et non André Galipeau. Mais ce ne sera que superficiel. Ce ne sont que des concessions mineures que la famille devra faire dans le pays après

tout. Nous sommes canadiens français non pas seulement pour y prendre place, mais aussi pour y faire venir d'autres avec nous.

Le pasteur baptiste de Clarence, paraît-il, fait la loi dans plusieurs localités des environs, incluant Lochaber. Il visite régulièrement les colons et leur inculque des règles religieuses. La plupart des Écossais et beaucoup d'Irlandais le respectent et suivent ses directives sans se plaindre, malgré que beaucoup de colons ne sont pas plus religieux qu'il n'en faut. Ce pasteur couvre valeureusement les territoires de Clarence et Cumberland sur la rive sud et de Buckingham et Lochaber sur la rive nord de l'Outaouais. Cependant, de plus en plus, il tolère les quelques catholiques de la région qui démontrent peu leur adhérence à l'église catholique, peut-être parce qu'ils ne reçoivent que très peu de visites de leurs missionnaires. Si je reçois les missionnaires catholiques à l'auberge que je planifie construire à Lochaber, je devrai être astucieux pour ne pas me créer d'ennemis sur le territoire. Ma première année dans la vallée à Lochaber sera importante pour me tisser des relations qui m'éviteront des embarras par la suite. Les premiers liens de confiance devront être solidement établis avant de commencer à introduire du nouveau dans cette localité.

2- Mon départ vers la vallée

Mai 1839: comme tous les printemps, mon père se prépare pour son voyage dans la vallée des Outaouais afin de rencontrer ses clients. La grande différence cette année, il ne part pas seul. Je serai du voyage avec lui pour l'allée et il reviendra à Montréal après m'avoir laissé pour m'établir à Lochaber où je construirai une auberge au cours de l'été. Nous nous préparons depuis quelques semaines et le grand jour approche. Demain ce sera le départ. C'est la dernière soirée que je passe avec ma femme qui doit me rejoindre plus tard lorsque j'aurai pu m'installer décemment.

Depuis quelque temps, nous demeurons chez mon père afin de faciliter les préparatifs et les arrangements nécessaires à mon établissement à Lochaber. Il fut nécessaire d'établir des contacts avec le bureau de la colonisation à Montréal pour vérifier les titres de certains terrains susceptibles de correspondre aux critères d'établissement d'une auberge dans le canton. J'apporterai les documents officiels avec moi pour négocier les derniers arrangements d'acquisition là-bas chez Samuel Stevens qui est l'agent local des terres du canton pour le compte du bureau de la colonisation. Plusieurs colons ont quitté leurs lots dans Lochaber et quelques-uns de ces lots sont en front de la rivière. J'espère que l'un d'eux se prêtera bien à mon projet.

Une bonne nuit de sommeil nous sera nécessaire, car le départ sera très tôt demain matin. Cette dernière soirée en famille nous semble déjà trop courte et le départ trop près.

A l'aurore, sur le quai, après une nuit de sommeil tourmenté par la pensée de mon départ, il fait un temps magnifique. Les premières heures du matin sont toujours fraîches à ce temps-ci de l'année. Les activités sont intenses et les voyageurs commencent à monter sur le bateau à vapeur "OTTAWA". Plusieurs grands voiliers sont à recevoir leurs

cargaisons ou sont libérés de leur chargement en provenance de Grande-Bretagne ou des autres pays d'outre-mer. Sur le quai, l'anglais semble plus utilisé que le français, probablement à cause du grand nombre d'émigrants britanniques qui ne cessent d'arriver par bateaux pour s'installer au Canada. Plus loin dans le port, une quantité impressionnante de trains de bois s'appêtent à reprendre leur route vers Québec où ils seront démantelés et chargés sur les bateaux britanniques.

Nous franchissons la passerelle et embarquons sur le pont. Très tôt, le bateau lance le signal du départ et les amarres sont décrochées et tirées à bord. Le bateau se dirige vers le large laissant le quai de Lachine derrière lui. Nous naviguons maintenant sur le lac St-Louis croisant quelques trains de bois provenant tant de la région des Grands Lacs que de la vallée des Outaouais. C'est tout un spectacle à voir tôt le matin. Une petite brume légère flotte au-dessus de l'eau du lac à travers laquelle se dessinent les silhouettes des grands radeaux. Quelques-uns, plus près de nous, laissent voir leurs structures de bois équarri sur lesquelles plusieurs hommes s'affairent à de multiples tâches. Un mince filet de fumée s'élève au-dessus d'abris rudimentaires construits au milieu des immenses radeaux. Ces abris servent à protéger les cageux, souvent aussi appelés "raftmen"; ces abris leur permettent de se protéger des intempéries durant les longues semaines de labeur à flotter ces radeaux de bois jusqu'à Montréal et Québec. Ce sont presque les premiers trains de bois en provenance des vallées forestières de l'arrière pays cette année. Arrivées à Québec dans trois ou quatre semaines, leurs pièces de bois seront démantelées et chargées à bord de bateaux britanniques à destination des chantiers navals de Grande-Bretagne.

De notre confortable banquette, nous sommes tous impressionnés en observant ces grands radeaux, véritables îles flottantes avec leurs vaillants équipages qui s'affairent à reprendre leur pénible route. Leur confort contraste fort avec le nôtre sur le luxueux vapeur piloté par le capitaine Robins. Le capitaine est secondé par Robert Ward Shepherd

qui depuis un an a commencé sa période de trois ans d'apprentissage comme pilote. Mon père a connu ce dernier lorsqu'il était gérant général de l'OTTAWA RIVER NAVIGATION COMPAGNY. Il a rejoint le capitaine Robins, cette compagnie ayant vendu toutes ses installations et sa flotte. L'OTTAWA AND RIDEAU FORWARDING COMPANY est maintenant géré par la MACPHERSON, CRANE AND COMPAGNY depuis 1837, et l'OTTAWA fait partie de sa flotte. Ce vapeur a navigué sur cette même route comme remorqueur de barges au même moment que le St-ANDREWS et le WILLIAM KING, avant d'être modifié pour le transport de passagers en début de 1838. Ses 26 confortables cabines et sa salle à manger le rendent très populaire sur les lacs St-Louis et des Deux-Montagnes tant pour ses itinéraires réguliers que pour ses croisières de fin de semaines.

L'activité sur les grands trains de bois continue à capter mon attention. Leurs proportions doivent être problématiques lors de leur passage dans les endroits turbulents des rapides de la rivière. Mon père les a observés à quelques reprises au printemps, les années passées, lors de leur passage dans les rapides. Le gouvernement a fait construire des glissoires pour améliorer la descente des rapides. A leur départ, en eau calme, ces radeaux, appelés trains de bois, sont formés par l'assemblage d'un grand nombre de petits radeaux, appelés cribes. Ceux-ci sont le résultat de l'assemblage de 20 à 30 pièces de bois équarri de 50 pieds de longueur pour former des petits radeaux d'environ 24 pieds de largeur, soit la largeur des glissoires des rapides.

Arrivés à la tête des rapides, avant la construction des glissoires, les trains de bois et les cribes étaient entièrement démantelés pour descendre les eaux tumultueuses; des estacades capturaient les pièces de bois au bas des rapides et, les cribes et les trains de bois étaient rassemblés pour poursuivre leur flottage. Depuis que les glissoires existent, les trains de bois sont divisés en cribes seulement et chacun d'eux sont acheminés aux bas des rapides sur les glissoires, puis réassemblés pour poursuivre la

route vers leur destination. Cette amélioration permet d'économiser presque trois à quatre semaines de temps de livraison du bois et diminue de beaucoup les dommages causés aux pièces de bois. Il arrive parfois de voir de grandes voilures installées sur ces trains de bois pour accélérer leur vitesse quand les vents sont favorables. Cependant, de plus en plus, les trains de bois sont remorqués par des bateaux à vapeur en eau calme où la rivière se transforme en lac dans certaines parties de la vallée.

Les équipes de cageux ont tout ce qui leur faut pour vivre cette longue période de navigation à bord des trains de bois. Equipement de cuisine, abris pour dormir et se cacher des intempéries en plus de leur équipement pour travailler; tout y est disposé au centre de la structure. Vivre plus d'un mois et demi sur ces plates-formes n'est pas un métier de tout repos, spécialement lors du passage des rapides. Il n'est pas rare de voir la lueur d'un feu de camp sur ces radeaux la nuit et un filet de fumée s'échapper de leurs abris le jour surtout à l'heure des repas. C'est toujours une période de fête et de repos que ces valeureux hommes de la flotte se paient après les laborieux passages des rapides. Certains de leurs voyages, à cause des vents défavorables, peuvent parfois durer jusqu'à deux mois et demi pour atteindre Québec.

Certains de ces trains de bois contiennent jusqu'à 70 et même 100 cribes et peuvent contenir jusqu'à 1000 pieds cubes de bois par cribes. Il faut connaître les fonds de la rivière, ses courants et ses courbes pour ne pas échouer une telle masse, sans quoi d'énormes pertes de temps et d'efforts peuvent compromettre la livraison.

Notre bateau s'éloigne des trains de bois pour se diriger vers les écluses de Sainte-Anne au moment où les dernières traces de brume finalement se dissipent au-dessus de l'eau que le vent commence à rider. En sortant sur le pont avant, nous sentons une brise fraîche caresser nos visages.

Mon père me rappelle qu'il a rencontré Philemon Wright à quelques reprises lors de ses voyages dans la vallée. Il a quitté sa ferme de Woburn près de Boston au Massachusetts en 1797 pour venir explorer la qualité des forêts de la vallée et décida finalement de s'installer près des chutes Chaudières en 1800. Il y arriva accompagné d'un groupe d'émigrants américains et de sa famille et développa depuis une grosse exploitation forestière et plusieurs industries connexes. Aujourd'hui, lui et ses fils contrôlent presque tout le commerce du centre de la vallée de l'Outaouais et poursuit son expansion dans la vallée de la Gatineau. Les Wright possèdent presque tous les terrains des environs des chutes Chaudières. Plusieurs des nouveaux moulins à scie près de l'embouchure de la Gatineau sont aux mains des Wright. Ils encouragent aussi l'agriculture dans la région dont la production est nécessaire à l'approvisionnement alimentaire de leurs camps forestiers. Les résidents des bourgs et des villages environnant Wrightstown bénéficient de tout ce développement.

Nous longeons maintenant les deux rives de plus près sur lesquelles nous pouvons apercevoir de superbes boisés séparés de la rivière par des rives magnifiquement recouvertes d'herbages et de joncs qui ondulent à l'arrivée de vagues et des bourrasques de vent. A droite, le bout de l'île de Montréal cache l'embouchure de l'Outaouais et à gauche l'île Perrot nous bloque la vue de l'embouchure du St-Laurent. Cette île porte le nom d'un ancien marchand Perrot du commerce de la fourrure qui y avait installé un poste de traite vers 1670. En arrivant près de la première écluse, une belle petite église nous accueille; c'est la première église de pierres qui fut construite à Sainte-Anne. C'était jadis la dernière église sur le parcours des grands voyageurs qui pénétraient dans la vallée pour aller vers l'ouest. Ils y priaient leur patronne avant de quitter la civilisation pour s'enfoncer dans les grands espaces sauvages.

3- Le lac des Deux-Montagnes

Le bateau pénètre maintenant dans l'écluse de Sainte-Anne, étape qui nous élèvera au niveau du lac des Deux-Montagnes. Sainte-Anne est un petit bourg qui jadis était le point de débarquement et de portage des grands voyageurs qui profitaient de sa situation géographique pour se reposer un peu avant d'entreprendre leur long voyage vers les lointaines destinations sauvages. Dès que nous sommes élevés au niveau du lac des Deux-Montagnes, nous découvrons une vue magnifique sur cette immense masse d'eau bordée par la forêt sur les rives qui se perdent à l'horizon. Notre bateau sort de l'écluse et accoste tout près à un quai, le temps de laisser embarquer quelques passagers et laisser quelques matériaux à terre.

Un missionnaire vient d'embarquer, s'installe sur une banquette près de nous et se présente. C'est l'abbé Brady, un missionnaire catholique de la vallée des Outaouais. Il retourne à ses oeuvres. Il doit couvrir les territoires de Cumberland, Buckingham et la Lièvre. Durant son voyage à Montréal, monseigneur Bourget lui a indiqué qu'il devra dorénavant couvrir les cantons délaissés de Lochaber et de Clarence. Il explique qu'il a déjà passablement de territoires à couvrir et qu'il devra y mettre les bouchés doubles. En plus, dès son retour à Buckingham, il doit remonter la rivière la Lièvre pour visiter les postes de draves avant que les hommes commencent à redescendre avec leurs grandes idées de faire la fête en sortant du bois. Son dernier voyage des fêtes de Noël et du Jour de l'An dans les chantiers ne doit plus porter ses effets pour sauver ces âmes qui ne penseront qu'à tirer avantages des opportunités de la civilisation. Ce sont les deux plus belles périodes de l'année qu'il affectionne le plus. L'été en canot et l'hiver à pieds en raquettes, ces quelques semaines sont les plus valorisantes de son ministère.

Je lui fais part de mes plans d'établir une auberge dans Lochaber. Mon projet semble l'intéresser et il m'informe des inquiétudes que

monseigneur Bourget lui a transmises au sujet du peu de services religieux que les catholiques de ce canton reçoivent alors qu'ils sont entourés de protestants baptistes. Il est très difficile de structurer des services religieux dans ce canton du fait que les catholiques sont très dispersés et pauvres sur le territoire. Presque tous, sinon l'ensemble des catholiques sont des émigrés irlandais. Une telle auberge lui offrirait sûrement un pied à terre temporaire lors de ses visites dans le canton. Il pourrait y regrouper ses fidèles pour les offices. De là, il pourrait aussi les visiter plus facilement. Nous garderons sûrement contact et nous nous reverrons possiblement très tôt après son voyage sur la Lièvre.

Le bateau quitte maintenant le quai de Saint-Anne et entame sa course sur ce beau lac parsemé abondamment de petites îles qui agrémentent ce paysage magnifique. Les plus petites îles sont couronnées d'une basse végétation souvent dominée par quelques plus gros arbres et quelques chicots morts. Ces petites îles semblent parfois protéger les approches des plus grosses îles; ces dernières sont couvertes d'un riche couvert forestier verdoyant.

Très tôt à l'arrière de la rive droite, sur la pointe de l'île de Montréal, à moitié camouflées dans la végétation, les ruines du fort de Senneville se laissent deviner. Ce fort fut construit par le fils d'un riche marchand de fourrures, monsieur Le Ber, vers 1693. Le fort consistait en une grande place de rassemblement entourée d'un bastion à quatre tourelles qui dominaient tous les environs, tant le lac que les terres de la pointe de l'île. Ces installations demeurèrent longtemps un poste de traite des fourrures et de défense contre les attaques des Indiens. Le fort fut attaqué à plusieurs reprises par les indiens Iroquois et Mohawks et finalement brûlé par les troupes américaines lors de la guerre de l'indépendance à l'été 1776 lorsque le général Arnold marcha sur Montréal.

Un peu plus loin sur le bout de l'île de Montréal, sur une colline,

domine une tour sans toiture qui fut jadis le moulin du fils Le Ber. La végétation commence déjà à l'envahir. La nature reprend vite le dessus quand l'homme se retire de ce qu'il lui a pris. Ce secteur s'appelait le domaine des Boibriants qui avait été concédé à Sidrac du Gai, sieur de Boibriants, par le roi de France en 1672. La première maison du domaine fut construite cette année-là. Le domaine était couvert d'une très riche forêt à cette époque. Du Gai vendit son fief à Charles Le Moyne de Longueil et à Jacques Le Ber en 1688. La construction du moulin en forme de tour en maçonnerie assurait une bonne protection contre l'attaque des Indiens. Les Iroquois en eurent tout de même raison et l'incendièrent en 1691 et il fut laissé en ruines depuis ce temps.

Dépassé le bout de l'île de Montréal, nous atteignons la partie la plus large du lac des Deux-Montagnes où plus de 6 kilomètres séparent les deux rives les plus éloignées. Tout en se dirigeant vers Oka, les rives du lac se rapprochent et nous laissent voir de plus près de belles forêts d'érables et de hêtres dominées à l'arrière par de gigantesques pins blancs au pied de collines aussi verdoyantes. Nous longeons le quai de la mission de Oka où personne aujourd'hui signale le bateau pour prendre des passagers ou de la marchandise et nous poursuivons notre route. Après un certain temps, les rives du lac s'éloignent de chaque côté jusqu'à l'horizon pour nous offrir une vue magnifique sur le lac devenu à nouveau une vaste étendue d'eau où quelques bateaux s'affairent à remorquer un train de bois et quelques barges de bois de sciage.

Arrivé au bout du lac, nous pénétrons dans le chenal formé au nord par une île sauvage et au sud par la pointe de Rigaud qui cache l'anse qui abrite le quai près de l'embouchure de la rivière à la Glaise. Nous arrêtons au quai situé à un kilomètre et demi du village et repartons au bout de quelques minutes. Le bateau diminue de vitesse pour laisser passer un immense train de bois à quelques 100 mètres en avant de nous. Ce train de bois vient probablement tout juste d'être reconstitué à

Carillon après que ses cribes eurent descendu un à un les glissoires des rapides du Long Sault et de Carillon. Le missionnaire Brady nous explique sommairement comment ces radeaux sont assemblés à leur point de départ au haut de la vallée.

En général, les pièces de bois équarri sont flottées dans une anse de la rivière ou dans un endroit protégé des courants et assemblées par groupes pour former des cribes de 24 pieds de largeur, incluant les pièces non équarries qui les protègent de chaque côté. Toutes ces pièces sont retenues ensemble en plaçant de plus petits billots en travers en plusieurs endroits sur les premières pièces. Ces pièces sont traversées de chevilles de bois qui pénètrent dans les pièces sous-adjacentes pour retenir le tout en un solide radeau. Tous les cribes sont juxtaposés parallèlement et retenus ensemble de la même façon que les pièces des cribes. Entre 80 à 100 cribes forment un grand train de bois rectangulaire. La structure se brise rarement depuis que les glissoires permettent d'éviter les rapides. Seuls les cribes sont détachés pour descendre dans les glissoires.

A la vue de ce spectacle, le père Brady ne peut s'empêcher de nous entretenir un peu de la vie dans les chantiers où ces pièces de bois sont abattues et équarries. La forêt du haut de la vallée et de ses affluents couvrent d'immenses superficies de pins blancs et de pins rouges gigantesques et de très haute qualité. L'épinette rouge et blanche, le chêne, le bouleau et l'érable y poussent très bien aussi selon les endroits. Tous ces arbres, spécialement les pins, dressent leurs hautes cimes vers le ciel au bout de tronc d'une droiture surprenante. Cette forêt est vue, tant par le gouvernement que par les exploitants, comme une richesse inépuisable. Au train où vont les choses, les plus sages commencent à critiquer ce pillage incontrôlé qui détruira à jamais cette belle forêt, et ce encore plus vite que la colonisation des terres le fait. Bien sûr que les grands exploitants doivent obtenir des concessions de coupe et payer des droits de coupe aux agents du gouvernement. Les grands exploitants ont de très bonnes relations avec les gens du gouvernement qui ferment les

yeux; le massacre continuera encore longtemps. Déjà, les exploitants doivent établir leurs camps forestiers de plus en plus loin en forêt. Le saccage se poursuit sans penser à l'avenir et plusieurs s'enrichissent.

Les bûcherons se dirigent vers les chantiers en automne. La coupe de bois se fait généralement en hiver et le bois est flotté au bas des rivières jusqu'aux points d'assemblage lors de la crue des eaux au printemps. Chaque automne, une véritable armée de travailleurs forestiers pénètre la forêt à la grandeur de la vallée aussi loin que sur la rivière Témiscaming. Toutes les rivières qui permettent le flottage du bois sont envahies. Aussitôt que ces valeureux, laborieux et courageux hommes arrivent sur le site des opérations, ils construisent une longue habitation en grosses pièces de bois placées les unes sur les autres pour s'abriter des rigueurs de l'hiver. Ces campements souvent appelés "shanties", abritent généralement entre 40 à 60 hommes pour une période de 6 à 8 mois. Ces camps de bois ronds ne sont pas des plus chauds et confortables. L'air froid y circule presque librement. Pour y jeter un peu de chaleur tout en servant de cuisine pour nourrir les ouvriers, une place centrale y est aménagée pour garder un feu constamment allumé. Cet immense foyer est appelé la "cambuse" ou la "cookerie". De grosses bûches de bois y sont constamment jetées pour raviver le feu, ce qui sert de seul chauffage et d'éclairage dans cette rustique et immense habitation. Au-dessus de la cambuse, une grande ouverture dans la toiture permet à la fumée de s'échapper et contribue à l'aération de l'espace intérieur.

Au début de la saison, en arrivant, les hommes sont classés en catégories: les abatteurs, les scieurs, les équarrisseurs et les charretiers. L'hiver est long et rude et ils doivent être bien nourris. Le cuisinier est généralement recruté avec grand soin, car il doit être habile, patient, travaillant, costaud et d'une patience à toute épreuve. Nourrir plus de 40 grands et costauds gayards à partir d'une telle cambuse avec des chaudrons et des ustensiles démesurés n'est pas de tout repos. Ces

ouvriers forestiers doivent travailler de la levée du jour à la tombée de la nuit, ne prenant que peu de temps pour le repas copieux du midi qui est préparé et servi sur le site des opérations. Le froid ne les arrête jamais; leur estomac doit toujours être bien comblé. Ces hommes, durcis par la fatigue du labeur et les rigueurs de l'hiver en plus de vivre dans des conditions pitoyables, ont un appétit vorace et n'acceptent pas la moindre privation. La tâche du cuisinier devient alors lourde. Si l'effort et l'endurance des bûcherons n'ont presque pas de limite, l'exigence à combler leurs assiettes est sans borne. La viande comme le pain leur sont livrés sans restriction lors des repas. Le thé et la soupe aux pois leur sont toujours disponibles à la cambuse à volonté aux repas, en soirée et avant le coucher. Ces estomacs voraces ne ménagent pas leurs sautes d'humeur lorsque pas rassasiés ou insatisfaits. Malgré toute sa diligence et ses talents, le cuisinier n'évite pas les plaintes et les critiques de ses convives.

Cependant, leurs labeurs accomplis et leur estomac plein, ces hommes partagent leur gaieté, leurs chansons, leurs histoires. Ils s'amuse entre eux de la plus belle façon avant de reprendre leur force dans un sommeil profond sur des banquettes qui ne sont pas des plus confortables. Couchés dans les vêtements qu'ils ont portés le jour au travail, croupis sur une banquette de branches d'épinette dans des couvertures de laine, ils se réveillent certains matins avec un coin de leurs couvertures gelées au mur du camp qui est généralement couvert de givre.

Pénibles labeurs que d'abattre, scier, équarrir et transporter ces immenses pièces de bois, mais plus grands encore sont les risques et périls à flotter ce bois au bas des rivières quand arrive le printemps. Lors des débâcles et de la crue des eaux, il faut suivre tout ce bois sur la rivière, démêler et basculer les empilades dans les eaux vives et les rapides au risque de sa vie. Il faut acheminer ce bois afin d'en faire des radeaux comme l'on voit passer devant nous en ce moment. De longues heures sont passées à pousser et guider ses billots que l'on doit faire

reprendre le courant; plusieurs fois, il faut même se jeter à l'eau pour accomplir sa tâche en risquant de se faire coincer. Plusieurs ont vu disparaître un compagnon avec qui ils avaient passé toute une saison au chantier.

Une partie de ces valeureux hommes ne reste pas longtemps à fêter leur retour mais s'emploient à monter des trains de bois et s'embarquent pour le long voyage vers Québec sur ce bois qui est toute leur vie. Ce sont eux les vrais générateurs du développement de notre pays.

Carillon commence déjà à faire voir son quai et ses habitations au loin. Le temps passé à écouter notre compagnon de voyage nous a fait oublier le paysage et une partie de la distance parcourue nous a échappé. Les passagers commencent à se masser à l'avant du bateau pour mieux observer l'accostage.

4- Carillon, porte de la vallée

Nous approchons du quai de Carillon, porte d'entrée de la vallée des Outaouais. C'est aussi le terminus de la ligne de navigation Lachine-Carillon. Les plus petits bateaux peuvent continuer vers l'ouest en empruntant les écluses et les canaux le long des rapides jusqu'à Grenville, mais le passage n'est pas assez large pour les vapeurs transportant les passagers. Les bateaux Durham et d'autres plus petits se chargent généralement de transporter les matériaux, les animaux, l'équipement et autres marchandises au-delà de Carillon par les canaux. Les voyageurs se rendent de Carillon à Grenville, une distance d'environ 14 milles, en diligence sur une piste très difficile qui est en voie d'amélioration. Carillon est donc un poste de transbordement et de transfert desservant la vallée des Outaouais.

Ce poste est un endroit qui permet à beaucoup de gens de faire des rencontres fort intéressantes du fait que tous les voyageurs allant dans la vallée doivent passer par ici. Un séjour d'une journée à Carillon est souvent une opportunité de faire des contacts intéressants qui ne seraient souvent pas possibles autrement. C'est pourquoi mon père y séjourne toujours au moins une journée lors de ses voyages d'affaires dans la vallée.

Carillon, au moment de l'accostage, fait voir ses quelques vingt bâtiments étalés sur une longue pente douce presque totalement dépourvue de végétation. Deux bâtiments d'entrepôt de marchandises indiquent bien l'importance du volume de transport de marchandises qui doivent être manipulés ici. Tout en haut de la colline, domine la résidence de Chas. John Forbes, appelée aussi la Maison Bellevue, construite en 1827, où l'aristocratie britannique y trouve souvent place à discuter des affaires de la colonie. Sir John Colborne, comte de Dalousie et commandant de l'armée de la répression et Sir John Kempt, alors qu'il était gouverneur du Canada, y passèrent plusieurs séjours pour

discuter des problèmes de la vallée. C'est aussi là que certains pourparlers auraient eu lieu pour organiser les recherches pour retracer Papineau, O'Calaghan, Desrivières, T.W. Brown et Ovide Perreault, les fils de la liberté. On dit que plusieurs d'entre eux, dont Papineau auraient fui vers les Etats-Unis par la rivière Richelieu l'an dernier. Il paraît que Papineau pourrait bien être maintenant en France.

Le bateau vient de toucher le quai et les gens, comme toujours, se massent autour de la sortie pour attendre l'accès à la passerelle. Ne se pressant pas, quelques personnes avec nous, attendent dans le salon principal du bateau que la foule se dégage avant de descendre. Un costaud gaillard aux cheveux roux et frisés nous salue et se présente. Nous lui rendons la pareille; il poursuit en nous expliquant qu'il retourne chez lui à Lochaber après avoir fait une visite à Montréal chez des parents et avoir réglé quelques affaires. Il est installé sur un lot de colonisation près des Stevens le long de la rivière la Blanche.

Il y a près de 10 ans, en 1830, ce gars, James McNeil, arrivait à Lochaber avec quelques effets personnels, une vache et des provisions pour un an. Avec ses maigres ressources, il prit d'assaut un lot entièrement boisé, isolé et sans bâtiment. Il fallut abattre des arbres, défricher une acre de terre et y construire une première cabane, minable maison qui ressemblait beaucoup plus à un abri. Il vendit ses premières billes de bois aux Stevens afin de se procurer ses premiers outils et matériaux que ces derniers avaient en réserve dans leur entrepôt. Ainsi, il parvint à améliorer ses installations et à s'approvisionner pour passer le premier hiver.

Après quelques années, il parvenait à domestiquer assez de terre pour commencer à vraiment cultiver la terre. Sa persévérance et sa ténacité lui permettaient, cette année-là, de semer deux minots de blé et treize minots d'avoine. A l'automne, il en récoltait avec fierté une bonne récolte. Plus tôt, à la fin de l'été, il se rappelle encore sa joie à voir

onduler ses petits champs dorés au gré des vents. Du bout de ses champs, il regardait sa modeste chaumière et les quelques abris qui l'entouraient en faisant des plans pour l'avenir. L'espoir de meilleurs jours faisait vibrer son coeur et doublait son ardeur. A la fin de la saison, la récolte était belle. Il put récolter pas moins de 350 minots d'avoine et 80 minots de blé. Les années suivantes, il put même vendre ses surplus aux Stevens qui lui remettaient d'autres biens et services en échange. L'an dernier, il récoltait 690 minots de grains et 400 minots de pommes de terre, dont plus de la moitié fut vendue chez les Stevens pour leurs opérations forestières.

Ce valeureux colon, peut maintenant vivre heureux avec sa petite famille sur sa petite ferme. Sa femme et ses quatre enfants l'aident à améliorer ce petit domaine. Durant cette courte absence, ils voient à nourrir les animaux comme si lui était là. Avec fierté, il se plaît à énumérer son cheptel: quatre chevaux, cinq vaches, six moutons et une basse-cours bien garnie. Dix ans de durs labeurs et de sueurs, mais il a le coeur plein de satisfaction et de fierté pour ce qu'il a pu construire avec sa famille. Il espère bien me revoir lorsque je serai établi à Lochaber. Je lui dis que je m'installerai chez les Stevens pour la période de construction de mon auberge.

Dès notre descente sur le quai, McNeil nous quitte en vitesse pour s'assurer une place sur la diligence qui partira bientôt pour Grenville. Mon père et moi nous dirigeons vers l'auberge avec nos bagages. Dépassé les deux entrepôts du quai, nous apercevons à quelques cents pieds à gauche, un bateau Durham qui s'enfile dans la première écluse du canal. Devant nous, le long de la piste nous croisons les bâtiments du bourg de Carillon. La plupart des bâtiments sont construits de grosses pièces de bois équarri blanchi à la chaux. Les toitures de bardeaux noircies par le temps tranchent avec leur blancheur. Quelques bâtiments plus gros dominant par leurs murs de pierres et leur stature. Nous atteignons l'auberge, le premier bâtiment de pierre duquel une

colonne de fumée s'étire au-dessus d'une colossale cheminée. Un peu à gauche, juste avant l'auberge, une petite maison en pièces de bois loge les bureaux des agents de la navigation et des opérations des écluses et du canal. Derrière l'auberge, le magasin général domine avec ses deux étages surélevés au-dessus de ses fondations qui émergent du sol. A l'arrière de la résidence Forbes, au haut de la pente, de superbes pins blancs semblent vouloir protéger toutes ces habitations.

De la porte de l'auberge, une vue magnifique s'offre à nos yeux. La rivière et le bas des rapides s'étalent devant nous à l'arrière de la rive et du quai qui fourmillent d'activités. Le transbordement des marchandises et les gens qui descendent des diligences qui arrivent de Grenville pour le prochain départ de l'Ottawa se confondent avec le mouvement des gens qui s'appêtent à monter dans les diligences qui retournent à Grenville pour le départ du Shannon. Ces mouvements de foule donnent une vie intense à ce petit bourg qui redeviendra tranquille après le départ de l'OTTAWA. A cette activité, s'ajoutent les mouvements lents qui caractérisent le déplacement des quelques petits bateaux qui s'appêtent à prendre la première écluse du canal pendant qu'un autre termine ses manoeuvres pour y sortir.

Un peu plus tard, après s'être installés dans notre chambre, nous retrouvons près de la salle à manger où l'aubergiste, un cabaret à la main, nous informe que nous pourrions manger ce midi dans le grand salon. Du pain, de la viande froide et de la bière y seront servis dans quelques minutes. Tous les lundis midi, c'est la fête; le nouvel arrivage de bière de la brasserie Molson de Montréal stimule toujours la générosité de l'aubergiste qui fait les frais de la première tournée. Ce geste gardera la clientèle à l'auberge pour le reste de l'après-midi. Après le transbordement des fûts de bière dans les bateaux Durham qui approvisionnent la vallée, les fûts de l'auberge sont montés et la fête commence. L'aubergiste fait sauter le bouchon du premier fût et tout le monde entre dans le jeu. Nous restons à trinquer pour un moment avant

d'aller visiter un peu les alentours.

Nous entrons dans la fête pendant que l'OTTAWA signale son départ pour retourner à Lachine. Les fruits séchés, les taillades de lard salé et les morceaux de pain frais sur les tables accompagnent les pichets de bière mousseuse. Chacun à son histoire et son aventure à raconter. C'est à ne plus s'y entendre. Il y a toujours foule ici le lundi midi jusqu'au souper. Certains touristes y planifient toujours une halte d'une journée en début de semaine pour faire la fête et prendre partie de ce qui est devenu presque un rituel. La halte à Carillon pour plusieurs est devenue une partie traditionnelle des voyages sur l'Outaouais. L'aubergiste est toujours à l'affût des caractères trop turbulents, car très tôt l'esprit des plus costauds s'échauffe. Dans un pays où la rébellion a tout récemment fait bouillir les esprits les plus calmes, une simple boutade mal perçue peut devenir prétexte à un règlement de compte.

Au plus fort de la fête au milieu d'après-midi, nous décidons de quitter ce brou-ha-ha pour faire une reconnaissance des alentours et peut-être faire quelques rencontres intéressantes. La température est formidable et l'atmosphère extérieur beaucoup plus reposant que le vacarme de l'auberge. Le martellement de la forge à mi-chemin à gauche entre l'auberge et le quai attire notre attention et nous invite à aller dans cette direction. Nous arrêtons en face de la grande porte de la forge et observons le forgeron modeler une pièce sur son enclume. Après l'avoir martelée un certain temps en y faisant jaillir des jets d'étincelles, il la plonge dans la cuve d'eau d'où jaillit une vapeur qui simultanément est accompagnée d'un sifflement sourd. D'un mouvement lent, il dépose la pièce dans son feu de forge au bout de ses longues pinces et de l'autre main, avec l'aisance du musicien, actionne le soufflet de la forge en balançant un long levier au-dessus de sa tête. Chaque compression du soufflet fait rugir le feu de la forge qui crache brillamment ses langues de feu d'un rouge-bleu transparent. Sa pièce devient très vite rougie et au bout d'un moment, il la retire du centre du feu de forge et

recommence à la marteler tout en la retournant pour lui donner la forme désirée. Les étincelles jaillissent à chaque coup pendant que le marteau émet des bruits métalliques perçants sur l'enclume. Les yeux du forgeron restent fixés sur la pièce comme si rien d'autre n'existait autour de lui. Puis il replonge à nouveau sa pièce dans l'eau de la cuve comme précédemment. Il pose sa pièce sur l'enclume et s'éponge le front de sa manche en jetant un regard vers nous.

Reconnaissant mon père, il le salue en se dirigeant vers nous. Mon père s'occupe de ses approvisionnements en pièces de métal chez un fournisseur à Montréal. Nous ne l'embêterons pas trop longtemps, car mon père reviendra prendre ses commandes en soirée. Après quelques minutes à échanger avec lui pour le saluer, nous poursuivons notre promenade vers la rivière et le martellement de la forge ne tarde pas à se refaire entendre à nouveau.

A quelques cinquante pieds du quai, avant le premier entrepôt, une piste nous mène vers la première écluse du canal. Tout au long de la piste, nous avons une belle vue d'ensemble du poste de Carillon et de ses alentours. Pas un arbre ni un arbuste à moins de plusieurs centaines de pieds des bâtiments et toute la pente est dénudée. Mon père m'explique que cette façon de restreindre la végétation avait pour but d'assurer la sécurité des habitants contre les attaques des indiens venant sur la rivière et pour pouvoir se préparer assez vite à la défense. C'est aussi pour garder les habitations à distance de la forêt en cas de feu de forêt. Cette distance de la forêt permet aussi d'apercevoir les attaquants venant de la forêt.

A mi-chemin vers l'écluse, nous apercevons un bateau Durham qui entre par la première porte de l'écluse qui se referme derrière lui. Nous accélérons le pas pour observer la manoeuvre de plus près. Sur la côte nord de la porte de l'écluse, deux éclusiers complètent la fermeture de la porte en la poussant à l'aide d'une longue perche. Dès que la porte

est bien fermée, l'éclusier du côté sud de l'écluse sur le deuxième palier en avant du bateau ouvre les vannes de remplissage du sas en actionnant la roue de contrôle de l'eau. Dès que les vannes ouvrent, l'eau bouillonne en avant du bateau près de la porte et le niveau de l'eau commence à monter.

Le bateau Durham est de construction magnifique. Près de 60 pieds de longueur sur près de 8 pieds de largeur, sa silhouette allongée et étroite lui permet une manoeuvre facile dans les canaux de la rivière des Outaouais. Son fond plat qui ne dépasse pas plus de deux pieds et demi de tirant d'eau en charge et seulement à peine 5 à 6 pouces à vide lui permet non seulement une bonne stabilité, mais surtout une navigation en eau peu profonde. Son mât de quelques 38 à 40 pieds au-dessus du pont permet d'étaler une voile au-dessus de l'écouille par vent favorable. Il n'est pas rare que certains navigateurs expérimentés se risquent à descendre les rapides pour sauver du temps au retour lorsqu'ils sont à vide ou peu chargés. Sa cale ouverte permet de charger de fortes cargaisons dépassant de beaucoup le pont par temps calme. Ce bateau devant nous en est bien la preuve. La cargaison de barils de lard salé, de fûts de bière et autres marchandises dépassent de près d'un pied la poupe et la proue sur toute la longueur. Le remorquage de ces bateaux accélère de beaucoup la vitesse de livraison, mais généralement, quatre rameurs et un homme à l'aviron de gouverne suffisent amplement à les déplacer à des vitesses acceptables. Dans les courants forts, la manoeuvre est lente et les rameurs doivent piquer leurs rames au fond; tenant l'autre extrémité de ces rames de plus de 15 pieds ils poussent des pieds sur le rebord du bateau en marchant jusqu'à la poupe. Répétant la manoeuvre jusqu'à l'eau plus calme, le bateau avance lentement. En eau plus calme, les rames s'actionnent à l'inverse de l'ordinaire, permettant aux rameurs de voir les obstacles dans le lit de la rivière.

Le bateau atteint maintenant le niveau supérieur de l'écluse et les éclusiers ouvrent la porte à l'aide de la grande perche et le bateau se

libère en avançant dans la deuxième écluse et finalement dans la troisième par les mêmes manoeuvres.

Avant la construction des canaux, la remontée de la rivière était pénible et longue. Aujourd'hui, une longue journée suffit. Jadis, au temps des premiers voyages de Philemon Wright, une remontée rapide pouvait prendre de quatre à cinq jours. Avec ces bateaux Durham, dans les rapides, deux hommes de chaque côté du bateau se plaçaient près de la proue face à l'avant du bateau. Ils ancrèrent l'extrémité de leurs longues rames au fond de la rivière et l'autre extrémité bloquée sur leur épaule, ils travaillaient des pieds sur l'étroite passerelle de chaque côté du bateau. Tout en se battant avec force contre le courant, leur pieds parvenaient jusqu'à la poupe pour faire gagner autant de distance au bateau dans l'eau. Ils devaient répéter la manoeuvre jusqu'au haut des rapides.

Nous retournons lentement vers le quai, puis tournons vers l'auberge pour nous préparer pour le repas du soir.

5- La soirée à Carillon

Après un brin de toilette, vers sept heures, nous descendons à la salle à manger. Une longue table robuste en pin blanc traité à l'huile de lin, recouverte d'une nappe de toile de lin ocre, remplit presque la salle. De belles chaises droites robustes de même style y sont disposées tout autour. Des couverts et des plats d'étain attendent les convives. Quelques-uns sont déjà installés à la table et nous les rejoignons suivi très vite par d'autres. Dès que la femme de l'aubergiste observe que nous sommes tous installés, elle découvre les plats et nous invite à nous servir. Plusieurs plats dégagent une vapeur et un arôme qui aiguissent l'appétit. Pommes de terre, rôti de boeuf agrémenté de sauce, carottes et navets en plus de quelques tranches de porc salé n'attendent qu'à être agressés. De la soupe au pois est servie à ceux qui en désirent. Le pain de seigle, le beurre du pays et quelques marinades agrémentent la table où l'on peut se servir à volonté.

C'est le silence presque complet autour de la table. Les convives semblent empressés d'en finir et, croyez moi, l'appétit ne semble pas manquer. En vingt minutes presque tout le monde a fini de manger et seul bientôt mon père et moi demeurons à la table avec un autre convive en sirotant notre thé. Enfin la conversation s'enclenche avec notre compagnon de table. Son accent trahit son origine irlandaise. De bonne carrure, il semble ne pas dépasser 35 ou 40 ans. Il retourne à Montréal chercher sa femme et son petit garçon chez un oncle qui travaille à la brasserie Molson. Sa femme débarquera d'Irlande au cours de la semaine. Il est arrivé au Canada l'an dernier pour domestiquer un coin de terre afin d'établir sa famille dans de meilleures conditions qu'au pays. Comme on lui avait dit que le premier hiver n'était pas facile quand on arrive ici, il avait décidé d'y venir seul pour la première saison froide. Il fit ensuite venir sa famille dans de bonnes conditions. Il profite de son passage à Carillon pour se payer une journée de repos.

Notre compagnon, nommé James Maloney, nous explique tous les déboires qu'il a dû surmonter depuis son arrivée l'an dernier. Il avait quitté une Irlande tourmentée par la famine et la misère, et il avait cru

débarquer dans un pays rude mais accueillant et facile à domestiquer. Quel ne fut pas sa surprise de rencontrer une foule d'embûches dès son arrivée pour se faire attribuer un lot dans la vallée. N'ayant pas pris d'arrangement avant son départ avec une agence de parrainage, le bureau des agents de la colonisation ne voulait pas lui concéder un lot dans la partie basse de la vallée. Le bureau voulait le diriger au bout du monde, loin en haut des chutes Chaudières. Ce bureau de la colonisation était opéré par la British American Land Company, créé par le gouvernement britannique pour augmenter la proportion de colons de langue anglaise sur le territoire du Bas-Canada. Du fait que, durant la rébellion de 1837, beaucoup d'irlandais catholiques avaient joint les rebelles de Papineau et de Neilson, la compagnie de la couronne essayait de refouler les autres Irlandais émigrants nouvellement arrivés, spécialement les Irlandais catholiques, le plus loin possible à l'ouest loin des Canadiens. Maloney a dû travailler plusieurs semaines dans le port de Montréal à de piètres salaires jusqu'à ce qu'il rencontre des marchands et négociants assez influents pour lui aider à convaincre la compagnie d'accéder à sa demande. Il savait que quelques lots étaient encore inoccupés à la limite de Lochaber-Gore et de la Petite Nation, près de la baie Noire. Pour y arriver, il avait dû fermement se présenter comme protestant irlandais fidèle à la couronne britannique.

Comme il avait perdu beaucoup de temps à Montréal, il arrivait tard à l'automne sur son lot près de la baie Noire et ne put que construire une cabane pour passer l'hiver. Il se rendit donc visiter Alison Cook, gérant des opérations de Peter McGill à la seigneurie de la Petite Nation, pour solliciter du travail. Cook cherchait un contremaître sur qui il pouvait compter pour coordonner les coupes de bois sur les terres boisées des Papineau. Vers la fin de l'hiver, Cook lui offrait une ferme déjà installée dans la seigneurie. N'eusse été des conflits que Peter McGill avait sur l'interprétation des droits dans la seigneurie, Maloney aurait pu s'y installer. Mais l'administrateur du seigneur fit respecter la liste de priorités des colons qu'il possédait; Maloney retourna donc sur son lot du fait que Cook ne put saisir la ferme du colon endetté. Cook offrit bien à Maloney de continuer à travailler pour lui dans la seigneurie, mais il préférait installer sa famille sur une ferme. Il retourna donc très tôt au printemps, répara sa cabane qui avait souffert des rigueurs de l'hiver,

avança le défrichage et le brûlage des abattis et fit quelques semences en vitesse. Il espère pouvoir défricher quelques acres supplémentaires cet été pour vraiment devenir un vrai colon avant l'hiver.

La femme de l'aubergiste commence déjà discrètement à dégarnir la table pour indiquer que l'heure du repas est terminée. En sortant de la salle à manger, mon père m'indique qu'il doit aller rencontrer quelques clients. Nous nous séparons, car je veux rencontrer le propriétaire de l'auberge pour connaître son point de vue sur les affaires dans la vallée. Il est à prendre un moment de repos dans le fond de la grande salle près du foyer. Je me dirige vers lui.

Il m'invite à m'asseoir et nous échangeons un peu de choses et d'autres et finalement sur mes plans d'établir une auberge à Lochaber, canton qui lui est assez familier. Il m'explique que Lochaber commence seulement à vraiment se développer. Très peu de services y sont disponibles autres que ceux dispensés aux colons par les Stevens. Il y a bien trois tavernes minables à travers le canton, mais ce n'est rien pour aider les colons qui s'y enivrent plutôt que de défricher leurs lots. Les rares voyageurs débarquant des bateaux au milieu de nulle part, doivent faire une bonne distance pour trouver une habitation. Il y a un urgent besoin d'une auberge et de services pour les voyageurs près du quai. Les Stevens, en plus d'opérer des chantiers le long de la rivière La Blanche, opèrent une forge et un poste d'approvisionnement à l'embouchure de cette rivière sur l'Outaouais. Seuls les services religieux protestants sont assurés par le pasteur Edwards de Clarence qui vient chez les Stevens. Il serait difficile qu'un missionnaire catholique y visite les catholiques. Les Stevens, récemment, planifiaient moderniser leurs installations et installer un magasin général. Certains négociants et marchands prétendent que la fabrication de la potasse pourrait y être rentable autant que l'opération de quelques moulins à scie. La forêt sur la plupart des lots y est encore intacte et de bonne valeur. Il est répété, cependant, que la vie n'y est pas facile. Ecossais et irlandais, protestants et catholiques, les colons ne font pas toujours bon voisinage. De vieilles rancunes apportées avec eux des vieux pays ne semblent pas s'être éteintes complètement.

Une auberge aiderait sûrement à attirer des établissements qui

accéléraient le développement de la vallée de la rivière La Blanche. Une auberge deviendrait la porte d'entrée du canton, le centre vital des communications avec la population lors du séjour des voyageurs et le centre d'activités sociales locales. Nous échangeons longuement sur ce sujet jusqu'à ce que l'aubergiste soit interpellé par sa femme pour préparer le menu et les activités du lendemain.

Il est neuf heures quand il me laisse et je décide de prendre une bouffée d'air à l'extérieur en attendant mon père. Celui-ci arrive à l'auberge comme je descends les marches de la véranda. Nous échangeons un peu sur les dernières quelques heures passées à Carillon. Nous nous couchons très tôt pour être en forme pour le départ dès la levée du jour demain matin.

6- En route vers Lochaber

Nous sommes dans la diligence sur la route allant vers Grenville dès la levée du jour. La route n'est pas des plus carrossables et la diligence en est secouée de toutes parts. Le cocher doit utiliser tout son savoir faire pour éviter les trous qui l'obligent parfois même à frôler les branches sur les cotés de la route. Nous filons tout de même à bonne allure car le bateau de la ligne Grenville-Bytown décroche les amarres à sept heures. La route, pour ne pas dire la piste, est tantôt bordée d'une futaie de grands arbres, tantôt de petites prairies ou de friches. De rares champs récemment labourés et semés entourent de modestes petits bâtiments de fermes. Après un peu plus d'une heure, nous arrivons à l'entrée du poste de Grenville et très tôt la diligence s'immobilise devant l'auberge près du quai. Nous descendons, prenons nos bagages et embarquons sur la passerelle menant sur le SHANNON rejoindre les autres voyageurs. Le bateau part bientôt.

Je suis irrémédiablement maintenant en route vers Lochaber. Mon père s'y rend directement avec moi chez les Stevens pour ensuite m'y laisser après quelques jours pour aller à ses affaires dans la vallée. Il reviendra me saluer avant de redescendre vers Montréal. Il y a foule sur le bateau. A leur allure, il n'y a pas de doute que ce sont en majorité des émigrants qui remontent l'Outaouais pour s'y établir.

Déjà confortablement installés sur le bateau, le retentissement du signal de départ nous fait sursauter. Les amarres sont hissées à bord et le grondement des machines fait vibrer nos pieds sur le pont. Le bateau s'éloigne lentement du quai et pointe vers le large. Il est un peu plus de sept heures, l'air est encore frais et le vent très léger. Le ciel est clair et le soleil semble annoncer une belle journée avec ses rayons qui commencent à inonder l'horizon au-dessus de la tête des arbres.

A moins que des chaloupes signalent le bateau, nous dit-on au porte-

voix, le bateau ne fera qu'un arrêt à Bonsecours avant de faire son deuxième arrêt cédulé à Lochaber. Les passagers voulant des boissons et manger pourront le faire en se rendant au comptoir du grand salon durant tout le voyage. Des dépliants décrivant les points d'intérêt sur les rives de l'Outaouais y sont aussi disponibles. On nous signale que les rives de la rivière offrent un magnifique paysage naturel où la forêt garde encore toute sa beauté sauvage. Le voyage s'annonce calme et un peu plus rapide que prévu. Le paysage n'a rien de comparable à ce que nous offrait la première partie de notre voyage entre Montréal et Carillon. Nous avons nettement l'impression de naviguer entre les deux rives d'une rivière et non sur un lac. A l'arrière de la rive superbement boisée du côté nord, nous pouvons admirer les belles collines verdoyantes de l'arrière pays. C'est un panorama à faire rêver les moins aimant de la nature. A quelques endroits, quelques rares éclaircies dans la forêt sur les rives nous rappellent que ces terres sont exploitées par des colons.

Dépassé la tumultueuse rivière Rouge dont l'embouchure est presque camouflée par des petites îles à effleurements rocheux, la rivière devient plus large et les collines à l'arrière de la rive nord prennent de la distance jusqu'à parfois complètement disparaître. Juste avant d'atteindre les premières terres de la Seigneurie de la Petite Nation, les rives de la rivière se resserrent au point où l'on pourrait y distinguer facilement une personne d'une rive à l'autre. Le courant semble doubler de vitesse et ralentir la course du bateau. Après un certain temps, nous nous dirigeons vers le quai de Bonsecours, et un préposé nous avise que l'arrêt sera très court et que personne n'est autorisé à quitter le bateau.

Des rumeurs circulent avançant que la Seigneurie est en mauvaise posture depuis la rébellion de 1837. Louis-Joseph Papineau est en exil et ses censitaires se sentent insécures et sont souvent harcelés par les gros entrepreneurs qui exploitent des moulins et les réserves forestières pour le compte des Papineau. Les Papineau ont reçu des offres d'achat pour

leur seigneurie, mais ils résistent toujours. Cette seigneurie qui tient au coeur de la famille Papineau est la seule tenure seigneuriale située aussi à l'ouest de Montréal dans la vallée.

Samuel Stevens de Lochaber commença à travailler dans la seigneurie pour Thomas Mears en 1804 alors que ce dernier avait un contrat de coupe de bois sur les terres des Papineau. Il y travailla jusque vers 1820 alors que William Burrows le remplaça suite à une mésentente avec Mears. Samuel Stevens alla pour un certain temps à Hawkesbury s'occuper à la construction de moulins à scie à la demande des frères Hamilton. Puis, il participa au flottage des radeaux de bois vers Montréal et Québec pour le compte des Wright et de Mears avant d'aller s'installer à Lochaber. C'est ce qui expliquerait tous les contacts et influences que les Stevens ont dans la vallée.

Le bateau vient tout juste de quitter le quai de la pointe Bonsecours; de gros nuages gris nous coupent du soleil radieux qui nous réchauffait depuis le début de la matinée. Un vent frais commence à balayer le pont du bateau dès que nous croisons l'entrée de la Baie Pentecôte. Nous longeons pour un bon moment la grande presque-île du fief de Plaisance qui est presque entièrement cultivée. Elle protège le grand territoire de chasse aux canards de la longue et étroite Baie-Pentecôte du Seigneur Papineau. Cette baie est réputée être le meilleur territoire de chasse de la vallée à cause de son complet isolement de la rivière et de ses longues herbes aquatiques qui en recouvrent presque la moitié de la surface. La Baie-Noire fait aussi partie de ce territoire de chasse du seigneur, mais est de dimension plus modeste. La rivière Petite Nation se jette presque à même l'entrée de la Baie-Noire. Les rives de la rivière dans ce secteur un peu plus large sont aussi couvertes de ces longues herbes où la faune aquatique est abondante en toutes saisons. Une multitude de petites baies fortement recouvertes de végétation aquatique s'ouvrent sur les deux rives de la rivière. La rivière Nation-Sud se jette dans la rivière des Outaouais juste en face de l'entrée de la Baie-Noire sur l'autre rive. Un

peu plus loin, la rivière s'élargit. Le bateau s'engage dans le chenal sud.

Nous sommes à la limite ouest de la Seigneurie, vis-à-vis le secteur de la rivière de la Petite-Nation. A quelques milles au nord sur cette rivière, Peter McGill exploite les forêts et un moulin à scie sous ententes contractuelles avec la famille Papineau. C'est un secteur que mon père a visité à quelques reprises. Il a même séjourné quelques jours l'an dernier avec McGill à la jolie résidence de pierre sur les rives de la Petite-Nation au nord de la Baie-Noire.

Le chenal sud longe une série d'îles dont la végétation semble être demeurée un paradis sauvage. De gros frênes noirs, quelques ormes d'Amérique et d'énormes saules recouvrent une dense végétation arbustive au sol. Au milieu de cet alignement d'îles, le Shannon traverse vers le chenal nord et fait s'envoler une trentaine de canards noirs en bordure des longues herbes entre les îles. La rivière est plus large dès que nous entrons dans cette portion de la rivière. Bientôt, longeant l'île suivante, nous distinguons, sur la rive nord, l'embouchure du petit ruisseau Petite Blanche suivi à l'ouest de terrains humides couverts d'une végétation basse entrecoupée de boisés de plaines rouges et de saules. Nous approchons ensuite de l'île Clarence, et distinguons très nettement le quai de Lochaber. L'île camoufle la rive sud où le quai de Clarence est situé. Le bateau diminue déjà sa vitesse en pointant vers le quai de Lochaber.

7- Le choc de l'arrivée

A première vue, ce n'est pas la grande civilisation, ce coin de pays. L'accostage se fait à un quai de fortune où personne ne semble se préoccuper de notre arrivée. Nous sommes avisés que le bateau n'arrête que pour nous laisser descendre sur le quai. Dès que le bateau touche le quai, deux préposés du bateau sautent sur le débarcadère pour enrôler les amarres temporairement aux coins de la structure. Dès que nous mettons les pieds sur le quai, les deux hommes remontent sur le bateau avec les amarres. Un sac de la Poste royale est laissé sur le quai avec nos bagages. Au bout du quai, un cocher descend d'une voiture, vient vers nous et, amasse le sac laissé avec nos bagages. Il nous demande si nous sommes les visiteurs attendus par les Stevens où il apporte le sac du courrier. Il nous invite à monter avec lui pour nous rendre chez les Stevens.

Pas une habitation n'est visible du quai. Seules la rivière et la forêt tout au plus pour nous accueillir à part ce cocher peu bavard et sévère. Le seul autre signe que quelqu'un vit dans ces lieux nous vient de quelques cribes de bois équarri attachés à la rive à l'ouest du quai. Et dire que je veux faire mon royaume de cette désolation. Le cocher s'engage sur une piste pleine d'ornières boueuses longeant la rive vers l'est pour quelques cents pieds. La piste tourne vers le nord sur un terrain plus haut et la piste s'améliore un peu. Le chemin est bordé de broussailles touchant presque à la voiture tirée par un cheval nerveux. A l'arrière de cette bande de broussailles, une forêt dense de frênes noires, d'ormes d'Amérique et d'érables rouges forme un rideau étanche. Plus loin, à droite sur une hauteur, quelques pins blancs dominant un sommet du boisé.

Après avoir roulé sur une certaine distance, traversant un bas-fond humide, la route est couverte de traverses de bois. Nous nous engageons ensuite dans une pente qui nous monte vers une croisée de chemin.

Nous nous engageons dans l'embranchement allant vers l'ouest où, après un mille et demi, nous dit le cocher, nous arriverons au poste des Stevens. Quelques champs de culture et des modestes bâtiments éloignés nous rassurent que le canton subit tout de même certains élans de colonisation. Les habitations de ferme et les bâtiments sont de très petites dimensions et dans un état démontrant tant la pauvreté que le manque d'organisation.

Ces petites maisons de pièces de bois, les abris pour animaux et les clairières entourées de clôtures de perches de cèdres ne m'impressionnent pas plus que cette piteuse route démontrant la pauvre qualité de vie de ce coin de pays perdu. Notre voiture tourne sur une petite route allant vers le sud et nous apercevons très tôt la maison et les bâtiments du poste des Stevens. Ces installations surprennent et contrastent très fort avec ce que nous avons vu sur la route en venant ici. Ce premier coup d'oeil ne m'a sûrement pas donné une vraie idée de ce qu'est la colonisation ici. Les minuscules champs défrichés et cultivés, les modestes petites maisons de pièces de bois équarri et les quelques abris recouverts de gros bardeaux ne présentent sûrement pas l'image de colons prospères. Le cocher nous informe que près du cinquième des terres seulement est partiellement défriché et cultivé. La grande majorité du territoire demeure toujours couvert de riches forêts. La forêt sera encore longtemps le seul moyen de développement du canton. Les installations des Stevens en témoignent bien, nous affirme notre cocher.

Au bout de la route, nous nous dirigeons vers l'entrée de la maison à trois étages des Stevens. Sur le seuil de la porte, un grand vieillard à la barbe blanche, le père Stevens nous regarde arriver d'un air sérieux. Il nous fait finalement signe de descendre et se dirige vers nous. Après avoir demandé au cocher de rentrer nos bagages dans la maison et de porter la poste à l'entrepôt, il nous offre à boire un peu d'eau au puits tout près. Mon père me présente au vieil homme qui déjà me met devant la vraie réalité de la vie ici. " La vie n'est pas de tout repos ici et les

paresseux n'y restent pas longtemps, ou n'ont pas la vie facile. Les petits restent sur les terres à crever pendant que ceux qui exploitent le pays font de bonnes affaires. Il faut faire ce qui rapporte des profits, sinon ce sont les autres qui contrôlent tout. Rien n'est gratuit dans ce pays de misères et chacun doit travailler dur pour y faire sa place."

Les frères Samuel et Hamlet Stevens seront de retour vers la fin de l'après-midi. Nous mangeons un peu et le père Stevens nous amène tout près de l'embouchure de la rivière La Blanche pour nous faire voir les cribes de bois qui attendent d'être pris en charge par les trains de bois des Wright lors de la prochaine descente. C'est là que le bois flotte sur La Blanche à partir des chantiers des Stevens. Ce bois est capturé dans les estacades pour être assemblé en cribes. Les équipes sont sur la rivière au nord à flotter les dernières pièces de bois équarri sur la rivière ces semaines-ci. Plus de deux cents cribes furent assemblés ici ce printemps.

De retour à la maison, dans la grande salle près du foyer, le père Stevens nous offre un whisky en attendant ses deux fils. Assis, d'un air sévère, le père Stevens me dit: " C'est donc toi qui prétend faire une bonne affaire en implantant une auberge dans le pays. T'en verras de toutes les couleurs, tu sais. Tu devras aussi faire autres choses si tu veux survivre dans ces terres de misère. A date, seul, le commerce du bois a prouvé faire vivre ici." Le ton avec lequel le vieil homme me lançait ces premières indications sur la vie dans le pays me fige tellement que mon père d'ajouter: " Andrew fut très bien avisé quand il a pris sa décision. Le connaissant bien, il est prêt à faire face à toutes les situations difficiles." Notre hôte nous fait remarquer que tout n'est qu'un éternel début quand nous voulons progresser. Pour Samuel, c'était un début à la Petite Nation, ce l'était à Hawkesbury, ce l'était pour tous à notre arrivée ici et ce le sera bientôt encore avec le développement du moulin à scie que nous planifions.

Vers la fin de l'après-midi, Samuel et Hamlet Stevens se joignent à nous. Peu de temps après, l'épouse de Samuel vient nous inviter à se diriger à la salle à manger pour le repas du soir. Le mobilier de la salle à manger en pin blanc robuste fut fabriqué par le père Stevens dans l'atelier des Stevens, ici au poste. L'âge garde le père Stevens dans les ateliers et à la forge plutôt que sur les opérations de La Blanche. Il a pris en charge toutes les activités au poste. Durant les périodes mortes, il fabrique des outils domestiques et du mobilier pour la famille. Après le repas, tous, nous nous retrouvons ensemble dans le grand salon de ce que je suis tenté d'appeler le manoir Stevens. Le père Stevens se met alors à décrire ce que Lochaber représente pour lui, ce qu'il en est aujourd'hui et ce qu'il pourrait devenir.

8- Les colons à Lochaber

La vie des colons n'est pas facile à Lochaber. S'établir et survivre ici sur un lot est toute une entreprise en soi. Réussir à domestiquer la terre ne devient une réalité qu'avec beaucoup d'initiative et un dur labeur. Chacun ne doit compter que sur lui-même avant d'espérer de l'aide de son voisin. L'absence de communications avec l'extérieur, sauf par la rivière, n'est qu'une facette de l'isolement qui oblige les colons à ne compter que sur eux-mêmes. L'absence d'instruction et de service religieux surtout chez les Irlandais catholiques et le manque d'intérêt du gouvernement pour améliorer les conditions de vie ne leur font pas espérer beaucoup de support de l'extérieur. Seuls leurs efforts et leur ténacité leur permettent de poursuivre leurs objectifs à construire un monde meilleur pour leurs enfants.

Le canton compte maintenant plus de 560 habitants. Ce territoire est situé à la limite extrême du Bas-Canada, juste à quelques pas du Haut-Canada qui commence à mieux s'organiser avec l'aide du gouvernement britannique. Lochaber bénéficie tout de même un peu de sa situation géographique. Près de l'embouchure de la rivière La Blanche, cette population presque entièrement écossaise et irlandaise peut compter plus qu'ailleurs au Bas-Canada pour s'allier les émigrés britanniques et loyalistes voisins. Je suis le premier Canadien à vouloir prendre racines dans ce territoire où les francophones catholiques ne peuvent qu'escompter le pire depuis la rébellion de 1837.

Dans ce canton, surtout à activités forestières où les fermes ne font que commencer à décemment nourrir les colons, les exploitants et commerçants forestiers n'y voient encore que les richesses de la forêt comme ressources viables. Beaucoup de lots ne sont pas encore concédés ou sont abandonnés dans l'arrière pays. Les Stevens et quelques autres ne manquent jamais une opportunité de s'accaparer des terres quand l'occasion se présente pour agrandir leur contrôle sur le

territoire. Malgré tout, les colons les plus progressifs continuent à croire qu'il faudrait construire une digue le long de la rive de l'Outaouais pour récupérer les terres inondées au printemps pour en faire des terres agricoles.

L'entraide entre les colons est leur seule source de survie dans un pays semblable. Des corvées pour aider un colon dans le besoin ou pour se procurer des services autrement impossibles à se donner en résultent généralement. Paradoxalement, la population du canton de Lochaber, déchirée par la haine et le fanatisme des différentes ethnies et religions, n'est pas toujours en parfaite harmonie. Les Écossais et les Irlandais protestants se disputent le contrôle des terres et du pouvoir, les protestants harcèlent les Irlandais catholiques, les premiers plus nantis oppriment les plus pauvres qui sont sans défense. Les protestants majoritaires, de dénomination baptiste, reçoivent régulièrement la visite de leur pasteur, le révérend John Edwards de Clarence, sur la rive sud de l'Outaouais. Les catholiques sont laissés à eux-mêmes ou presque. Ces conditions peuvent en partie expliquer leur indifférence à la foi chrétienne. Les catholiques en minorité, près d'une douzaine de familles sur environ soixante-dix, sont souvent les plus éloignés et décimés dans le canton. On me disait que je suis probablement le premier Canadien à m'établir dans le canton. Le curé de Buckingham ne vient qu'une fois par année visiter quelques catholiques qui le reçoivent presque à la cachette des protestants. L'attitude répressive des protestants pour la religion catholique et les conditions de misère dans lesquelles ces colons vivent ne les motivent sûrement pas à démontrer un intérêt pour le salut de leur âme. Pour la plupart, n'ayant jamais eu la chance de recevoir d'instruction même minimum, leur état d'ignorance ne leur facilite pas les choses. L'amélioration de leur sort leur permettrait sûrement de porter plus d'empressement pour la religion.

Il est reconnu en général, et c'est le cas des colons protestants de Lochaber qui n'ont pas tellement plus d'instruction que les catholiques,

que les colons apprécient beaucoup plus les sermons remplis d'émotion plutôt que les paroles d'un prédicateur sérieux et philosophe. Le passage d'un missionnaire devient une opportunité de prendre contact avec l'extérieur et brise la monotonie de l'isolement. La visite du missionnaire s'agrémente toujours d'un rassemblement des colons heureux d'être ensemble beaucoup plus que de voir au salut de leur âme. Ces rassemblements se font généralement en plein-air par beau temps ou dans des granges ou des moulins ou d'autres bâtiments selon la disponibilité et la saison.

La ferme du colon est généralement une entité qui parvient à se suffire entièrement à elle-même. Le colon est généralement un artisan ingénieux qui fabrique presque tous ses outils à partir du bois en y ajoutant quelques morceaux de métal lorsqu'essentiels et disponibles. La femme du colon, aussi ingénieuse et inventive, puise autant de la nature que du jardin les aliments et les matériaux essentiels à nourrir et habiller la famille. Rare est la famille de colons qui n'abrite pas les vieux parents sous leur toit. Les grands parents prennent alors une grande part dans l'éducation des enfants alors que le père et la mère se chargent des lourdes tâches de la culture du sol, de l'élevage des animaux et de l'amélioration du patrimoine de la famille. La grande partie boisée du lot du colon prend une importance capitale. La culture du sol et l'élevage des animaux ne parviennent pas entièrement à produire l'essentiel à la survie de la famille. Pour les premières années, le colon et même parfois un de ses fils s'engagent dans les chantiers pour aller chercher un supplément. De novembre à mars, le reste des membres de la famille doit alors s'organiser pour voir à l'organisation de la petite ferme.

Sans autres moyens que la chandelle et la lampe à l'huile pour s'éclairer après de longues journées de travail, du levée du jour à la brunante, les soirées sont généralement très courtes. L'eau pour faire à manger et se laver doit être transportée du puits, si ce n'est pas le plus souvent du

ruisseau ou de la source à proximité de la maison. La "bécosse" ou "backhouse" construite à l'arrière de la maison n'est que leur plus grand confort pour faire leurs besoins les plus intimes en toutes saisons. Bien sûr qu'en hiver on se soulage dans le sseau familial souvent dans le coin de l'unique pièce pour ne le vider que périodiquement. Comme souvent la maison ne comporte qu'une pièce, l'intimité n'est pas toujours facile à réaliser.

Durant la belle saison, la vie des colons se déroule surtout et de préférence à l'extérieur. La maison ne devient qu'un lieu pour se protéger des intempéries et pour dormir. Les repas, la lessive et les travaux managés sont très souvent des activités se déroulant devant la maison. Les journées sont longues, cependant le rythme de vie n'est pas des plus accélérés. Les outils et les méthodes de travail sont rudimentaires et n'invitent pas à s'essouffler.

La famille compte beaucoup sur la récolte de fruits sauvages et de multiples plantes de la forêt. La faune de cette forêt et des cours d'eau devient aussi un supplément essentiel et recherché par les colons. La richesse des éléments de la nature dans Lochaber fournit un apport important de l'alimentation de tous les colons. La pêche et la chasse font donc partie des activités usuelles des colons tout au long de l'année, autant que la récolte des glands, des noix, des noisettes et des graines et petits fruits sauvages. La diversité et la valeur de l'alimentation des colons dépendent autant des produits de la nature que de ceux de la ferme. L'ingéniosité et le sens d'initiative de ces gens leur permettent de puiser à même les ressources forestières presque illimitées.

Nous sommes ici, pour ainsi dire, à l'époque du bois. Tout est fabriqué à partir du bois: les pompes à l'eau, les pressoirs à fromage, les barattes à beurre, les râteaux de moisson, les sceaux, les ustensiles et quoi d'autre encore. Les colons parviennent même à faire leurs charrues, leurs traîneaux, leurs voitures et certain équipement en utilisant le bois.

Bien sûr, parfois ils parviennent à se procurer certaines pièces de métal essentielles, mais c'est l'exception. Tout ce qui n'est pas possible de fabriquer sur la ferme doit venir de l'extérieur et coûte cher. Seul la forge des Stevens peut modeler le métal sur le territoire du canton. Même si les lots sont très peu défrichés et cultivés encore, la tâche de se donner tout le nécessaire de survie devient une occupation de tous les jours.

Pour la femme, la fabrication des vêtements, la préparation et la conservation des aliments, la lessive, la culture du potager, l'entretien de la maison, le nourrissage des animaux de la ferme et la participation aux travaux de la ferme avec son mari ne sont pas des tâches de tout repos. Tout en accomplissant ces tâches, elle doit aussi assumer des grossesses répétées et élever les enfants. Bien entendu que les plus vieux des enfants commencent à aider quant la famille grossit, mais la tâche augmente d'autant à moins que les grands parents soient à la maison.

Les liens et les relations entre les membres des familles sont très forts et sacrés. Chacun sait qu'il a besoin de l'autre. Les liens entre les familles issues d'une même source sont aussi très forts et respectés au point de former des clans très étanches à toute épreuve. Ces liens se renforcent avec les appartenances religieuses et ethniques. Des tensions très fortes existent souvent entre les différents groupes.

9- Un site pour l'auberge

La discussion se poursuit sur le choix d'un site pour ma future auberge. Samuel Stevens nous informe que peu de lots sont libres le long de la rive de l'Outaouais dans le canton. Ceux-ci sont généralement inondés lors de la crue des eaux au printemps. La plupart des lots libres sont aussi éloignés du quai. Il faudra probablement faire l'acquisition d'une partie de lot d'un colon déjà établi.

Ce qu'il faut, c'est vraiment un lot très près du quai, plus haut que la ligne des hautes eaux, et bien en vue de la rivière lorsque des bateaux y passent. Une auberge doit être invitante avant même que les visiteurs mettent pieds à terre. Le père Stevens insiste pour que le site donne à l'auberge l'apparence d'être la porte du canton. L'auberge doit devenir le point de rencontre des gens du pays, des visiteurs et les gens d'affaires. Avec les postes d'exploitation forestière et les magasins généraux, l'auberge doit être un centre majeur d'activités du canton. C'est là que les gens viennent et débarquent pour discuter de leurs affaires.

Même si les Stevens sont fiers de crier que leur poste à l'embouchure de La Blanche est et demeurera le centre vital du canton, il n'en demeure pas moins qu'ils savent qu'inévitablement d'autres activités viendront s'y installer. Les Stevens ne peuvent pas approvisionner et donner du travail à toute la population du canton. Plusieurs colons travaillent aux opérations forestières des Stevens l'hiver, et, en échange, s'approvisionnent en équipement, outillage et autres biens à leur poste. Il arrive souvent que la forge des Stevens effectue des ouvrages pour les colons sur cette même base de troc. Les Stevens assurent même des marges de crédit à certains colons les plus laborieux.

L'opération d'une auberge pourrait bien engendrer certains échanges semblables. Le service de diligence, la fourniture de bloc de glace, la

garde de chevaux, et l'approvisionnement en spiritueux peuvent toujours être payés partiellement avec des produits de la ferme ou ouvrages artisanaux. Presqu'un seul site correspond aux besoins d'une auberge qui pourrait devenir le centre nerveux muni de tous les services nécessaires à une opération rentable.

Les McMillan sont propriétaires d'une grande partie des terres hautes près du quai situé à près d'un mille d'ici par la rive. Il y serait même plus logique d'y construire un nouveau quai éventuellement. En fait leurs lots sur les rangs III et IV descendent jusqu'à la rivière et offrent le site en question. Les McMillan s'en départiraient sûrement, n'ayant jamais défriché ou cultivé cette partie trop éloignée de leurs lots. L'endroit n'est pas inondé au printemps. De plus, les McMillan commencent à exploiter une petite carrière de pierre sur un de ces lots à un quart de mille de la rivière. Ils se plaisent à appeler l'endroit "ROCKY HILL". Les Stevens leur ont acheté de la pierre lors de l'agrandissement de leurs installations. Dans quelques jours nous aurons le loisir de visiter ces sites en détail.

Le gouvernement encourage les initiatives de développement du territoire de la vallée et apporte une certaine contribution à des projets recommandés par les agents des terres cantonales. Généralement, l'aide reçue pour ces projets est payée directement aux pourvoyeurs de services et de matériaux fournis au maître d'oeuvre du projet autorisé. Comme Samuel Stevens est agent des terres du canton et que ses opérations lui permettent de fournir une grande partie des services et matériaux, il lui est facile d'apporter son concours à tel projet. Durant l'été, les Stevens peuvent facilement fournir de la main-d'oeuvre qui est de retour des chantiers. Les Stevens peuvent négocier et acheter une partie de lot des McMillan incluant la fourniture de pierre pour construire l'auberge. Ils incluraient ces frais d'acquisition aux frais de fourniture de bois et de main d'oeuvre pour faire autoriser le tout comme projet auprès du gouvernement. La partie non couverte par l'aide au développement

pourrait être alors payée aux Stevens soit en argent ou en services rendus. Samuel Stevens serait près à me faire travailler comme inspecteur des terres pour une certaine période.

Nous décidons de clore la discussion sur ce sujet et d'y réfléchir quelques jours. Une bonne nuit de repos nous est nécessaire tant à nous qu'aux Stevens. Mon père doit repartir demain au levée du soleil pour profiter du petit bateau des Stevens qui se rendent à Buckingham pour une visite chez les Bowman.

Après le départ du bateau des Stevens, tôt ce matin, je me prépare pour aller visiter le site de l'auberge tel qu'indiqué par le père Stevens. Une voiture et un cheval sont mis à ma disposition et je me prépare pour me rendre à l'endroit proposé. Je m'engage sur la même route qui m'a amené ici hier lors de mon arrivée en bateau.

La route est déserte, mais je dois tout de même rouler lentement à cause du mauvais état de la chaussée. Après la croisée des chemins, je prends la route vers le sud pour descendre vers la rivière. Au bas de la longue pente, un pontage de bois en corde de roi permet de franchir un bas fond vaseux où je suis forcé presque d'arrêter le cheval en le traversant. Plus loin, le terrain remonte un peu et j'aperçois à gauche à travers les arbres, la carrière de pierre des McMillan, telle que décrite par les Stevens hier soir. J'arrive enfin près de la rivière juste avant de tourner pour aller vers le quai. J'attache le cheval à un arbre mort tombé en bordure du chemin et m'apprête à marcher le site.

Presque tout le boisé en bordure de la rivière a probablement été coupé il y a près de dix ans, car très peu de gros arbres dominant maintenant la végétation arbustive à l'ouest de la route. Le terrain semble généralement très bas et humide sur plusieurs 100 pieds de profondeur à l'arrière de la rive. Le sol est fortement couvert de longues herbes sous les arbustes. Arrivant près de la rive, la route tourne vers l'ouest

en direction du quai à travers cet espace de terrain bas. A gauche de la route, juste avant le détour, un boisé plus fourni recouvre une partie de terrain qui semble être la partie de lot que le père Stevens privilégie pour la construction de l'auberge. Quelques pins de bonne dimension dominent un taillis d'érable rouge. Cette parcelle de terrain domine de quelques dizaines de pieds au-dessus du rivage. La pente raide allant au rivage conduit à une dense végétation aquatique camouflant les quelques vingt premiers pieds de la berge.

Ce petit promontoire face à la rivière perd graduellement de la hauteur au nord pour rejoindre la même élévation que le chemin. Le site présente assez d'élévation d'ouest en est, sur près de 300 pieds, pour l'implantation de l'auberge et de ses dépendances sans qu'il y est de danger d'inondation lors des hautes eaux. Cependant, presque toute la végétation arborescente et arbustive doit y être enlevée pour permettre la construction et l'aménagement des aires de service. Le sol y paraît assez sec, mais la coupe d'érosion sur la pente face à la rivière laisse voir que le sol y est surtout argileux.

Une courte marche dans le boisé du site démontre que le terrain n'est pas inondé à la crue des eaux. Cependant, le terrain plus bas à l'est est sûrement inondé tous les ans au printemps comme une bonne partie de celui tout au long de chemin allant au quai à l'ouest. Après être complètement défriché, le terrain du promontoire offrira une belle vue qui dominera la rivière tant à l'est qu'à l'ouest. Par contre, cette caractéristique lui donne une exposition maximum au vent venant dans tous les sens. Cette exposition ne donne pas de protection lors de grands vents. La grande visibilité à partir de la rivière est très importante pour attirer les gens. Le sol est de bonne qualité et l'étendue du terrain surélevé donne amplement d'espace, non seulement pour l'implantation de l'auberge et de ses dépendances, mais aussi pour l'aménagement d'un grand jardin.

Je vois déjà le site pourvu de ses installations et imagine déjà les activités qui s'y déroulent. Ce rêve est bien réalisable, mais combien de labeur devrai-je y mettre? Tout l'été sera nécessaire pour aménager le site et construire l'auberge. Le printemps amènera, avec la navigation, des voyageurs à intéresser. Que de choses à planifier et réaliser pour concrétiser un rêve en réalité. D'un site sauvage et isolé, je devrai en faire le centre de rencontre de la colonie. Il faudra penser à y greffer des activités vitales tant pour les colons que pour les voyageurs, tant pour les propriétaires d'entreprises que pour les marchands et les négociants itinérants. L'auberge devrait permettre de déplacer le centre stratégique des activités de la colonie vers la rive de l'Outaouais où les gens viendront donner vie à la vraie porte du canton.

Après plusieurs heures d'observation et de rêve, je retourne au poste des Stevens où j'ai mon petit coin de séjour dans une annexe des entrepôts, endroit que les propriétaires m'ont gracieusement prêté jusqu'à ce que je m'établisse à ma future auberge vers la fin de l'été.

10- Le poste des Stevens

De retour chez les Stevens, après ces belles heures de rêve sur la rive de l'Outaouais, je prends un léger repas et j'entreprends de visiter de plus près les installations du poste, je devrais dire du domaine des Stevens. Depuis mon arrivée à Lochaber, je remarque un va-et-vient régulier d'employés reliés aux activités du poste. Les familles de Samuel et Hamlet Stevens demeurent dans la maison familiale avec le père Stevens qui semble y régner en patriarche. Dès le départ de mon père, le père Stevens m'a indiqué et attribué mes quartiers dans l'annexe des entrepôts tout en m'expliquant que la bâtisse à l'arrière servait à loger des employés, plus ou moins nombreux, selon la saison. Actuellement, seuls deux hommes d'écurie y sont en place. C'est l'un deux qui, généralement, se rend au quai lors du passage du bateau les mardi et jeudi. C'est d'ailleurs l'un d'eux qui nous a cueillis hier à notre arrivée.

Les entrepôts sont situés à quelques cents pieds à l'est de la maison. Un peu au nord des entrepôts, la forge domine les installations du poste un peu en retrait de la maison. En arrière de ces installations, les écuries s'étalent sur une longueur presque équivalente aux entrepôts et la forge. Il y a place pour une quinzaine de chevaux qui sont presque tous encore en service dans les chantiers jusqu'au milieu du mois.

Les portes de la forge sont ouvertes et j'entends des bruits de métal que l'on déplace. M'approchant, j'observe que le père Stevens s'occupe à remettre de l'ordre dans le matériel. Avec l'âge, ce vieillard encore costaud, ne participe plus aux activités des chantiers avec ses fils, mais s'occupe plutôt des activités de la forge, des entrepôts et des écuries au poste de l'embouchure de La Blanche. Durant la saison estivale, les menus travaux de la forge lui permettent d'oublier la solitude qu'il éprouve depuis la mort de sa femme décédée il y a quelques années à peine. Il s'affaire à y réparer ou fabriquer des outils ou des pièces d'équipement nécessaires aux opérations forestières ou pour les colons

qui requièrent ses services. Durant l'hiver, les gros travaux de la forge sont faits par un colon forgeron engagé pour cette période, mais toujours sous les ordres du père Stevens.

La forge est abritée dans un bâtiment massif dont les murs de pierre supportent une robuste charpente de bois qui ferment la partie supérieure. Le feu de forge domine le mur du fond de cette grande pièce. Le feu de la forge n'est pas allumé cet après-midi. Le père Stevens s'affaire à démonter les roues d'une voiture qu'un colon a apporté pour faire remplacer les cerceaux métalliques des semelles. A droite du foyer de la forge, un immense soufflet, dont la partie mobile est reliée à un mécanisme de cordes et poulies jointes à un long levier. L'ensemble du mécanisme permet d'activer le feu de la forge tout en y travaillant avec aise. Au-dessus du feu de forge, un large cône renversé forme la bouche de ventilation pour évacuer les fumées et les émanations durant les opérations de chauffage des métaux. L'extrémité de ce cône de ventilation traverse le toit, mais laisse près de 12 pouces d'air libre tout autour par précaution pour éviter les dangers d'incendie. Au-dessus de la toiture, à l'extérieur, un épaulement fixé au tuyau d'évacuation protège cette ouverture tout en laissant circuler l'air, ce qui empêche la pluie de pénétrer dans le bâtiment.

Une grosse enclume devant le feu de forge est fixé à un banc auquel des pinces et des marteaux sont accrochés. Tout près, une immense cuve de bois pleine d'eau sert à saisir et refroidir les morceaux de métal rougis que le forgeron modèle. Tout une gamme de pièces de métal en réserve s'alignent le long du mur de chaque côté du feu de forge. Le centre de la pièce est assez vaste pour y entrer au moins trois ou quatre voitures ou traîneaux de charroyage et y manoeuvrer aisément durant les opérations de réparation.

C'est l'un des endroits préférés du père Stevens. Sa joie d'y travailler et surtout la satisfaction qu'il en retire, résident dans l'accomplissement

de pièces exclusives et innovatrices rencontrant les besoins particuliers de diverses activités de la colonie. Tout en contribuant à augmenter l'efficacité et la performance des gens qui doivent les utiliser, il développe et améliore les outils et les pièces d'équipement en leur donnant une touche personnalisée. Pour lui, ajouter un élément ou transformer une pièce d'outillage est une victoire sur les difficultés à domestiquer ce rude pays duquel il faut arracher les richesses.

Le père Stevens m'amène bientôt plus au nord du poste pour me montrer les installations de fabrication de potasse. Ces installations sont en opération durant quelques semaines vers la fin du mois d'août lorsqu'il y a assez de cendre achetée des colons. La cendre provient du brûlage des abattis de défrichage. La meilleure cendre provient de la combustion des bois durs comme l'érable, le bouleau jaune, le frêne, l'orme, le noyer et beaucoup d'autres feuillus à bois lourd. J'aurai l'opportunité de voir ces installations en opération dans quelques mois. Il est difficile à ce moment-ci de visualiser l'utilisation de ces fours rudimentaires soutenant d'immenses chaudrons de raffinage ainsi que les étapes qui précèdent le processus de transformation.

Tout près de là, une fosse rectangulaire de vingt pieds de long, six pieds de large et de quatre pieds de profond attire mon attention. Un amoncellement de sciure de bois tout près et au fond de la fosse m'indique que son utilisation est sûrement reliée au sciage du bois. Deux traverses de bois équarri sont disposées à chaque tiers de la longueur de la fosse. Ces installations servent effectivement au sciage du bois pour faire des madriers ou des planches à même les grosses billes de bois qui sont sciées dans le sens de la longueur. C'est une opération qui demande beaucoup d'efforts. Un homme se place dans la fosse et un autre sur la bille de bois au-dessus. Les deux hommes utilisent une longue scie avec un support permettant de faire un trait de sciage tout au long de la bille sans en retirer la lame. La lame est tendue par un support qui passe de chaque côté de la bille. Plusieurs fois durant

l'été, les hommes de Samuel procèdent au sciage pour remplir certaines commandes des colons et pour améliorer les installations des Stevens.

Nous traversons maintenant la grande cour du poste et nous dirigeons au sud-ouest de la maison dans le boisé de pin où généralement le révérend Edwards rassemble les colons lors de ces visites. Cet endroit est le site par excellence du père Stevens pour se reposer et méditer. Le sol est complètement recouvert d'un tapis d'aiguilles de pin d'un beau brun tendre. Les cimes des arbres y sont élevées et forment une gigantesque cathédrale. Un peu plus loin à l'ouest, nous pouvons apercevoir la rivière La Blanche et au sud à plusieurs centaines de pieds la rivière des Outaouais.

Nous échangeons tous les deux presque durant une heure sur les longues aventures du père Stevens dans la vallée. Le père Stevens fut constructeur et installateur de moulin durant les trente dernières années de sa vie active. Il a initié ses deux fils Samuel et Hamlet durant les quinze dernières quinze années. Il fit plusieurs plans et géra la construction de plusieurs moulins et installations de barrage à St-Andrew et Hawkesbury tant pour les Hamilton que pour les Mears.

Il était dans ces lieux quand Thomas Mears et Philemon Wright lancèrent leur premier bateau à vapeur sur l'Outaouais vers 1823. Finalement, nous commençons à discuter de la construction de mon auberge. Je lui fais part de ma visite de ce matin sur le site proposé et de mes réactions suite à cette visite. Cette conversation nous amène à se diriger vers son bureau dans la maison.

11- Les plans de l'auberge

Le père Stevens a déjà préparé des esquisses et des plans pour l'auberge sans en avoir soufflé mot. Même avant mon arrivée, il avait analysé les divers besoins d'un tel établissement. Pour lui, maintenant moins occupé, une telle entreprise ne peut qu'être une détente. S'asseoir à sa table de travail et tracer des plans de construction fait revivre les belles années d'antan.

Arrivé à sa table de travail, il s'empresse d'étaler quelques esquisses et guette mes réactions. Son expérience antérieure l'avait poussé à ne considérer que le site du lot des McMillan à l'est de la route du quai sur la rive de l'Outaouais. Pour lui, c'est le seul site logique où bientôt il faudra même construire un nouveau quai pour remplacer le quai actuel qui ne répond plus aux besoins. Il insiste sur le fait que l'auberge doit être très visible de la rivière et que seul ce site peut lui donner cette visibilité. Cette visibilité permet de maximiser la mise en valeur d'un tel établissement et de projeter une image de prospérité.

Déjà la demande de bois équarri baisse et l'industrie du bois se dirige vers le bois de sciage. Les Stevens et quelques autres planifient de construire des moulins à scie dans le canton. Cette nouvelle orientation du commerce du bois nécessite une amélioration pour l'accostage des bateaux et une auberge à proximité pour loger les voyageurs, les marchands et les négociants de cette nouvelle industrie. Ces nouvelles activités favoriseront l'ouverture de forges et de d'autres types d'ateliers en plus d'attirer de nouveaux résidents qui viendront travailler dans ces nouvelles opérations. L'auberge deviendra la porte du canton.

L'auberge doit être colossale et offrir des services permettant de satisfaire cette nouvelle clientèle. Très vite, il faudra assurer un service de diligence et d'écurie pour la clientèle et pour les gens du canton qui

commenceront à utiliser beaucoup plus les bateaux. Il faudra voir à accélérer le développement des chemins de colonisation pour faciliter et encourager les gens à se déplacer. Les colons de Silver Creek, du lac La Blanche, de Valencay, de Val d'Or et de Burke's Corner profiteront de l'ouverture des chemins pour se rendre aux moulins à scie ou descendre à la rivière plus souvent.

L'auberge doit compter au moins huit chambres, un grand salon, une salle à manger pour au moins une vingtaine de personnes, des cuisines en conséquence et un logis confortable pour la famille de l'aubergiste. Une grande salle commune pour les réunions, une remise pour les voitures et des écuries pour une dizaine de chevaux deviendra vite inévitable. La cour de l'auberge doit avoir au moins un demi acre de surface libre pour permettre la circulation des voitures sans encombrement. Il faut aussi prévoir un espace de terrain assez vaste pour permettre certaines activités sociales.

Pour paraître prestigieuse, la bâtisse principale doit être construite en pierre. Son deuxième étage supporte un toit à plusieurs lucarnes abritant la salle commune. Une énorme cheminée assez grande pour suffire au fonctionnement de deux gigantesques foyers des deux premiers étages et une deuxième cheminée pour les cuisines domineront les deux bouts de l'édifice. Le père Stevens voit déjà une belle clôture ajourée supportée par des colonnes de pierre au moins autour de la terrasse avant de l'auberge et le long de la route y donnant accès. L'établissement doit surprendre le voyageur dès son arrivée pour lui donner l'impression qu'il séjourne dans un endroit de classe. Samuel fait déjà des pressions auprès du gouvernement pour améliorer le débarcadère car la descente au quai doit aussi projeter le dynamisme du développement du canton et attirer les nouveaux artisans que le canton a besoin pour son évolution.

Je frémis à la vue de ce colossal projet, mais le père Stevens me rassure en m'indiquant que tout ce développement ne se fera qu'au cours des

années. Il importe de prévoir dès maintenant le développement des structures que réclament les services demandés par la clientèle à mesure que celle-ci augmente. Pour cette année, il est clair qu'il suffit de construire l'auberge et une partie des dépendances. Avec les quelques bons contremaîtres et bons hommes qui reviendront des opérations de flottage dans quelques semaines, il sera possible à Samuel de se construire l'auberge pour la fin de l'été, au plus tard à la fin de septembre. L'auberge sera alors habitable et je pourrai alors faire venir ma femme. Je compléterai les travaux à l'intérieur au cours de l'hiver. Une écurie temporaire pourra être construite à l'automne. Au printemps, les installations seront prêtes pour recevoir les premiers clients.

Cinq acres de terrain, idéalement dix acres, doivent être acquis des McMillan pour prévoir le développement à long terme du site de l'auberge. Le coût d'acquisition de la terre se situe à environ 15 ou 20 shillings l'acre. En négociant avec les propriétaires, ce coût devrait inclure la pierre de l'auberge qui sera prélevée dans la carrière des McMillan un peu plus haut. Une large partie des coûts de main-d'oeuvre fournie par les Stevens pourrait être remboursée par mes services offerts à Samuel Stevens en agissant comme inspecteur des terres durant les prochaines quelques années. Les opérations forestières de Samuel Stevens ne lui permettent plus de remplir décemment son rôle d'agent des terres cantonales sans cette aide additionnelle. Par la suite les bénéfices générés par l'opération de l'auberge permettront sûrement de poursuivre l'expansion de l'établissement.

Il nous restera donc à finaliser les esquisses et d'ajuster les plans à mes propres besoins personnels avant le début de la construction. Le père Stevens insiste pour prendre la direction des travaux. Son fils Samuel a déjà indiqué qu'il était prêt à financer le projet et de m'engager comme inspecteur des terres pour rembourser une partie des avances.

Nous aurons plusieurs occasions d'en rediscuter avec Samuel au cours de

la semaine, car Samuel veut très vite me familiariser avec mon travail d'inspecteur des terres. Pour le moment, le père Stevens se limite à m'expliquer l'importance que prend une auberge dans le canton. L'auberge devient, autant que le moulin à scie et le magasin général, les assises de la vie communautaire de la colonie. Les assemblées publiques et rassemblements populaires s'y déroulent dès que l'établissement est reconnu comme lieu bien tenu et de bonne situation. Les rassemblements religieux, de comités scolaires, d'audiences du bureau de colonisation et de justice, d'encans et de démonstrations artistiques ne font que rehausser son prestige. Il faut éviter de laisser identifier l'auberge comme une taverne où les gens ne peuvent retrouver le calme et la tranquillité.

Les excès de boissons alcooliques sont le vice le plus sérieux et destructeurs de la colonie. Le whisky est trop peu dispendieux. Les colons après leur travail épuisant et à cause de leur peu d'éducation s'y adonnent malheureusement trop souvent au détriment de leur famille. Plusieurs ne verront pas la différence entre l'auberge et les quelques tavernes du canton. Comme tenancier de l'auberge, je devrai toujours faire l'effort de bien contrôler ces excès pour garder la clientèle visée.

12- L'arrière pays me surprend

J'utiliserai le reste de la semaine à me familiariser avec mon nouveau pays tout en me donnant l'avantage de m'initier avec mes nouvelles fonctions d'inspecteur des terres. Ce jeudi matin, la température est magnifique. Les employés des Stevens s'affairent entre les écuries, les hangars et les entrepôts. Le père Stevens commence ses activités à la forge alors que ses fils sont déjà partis vaquer à leur activités dans les chantiers. Je profiterai donc de cette belle journée pour faire une excursion dans les terres, question de me faire connaître et de m'initier à mon nouvel emploi d'inspecteur. Cette tournée me permettra aussi de connaître quelques colons et à voir à quel point ils sont parvenus à s'installer.

Ce premier effort de prendre contact avec les colons indique aussi aux Stevens mes intentions de produire un travail digne de la confiance qu'ils semblent vouloir me porter. Je veux saisir l'occasion pour faire connaître aux colons mes projets d'installer un service d'hôtellerie près de la rive des Outaouais pour desservir le canton. C'est aussi l'occasion idéale pour démontrer mes intérêts pour le développement de l'agriculture dans le canton, chose qui semble ne pas avoir été la préoccupation majeure des Stevens jusqu'à maintenant. Ma courte visite d'aujourd'hui ne me donnera qu'une vague idée du canton, car l'ensemble du canton s'enfonce de 12 milles dans les terres sur une largeur de 9 milles. Même si la population du canton est d'environ de 560 habitants, elle est largement dispersée sur au moins la moitié du territoire.

Comme le but premier de mes tâches d'inspecteur des terres consiste à relever la qualité de l'occupation des terres et le respect des règlements auxquels les colons doivent se soumettre, il n'en demeure pas moins que je me devrai aussi d'analyser les contraintes que les colons subissent dans l'accomplissement de leurs tâches et responsabilités vis-à-vis de l'état.

Il arrive que les colons quittent leurs lots sans en aviser l'agent des terres, mais des contraintes doivent bien les forcer à agir. Il faudra essayer de régulariser la situation sans trop pénaliser les colons en cause. Peu d'efforts sont faits de la part du gouvernement pour contrôler les activités des agents locaux des terres qui sont généralement des grands propriétaires fonciers.

Le colon doit défricher au moins deux acres de terre par année par cent acres de terres concédées, et ce, durant les premiers cinq ans consécutifs qu'il occupe son lot, sans quoi il peut être expulsé des lieux. Une très grande tolérance semble s'être implantée de la part des agents des terres de la vallée du fait que ces officiers sont généralement des exploitants forestiers peu intéressés au développement de l'agriculture sur leur territoire. L'agent des terres aide généralement le colon à se sortir de difficultés en lui avançant des produits, de l'outillage ou de l'équipement demandant en retour au colon de travailler pour lui dans les chantiers durant l'hiver. Cependant, les colons s'enlisent dans un système de dépendance et s'exposent souvent à s'endetter en permanence auprès de cet exploitant qui contrôle trop souvent l'économie de tout le territoire.

Je monte en selle aujourd'hui pour faire ma première tournée dans l'arrière pays. On me dit que la voiture ne facilite pas toujours les déplacements, car les chemins de colonisation ne sont pas tous en bonnes conditions. Pour une première journée, je ne prévois pas couvrir beaucoup de route. Ce sera surtout une balade de reconnaissance.

Au bout d'une heure de chevauchée, j'ai couvert près de trois milles. Ayant pris le chemin allant vers l'est à partir du poste, je me dirige maintenant vers le rang IV, où je devrais bientôt apercevoir à nouveau la rivière La Blanche. Dès que je dépasse la croisée des chemins au nord du rang IV, la route devient de très mauvaise qualité, devenant presque un simple sentier tortueux. Je réalise maintenant pourquoi le père Stevens insistait pour que je fasse cette sortie à selle. La piste est très

accidentée comme si on l'avait tout au plus défrichée. A peine assez large pour laisser passer une voiture, les branches de arbrisseaux commencent déjà à envahir la piste des deux côtés. Cachées des rayons du soleil en plusieurs endroits, les ornières de voitures n'ont pas eu le temps de complètement s'assécher et des mares d'eau et de boue persistent encore depuis la dernière pluie.

Les chemins de colonisation doivent être entretenus par les colons. Les conditions dans lesquelles les colons vivent ne leur permettent que de faire l'essentiel à l'entretien des chemins. Habités à accepter le strict minimum de confort, les colons n'améliorent les chemins que si des pressions ou des plaintes sont dirigées via l'agent des terres qui ne visite que très rarement l'arrière pays. Sauf pour les chemins donnant accès aux limites forestières exploitées par les Stevens, une grande tolérance des mauvaises conditions des chemins semble s'être établie.

Je longe maintenant la rivière d'un côté et le rang V de l'autre dans une piste qui ne s'améliore guère. La forêt est magnifique des deux côtés de la piste. Sur les terrains plus élevés, des peuplements d'érables à sucre entremêlés de tilleuls et de bouleaux jaunes forment un gigantesque dôme au-dessus de la route. En d'autres endroits, les frênes accompagnés d'ormes et d'érables rouges laissent ici et là descendre les rayons du soleil jusqu'au sol. Une piste pénètre vers l'est qui d'après la carte des terres, devrait correspondre à la ligne entre les rangs V et VI. La curiosité m'incite à m'engager sur cette piste qui me mène bientôt à un éclairci de quelques acres. Ces champs grossièrement cultivés laissent entrevoir une jeune pousse de semis de blé ou d'avoine. Tout au milieu de ces petits champs, une petite habitation basse en bois rond s'entoure de quelques abris ceinturés d'une clôture de perches de cèdre.

J'avais bien lu des descriptions d'installation de colons et les Stevens m'avaient bien prévenu de ce que je trouverais ici, mais il faut le voir pour se rendre compte de la solitude et de l'isolement de ces pionniers

de la terre. Un petit ruisseau traverse ces champs juste en avant de la maison du colon et le chemin s'arrête là. Une jeune femme en robe d'étoffe grise est à laver son linge dans le ruisseau pendant que deux très jeunes enfants s'amuse dans la boue tout près. Elle m'informe nerveusement que son mari, Richard Graham est à défricher un lopin de terre un peu au nord le long du ruisseau. Cette famille en est à sa troisième année sur ce lot et arrive à peine à défricher assez de terre pour faire vivre leur famille et rencontrer leurs obligations d'occupation. Son mari n'a pu travailler en forêt pour les Stevens cet hiver à cause de sa santé, mais il va mieux maintenant.

Ils ont bien un cheval, une vache, un boeuf, quelques cochons et des poules, mais l'hiver fut terrible cette année et ce sera dur de retirer de la terre fraîchement défrichée assez de grain pour l'année suivante. Depuis trois ans, la femme de ce colon ne s'est rendue qu'une fois dans les basses terres en front de la rivière des Outaouais. Les voisins sont loin et protestants. Irlandais catholiques, ils n'ont pas eu la chance de voir un prêtre depuis leur arrivée dans le pays. Je la rassure en lui disant que bientôt le révérend Brady de Buckingham viendra faire la visite du canton. Seul leur premier enfant fut baptisé car il était bébé lors de leur arrivée ici. Dès la première année, ils ont eu un deuxième enfant et en ont perdu un autre depuis ce temps. La famille Graham est la première famille de colon avec laquelle je prends contact. Je rassure la dame de mon appui.

N'ayant pas plus de temps à consacrer, je salue la dame en lui demandant d'informer son mari que je reviendrai au cours de l'été pour discuter avec lui des possibilités de l'aider. Etant inspecteur des terres pour le compte de l'agent des terres du canton, je pourrais sûrement leur être de quelque secours. Je retransverse donc les champs de culture et retourne à la piste principale pour me rendre maintenant au nord du rang VI. La piste monte vers le nord mais la rivière s'y éloigne graduellement pour se perdre dans la forêt vers le nord-ouest. Le terrain

devient plat et bientôt de grands champs cultivés bordent la piste jusqu'à la croisée du chemin entre les rangs VI et VII.

Près de la croisée des chemins, la piste va vers l'est et l'ouest mais la piste nord sur laquelle je chevauche s'arrête là. Du côté gauche, une belle petite maison de bois équarri blanchi domine les champs cultivés. Un peu plus loin derrière, l'écurie et le hangar s'estompent dans la pente vers le ruisseau. Tout un contraste avec la ferme précédente qui était emprisonnée dans les bois. Ici, les champs sont largement ouverts, les bâtiments solides et de bonne construction. Les champs furent défrichés depuis plusieurs années et les semis sont densément fournis. Plusieurs vaches dans un pâturage voisin de la maison indiquent la prospérité de ce colon. La piste le long de son lot est mieux tracée ainsi que celle sur laquelle je chevauche maintenant vers l'est. Ce chemin est utilisé par les Stevens l'hiver pour sortir leur bois.

Ce chemin dessert les colons de part et d'autre des rangs VI et VII. Aucun colon n'est encore établi sur les premiers deux milles. Après cette distance, un chemin forestier monte vers le nord du canton, tandis que vers l'est, le chemin de colonisation traverse une petite plaine où des colons sont installés depuis les cinq ou six dernières années. Plusieurs champs de culture et de pâturage bordent la route. Les habitations et bâtiments n'y sont pas encore des plus soignés et sont faits de bois rond brut. Dès que je traverse le ruisseau Otter, la piste redevient presque impraticable et bordée d'une forêt dense de bouleaux et de peupliers. Samuel Stevens m'expliquait que ce secteur avait brûlé. Le feu avait pris naissance, il y a une vingtaine d'années le long du ruisseau St-Sixte dans le secteur du Gore. J'arrive bientôt à une croisée de route qui d'après la carte coïncide avec les limites du canton de Lochaber.

A l'est, le territoire porte le nom de Gore et sépare le canton de Lochaber de la seigneurie de la Petite Nation. Trois milles plus loin à l'est, c'est North Nation Mills. Seule la partie en front de la Baie Noire

est colonisée. Tout le Gore est encore une concession forestière aux mains des Buchanan qui exploitent aussi les forêts de la Seigneurie avec les Mears.

Une très mauvaise piste monte vers le nord et une autre de meilleure condition descend vers le sud longeant la limite est du canton de Lochaber. Une belle petite ferme sur le côté sud-ouest de cette intersection attire mon attention. La terre est largement défrichée vers le sud le long de la route sur une profondeur de plusieurs arpents. Je me dirige vers la jolie maison de bois équarri entourée de bâtiments de ferme de même construction. Une robuste clôture de perches de cèdre garde les animaux de ferme dans un enclos et les empêche de s'éloigner dans les champs de culture et de s'approcher de la maison. Plusieurs vaches et moutons broutent l'herbe près du ruisseau qui traverse le pâturage. C'est la plus belle ferme des hautes terres que j'ai vue aujourd'hui. Le plan de colonisation indique que c'est le lot de John McDonnell.

Près de la porte de la maison, une robuste femme entourée de ses trois jeunes enfants s'affaire à faire bouillir de l'eau dans un immense chaudron de fer suspendu au-dessus d'un feu bien protégé par des pierres. Plusieurs morceaux de linge sont à sécher sur la clôture. Elle m'invite à descendre de cheval en m'avisant que son mari sera bientôt de retour pour le repas du midi. Elle m'invite à partager le repas avec eux même si j'ai apporté quelques victuailles avec moi. Elle m'assure que les chemins sont mieux entretenus en allant vers le sud et que mon retour vers la rivière sera plus agréable que ma balade de la matinée. Même le chemin entre les rangs IV et V allant vers l'ouest est en meilleure condition. Les colons de ces rangs sont fiers de leurs chemins.

Deux hommes robustes, l'un plus vieux aux cheveux blancs et l'autre plus jeune arrivent du sud le long du ruisseau. Le plus jeune, le mari de la dame, me salut. Je me présente comme inspecteur des terres. Il m'informe des problèmes que peuvent avoir les colons de ce secteur du

canton. Il m'explique qu'à part du peu d'aide qu'ils reçoivent pour l'entretien et le développement des chemins, les colons des environs n'ont peu de revendications à faire. Les colons du rang V s'entraident beaucoup et le défrichage réglementaire de leurs lots est complété depuis quelques années. C'est la raison pour laquelle ils ont plus de temps à se préoccuper des chemins le long de leurs lots.

La préoccupation de ce colon est d'améliorer en ce moment ses installations beaucoup plus que de défricher de nouvelles parcelles de terre. En ce moment, lui et son père sont à construire un petit barrage sur le ruisseau afin de se faire une réserve d'eau pour les animaux durant les périodes chaudes et sèches de l'été. Ce réservoir leur permettra aussi de garder plus au frais les produits laitiers en déviant une partie de l'eau dans un abri à cet effet. Ils transportent les surplus de lait deux fois par semaine chez un producteur de fromage sur le rang II dans le canton de Gore près de la Baie Noire. Le nouveau bassin du ruisseau leur permettra de conserver plus facilement le lait durant les mois de juillet et août. Jusqu'à maintenant, ils ne pouvaient pas vendre leurs surplus durant ces mois chauds. Puis, je leur explique mon projet d'opérer une auberge plus à l'ouest sur la rive de l'Outaouais tout en agissant comme inspecteur de terres pour le compte de l'agent Stevens. La réaction fut spontanée. Très vite le vieil homme s'empresse de me dire que Stevens n'a jamais trop supporté l'expansion des terres agricoles, mais surtout fait prévaloir l'importance de l'exploitation des riches forêts du canton. C'est ainsi que plusieurs colons comptent beaucoup plus sur la forêt que sur la culture du sol pour s'en sortir dans ce pays pas toujours facile. Seules les routes donnant accès aux plus belles forêts des concessions forestières sont la réelle préoccupation des Stevens. Ces chemins sont utilisés surtout l'hiver et ne sont que de peu de service durant les mois pluvieux du printemps et de l'automne. Les colons font bien ce qu'ils peuvent pour entretenir leurs tâches.

Idéalement le bureau de la colonisation devrait apporter plus d'aide au

développement des chemins de colonisation pour encourager tous les colons à faire le même effort. Tant que les colons ne parviendront pas à s'en sortir sur les lots isolés des arrières terres, ils vivront surtout de la forêt et ne se préoccupent que peu de la qualité des chemins d'été qu'ils n'utilisent que très peu. Le charroyage du bois l'hiver permet de garder les chemins assez battus pour presque tout le monde, mais le beau temps venu, les gens des lots reculés se déplacent surtout à pied et se satisfont de pistes très primitives.

Voici qu'une vieille dame, à la joie des trois enfants, sort de la maison avec des plats qu'elle pose sur un support de bois près de la porte; lard salé, pain et quelques autres aliments pour le goûter du midi. Très vite, elle apporte le thé. La femme du colon nous invite à se servir et la conversation se poursuit. Tous assis sur des bûches de bois en face de la maison à discuter, nous échangeons sur les types d'aide qui pourraient aider la colonie.

Après un bon moment, je remercie mes hôtes de leur chaleureuse hospitalité et reprends la route sur mon cheval. Je me dirige vers le sud jusqu'au ruisseau Otter qui traverse encore ici, longe un effleurement rocheux et m'engage bientôt sur une partie plane de la route qui débouche dans une clairière minuscule. Une petite maison de bois rond y semble perdue dans le milieu d'un champs à peine couvert d'un maigre semis de blé. Je me rappelle subitement du type que j'avais rencontré sur le bateau avant d'arriver à Carillon. Je m'empresse d'approcher de cette petite maison. Dès que mon cheval atteint l'avant de la maison, une femme timide sort, démontrant presque de la peur à me voir arriver. Elle me dit que son mari est à quelques minutes plus bas sur la route à couper du bois. Je la remercie et poursuis ma route jusqu'à ce que j'aperçoive Maloney empilant des billes de bois du côté est du chemin. L'heure avance et le temps me manque.

Après l'avoir salué et pris de ses nouvelles, je reprends la route jusqu'à

la Baie Noire et de là, je file sur la route du premier plateau le long de la rivière des Outaouais jusque chez les Stevens. J'arrive enfin à mes quartiers pour l'heure du souper.

13- L'office religieux baptiste

Vendredi et hier, je passais plusieurs heures à me familiariser avec les dossiers de la colonisation que Samuel Stevens m'a permis de classer dans mes quartiers de l'entrepôt. Ces deux jours furent pluvieux et m'ont empêché de toute façon de faire quelques sorties que ce soit. Je dois chauffer depuis deux jours pour chasser l'humidité de mon logis.

Ce matin, le père Stevens, vers 10h30, vient m'aviser que le révérend Edwards viendra bientôt passer la journée au poste pour l'office religieux. Tous les dimanches midi, le révérend pasteur John Edwards de Clarence traverse chez les Stevens pour le repas du midi. Dans l'après-midi, il reçoit tous les colons des environs pour l'office religieux. Il aime bien par beau temps prêcher à l'extérieur. Heureusement, ce matin, le soleil s'est remis à remplir le ciel de ses chauds rayons. Ce genre de température attire de nombreux colons. Chacun apporte sa part de nourriture et en fin de journée, c'est généralement la fête.

Les Stevens, baptistes fervents sans réserves, admettent bien aussi que ces offices sont un moyen par excellence d'évasion pour beaucoup de colons et leur permettent d'échapper à la solitude et à l'isolement de leurs terres. Le pasteur Edwards répète souvent que les offices religieux favorisés par les Stevens contribuent grandement à garder la paix de l'âme des colons et les gardent unis au Seigneur.

Le dimanche, c'est jour de fête chez les Stevens autour de la table en présence du pasteur. Le silence durant le repas est de rigueur jusqu'au moment où le pasteur commence à siroter son thé en regardant nerveusement par la fenêtre vers la rivière. Déjà l'envie du contact avec ses fidèles l'anime. Très tôt, il se lève et nous invite à se rendre avec lui pour accueillir la flottille de canots qui arrivera bientôt sur la rivière des Outaouais. Tous les dimanches, le spectacle de l'approche de la flottille de canots fait presque partie de la cérémonie. Les colons se

rassemblent un à un, amenant leurs familles dans leurs canots et s'amènent chez les Stevens pour rencontrer leur pasteur.

Debout sur la pointe entre la rivière et le boisé de gigantesques pins blancs, nous attendons avec le pasteur qui regarde au loin sur la rivière. Il est important pour lui que ses fidèles l'aperçoivent de loin sur la rive à les attendre. Bientôt, ceux qui arrivent par les terres viennent se joindre à nous pour assister à l'arrivée de la flottille de canots. Près de vingt personnes entourent maintenant le pasteur et tous portent leur regard au loin sur la rivière d'un côté et de l'autre de l'horizon. Bientôt, au-dessus des longues herbes du rivage, à l'est et à l'ouest, à la fine ligne d'horizon sur l'eau, des canots se dessinent et grossissent en approchant. Le visage du pasteur est radieux et les gens chuchotent entre eux.

Les deux flottilles, près d'une trentaine de canots, s'unissent à l'embouchure de la rivière La Blanche, franchissent les quelques cents pieds dans la rivière jusqu'à nous. Le pasteur descend jusqu'au rivage pour les accueillir. C'est la joie de se rassembler ensemble autour de leur pasteur. Les enfants courent autour du groupe de fidèles, les femmes se regroupent autour du pasteur pendant que les hommes échangent entre eux avec les Stevens. Samuel Stevens en profite pour me présenter comme l'inspecteur des terres.

Très tôt, le pasteur s'éloigne de la rive avec ses fidèles qui le suivent vers le boisé de pins blancs adjacents à la résidence des Stevens. Par mauvais temps, la cérémonie a lieu dans la forge, mais l'ambiance et la beauté du sous-bois de pin, selon le pasteur, facilite le recueillement et la prière. Aujourd'hui, près de cent soixante-quinze à deux cents fidèles sont venus rencontrer leur vénéré pasteur et assister à l'office dominical.

Plusieurs pièces de bois équarri forment des demis cercles où les fidèles s'assoient pendant que leur pasteur se recueille pendant un instant debout devant ses fidèles assis sur ces gradins improvisés. Les Stevens

m'invitent à prendre place avec eux tout en avant pour écouter le pasteur. Ce grand vieillard sévère aux vêtements sobres, à la chevelure lisse et blanche, les mains jointes sous sa longue barbe, semble figé pour un moment dans son recueillement. Personne n'oserait faire le moindre bruit de peur de le déranger. Puis, levant les yeux vers l'assemblée, il lance un large sourire en guise de remerciement pour le respect et le sérieux que ses fidèles lui témoignent. Il s'empresse de les remercier de venir partager la parole de Dieu et prier avec lui.

Il ne se permet que de lire un court passage d'un évangile dans son vieux livre tout usé. Très vite, il poursuit avec éloquence et spontanéité d'entretenir les colons sur le message du Seigneur qui, dit-il, nous ordonne à tous de respecter sa loi de charité, de don de soi et de croyance en sa bienveillance. Le châtement des incroyants et des âmes refusant de revenir à lui et à son église sera dur. Ceux qui s'égareront de son chemin ne pourront qu'en souffrir tant ici bas que dans l'au-delà. Il insiste longtemps sur la responsabilité de chacun à promouvoir ses principes par l'exemple de son propre vécu.

Enfin, après presque une heure de prédication qui pourrait faire frémir les plus durs, il invite toute l'assistance à partager leur vécu de la semaine entre eux sur ce bel emplacement généreusement mis à leur disposition par les Stevens. Les hommes se regroupent ensemble pour discuter tandis que les femmes, après avoir organisé les jeux pour les enfants, s'empressent à étaler la mise en commun des victuailles pour le partage de fin d'après-midi. Le révérend Edwards se plaît à passer des uns aux autres et d'échanger avec eux.

Vers cinq heures, tout est prêt pour le repas champêtre. Chaque famille a étalé ses provisions sur une longue table rustique sous ce beau boisé de pin. Dès que le signal est donné, tous se retrouvent autour de la table et attendent que le pasteur fasse la prière. Puis, en une demie-heure, la table est presque vidée, les bouches rassasiées et la causerie continue

durant que chacun sirote une bonne tisane chaude préparée sur un feu tout près. L'alcool n'est pas toléré par le pasteur lors de ces rassemblements. Pour lui, ce fléau de la colonie est à bannir à tout jamais.

Un plus beau dimanche pour les Stevens n'existe pas. Mais toute bonne chose à une fin et les fidèles repartent comme ils sont venus. La flottille reprend la rivière ainsi que le pasteur qui retourne à Clarence avant la brunante. La vie tranquille des soirées au poste des Stevens reprend comme toujours, même après un dimanche si bien rempli.

Il faut que les catholiques puissent bénéficier de ces mêmes avantages avant qu'ils aient tous perdu leur foi. Le curé Brady de Buckingham n'a sûrement pas ce temps de venir les visiter tous les dimanches, mais tout au moins une à deux fois par année. Malheureusement, par crainte des protestants et souvent par ignorance, ils n'ont pas démontré assez d'intérêt pour convaincre le missionnaire de venir vers eux. Je devrai leur parler et rencontrer ensuite l'abbé Brady. Il faudra user de prudence avec les Stevens pour au moins un certain temps jusqu'à ce que je me libère de mes redevances avec eux.

14- Le défrichage des terres

Beaucoup d'émigrants viennent s'établir à Lochaber, comme partout ailleurs dans la vallée, sur les lots de l'arrière pays. Ils demeurent souvent de simples défricheurs plutôt que de vraiment cultiver la terre. Les visites que j'ai faites chez les colons durant les premiers dix jours depuis mon arrivée m'ont permis de me rendre compte de la situation de misère de plusieurs d'entre eux. Les difficultés dues au climat et à l'isolement des terres de colonisation présentent un environnement tellement différent de celui de Grande-Bretagne que la plupart ont de la difficulté à s'acclimater. En plus de vivre dans un contexte différent, ils ont à réapprendre à utiliser des outils différents. Habités à la petite hache anglaise très peu compatible avec les travaux forestiers en Amérique, ils se rendent très vite compte qu'ils doivent utiliser des outils plus lourds. Les accidents sont fréquents jusqu'à ce qu'ils parviennent à s'habituer aux durs labeurs de ce nouveau pays sauvage.

Plusieurs émigrants arrivent ici avec tout au plus leur hache sur l'épaule, parfois avec une voiture tirée par un cheval ou un boeuf, et rarement plus de cinq mois de provisions. Ils entrent dans le bois pour atteindre leur lot que l'agent local des terres leur indique. Aussitôt, ils commencent à abattre des arbres pour se construire un abri et défricher, brûler les bois abattus et labourer un tout petit lopin de terre afin de semer leur première culture de survie. La première année de misère en décourage plusieurs qui orientent très vite tous leurs efforts vers les travaux de la forêt plutôt que de cultiver la terre. Aller travailler dans les chantiers leur donne des bénéfices plus immédiats, si minimes soient-ils. Le métier de bûcheron n'est sûrement pas plus facile, mais la solitude est moins lourde au moins pour l'homme.

Un petit nombre d'émigrants viennent au pays sans avoir préalablement pris arrangement avec le bureau de la colonisation et tentent de s'accaparer un lot non concédé ou vacant dans l'arrière pays. Ils sont

appelés des " SQUATTERS ". Connaissant généralement la valeur et la fertilité des terres, ils localisent eux-même un lopin de terre fertile le long d'un cours d'eau ou au fond d'une petite vallée. Plusieurs années peuvent s'écouler avant que quelqu'un vienne leur faire des embêtements ou les en chasser. En général, leur aventure tourne en leur faveur et à bon prix. Certains avancent même qu'ils s'en tirent à meilleur compte que ceux qui suivent la filière du bureau de la colonisation qui fait choisir des terres sur des plans sans connaître la réalité sur le terrain. Des terres impropres à l'agriculture sont souvent concédées.

Jusqu'en 1830, la vallée de l'Outaouais ne comptait que des défricheurs très peu intéressés à cultiver la terre. Les premiers émigrés s'étaient surtout tournés vers la forêt. Seul le bois de forte taille semble avoir préoccupé ces premiers pionniers qui ne se gênaient pas de massacrer le reste de la forêt pour extraire les meilleures pièces. C'était la ruée vers les plus belles pièces de pin et de chêne pour la construction navale de Grande-Bretagne. On s'aventurait à peine à cultiver quelques champs mal nettoyés presque toujours au milieu d'une forêt dense. Les émigrants écossais et américains quittaient souvent leurs lots très tôt après y avoir prélevé le meilleur bois généralement plus facile à rendre au cours d'eau le plus près. Ils coupaient ce bois pour le compte des exploitants de la vallée.

Ces lots saccagés n'étaient pas pour autant plus facile pour les nouveaux colons qui les reprenaient. Les lots étaient généralement plus difficiles à domestiquer par la suite à cause de l'encombrement des débris de bois au sol. Les repousses à travers les troncs d'arbre et les souches partiellement pourries étaient parfois plus difficiles à extirper des broussailles que de défricher une forêt vierge. Certains de ces premiers émigrants, plus nantis que les autres et plus prévenants, restèrent sur leurs lots et avec leur fils en occupaient d'autres pour finalement se transformer en exploitants forestiers au bout de quelques années.

Plusieurs, aujourd'hui, étendent même leur domaine forestier dans plusieurs cantons à la fois. D'autres spéculèrent avec leurs acquisitions et devinrent de grands entrepreneurs comme les Stevens, les Bowman et les Bigelow.

Ce n'est que depuis quelques années que l'intérêt pour la terre connaît un éveil plus rapide. Les champs de culture se multiplient, mais toujours avec de durs labeurs. Les colons continuent de compter sur la forêt pour un revenu d'appoint tout en concentrant de plus en plus leurs efforts sur l'agriculture.

Dans un pays comme le nôtre, les colons sans conviction profonde de réussir à domestiquer la terre, tant pour la prospérité de leur enfants que pour construire un patrimoine pour la famille, ne tiennent pas le coup. Ces colons aventuriers ne restent pas longtemps à dompter la terre souvent ingrate durant plusieurs années. Il est facile de reconnaître ceux qui ont la terre dans l'âme.

Défricher, c'est plus que couper les arbres et dénuder le sol pour cultiver. Défricher son lot, c'est de rendre ce lot propre à l'agriculture et de le garder dans un état qui permet de produire des récoltes viables. La terre est très rude et punitive pour celui qui la néglige. Le défrichage est un combat constant avec la forêt qui semble constamment vouloir reprendre ce qu'on lui enlève. Le défrichage devient donc la base et le moyen d'atteindre le niveau de survie des nouveaux émigrants.

A cause de l'agressivité de la forêt à reprendre son domaine agressé par la colonisation, il faudra très vite que les colons se rendent à l'évidence que pour vivre de l'agriculture, ceux-ci devront très vite défricher et cultiver assez grand pour ne plus devoir compter sur la forêt pour survivre. L'agriculture doit tout au moins devenir une activité suffisante à la survie et de plein temps pour les colons. Ceux-ci doivent donc défricher sans relâche pour atteindre et dépasser le point critique de

survie dès les premières années de leur implantation.

Sans un défrichage adéquat et bien structuré, le canton ne peut se développer à un rythme permettant une évolution propice à l'implantation des artisans essentiels pour répondre aux besoins des colons. Le poste des Stevens ne peut pas remplacer une structure de services artisanaux plus apparentés aux vrais besoins des colons. Donc, un défrichage des terres est l'image des années futures de la réussite des colons d'un territoire.

15- La cabane des pionniers

Je dois utiliser le terme de pionniers pour identifier ces valeureux et courageux premiers colons de la vallée. Plusieurs demeurent encore dans ce qui ne peut-être appelé qu'une simple cabane de bois rond. Cette habitation n'a rien de luxueux et confortable.

A son arrivée avec sa famille sur son lot, il n'est pas rare que les plus proches voisins viennent faire une corvée de quelques jours pour aider cette nouvelle famille à s'établir. Les nouveaux habitants logent parfois chez le plus proche des voisins durant la période de construction du premier abri. Les murs sont montés de bois rond coupé sur place provenant du défrichage d'une première éclaircie dans la forêt du lot à domestiquer. Parfois, les pièces de bois sont légèrement équarries, mais généralement seuls les bouts sont taillés pour les bloquer les unes sur les autres. Un peu plus tard, des planches brutes taillées à la hache à même des billes de bois permettent de faire la finition des cadrages et d'assembler les volets et la porte de la rustique habitation. En de très rares occasions, un émigrant plus favorisé par le gouvernement britannique à cause de son service militaire, arrive dans une modeste petite cabane déjà construite en guise de reconnaissance pour les services rendus à la couronne.

Dès que la cabane est habitable, les nouveaux colons se pressent de défricher un ou deux hectares de forêt autour de leur cabane pour mettre les premières semences de blé et d'avoine en terre. Les moins chanceux n'ont pas de poêle à bois au début et doivent garder une ouverture dans un mur de la cabane pour bénéficier de la chaleur d'un feu allumé tout près à l'extérieur. Généralement, ils peuvent très tôt se procurer un poêle à bois au poste le plus près s'ils ne l'ont pas apporté avec eux à leur arrivée. Dès que possible, les espaces entre les billes de bois sont remplis avec de la mousse ou un mélange de boue et d'herbe. Quelques rares émigrants passent même le premier hiver sans poêle à bois et se

contentent de pratiquer une ouverture dans le toit de leur cabane pour laisser sortir la fumée d'un feu entretenu sur le sol dans leur abri de fortune.

Cette première cabane ne satisfait le nouveau colon que pour une très courte période. Il pense très tôt à améliorer son logis dès que ses moyens le lui permettent. Sa nouvelle habitation sera alors en pièces de bois équarri comme on en voit maintenant plusieurs sur tous les lots de front. La première cabane est généralement gardée pour les usages de la ferme.

La première cabane de bois rond à environ 12 à 20 pieds de long par 8 à 10 pieds de largeur. La toiture repose sur 4 pieds de mur à l'arrière et sur 6 pieds de mur à l'avant. Le toit est composé d'écorce, de planches brutes taillées sur place ou de croûtes de fendage de billes. Parfois, des billots creux de pruche, de pin ou de sapin sont fendus en forme de gouttières et placés dans le sens de la pente du toit, une première rangée le côté creux vers le haut à l'extérieur; la seconde rangée est placée le creux vers le bas sur les joints laissés entre les premiers morceaux. Cette méthode permet à l'eau de pluie de couler dans les pièces extérieures et ruisseler jusqu'au bas de la toiture sans pénétrer à l'intérieur. Ces billes fendues sur la longueur sont remplacées lorsque pourries et que le toit coule.

Le mobilier est aussi rudimentaire que la cabane et souvent placé à l'extérieur en face du logis plus qu'à l'intérieur. Les fenêtres ne se ferment qu'à l'aide de volet de bois. La vie à l'extérieur est souvent plus confortable à cause de l'humidité créée par le plancher en terre battue et le manque d'éclairage. Les membres de la famille couchent sur des coussins de branches de sapin, de pin ou de cèdre disposés au sol et recouverts de couvertures de laine. Très tôt, le colon se fait un plancher en fendant des billes de bois et en les disposant la face plane vers le haut. Des structures de bois sont alors fabriquées pour aménager des

matelas un peu plus confortables pour dormir le long d'un mur dans la cabane. Parfois tous les membres de la famille dorment sur la même surface, ce qui leur permettent d'utiliser le maximum de la chaleur de leur corps sous les couvertures durant les nuits les plus froides.

Des chevilles de bois sont insérées dans les murs à plusieurs endroits dans la cabane selon les besoins pour accrocher le linge et ustensiles à la portée de la main. N'ayant que des bancs et une table comme mobilier, les effets personnels de chacun et les contenants et ustensiles d'usage commun sont souvent simplement déposés pelle-mêle au sol le long des murs. Parfois un coffre permet de remiser des biens plus personnels. Occasionnellement, un espace de remisage est aménagé sous le plancher de la cabane. Cet espace frais devient commode pour conserver de la nourriture peu périssable. A l'extérieur, on invente toutes les structures imaginables pour se rendre la vie plus agréable et facile. Chacun y va de son imagination pour se fabriquer une table, des bancs, un foyer pour faire bouillir de l'eau, faire à manger et autres utilités.

Dès qu'il a un moment de libre, le colon accumule de grosses billes de bois, les équarrit à la hache et les met en réserve jusqu'à ce qu'il en ait assez pour se construire sa maison de pièce sur pièce. Cette deuxième maison plus confortable a généralement environ 20 à 25 pieds de longueur par 15 à 18 de largeur. La toiture a deux pentes repose sur des poutres à environ 9 à 12 pieds au-dessus du plancher au centre et descend à environ 6 ou 7 pieds sur les murs avant et arrière. Le plus souvent, cette demeure n'a initialement qu'une pièce à l'intérieur jusqu'à ce que le besoin d'espace nécessite un agrandissement du logis. Le premier agrandissement consiste souvent à ajouter une cuisine d'été et à transformer la mansarde en lieu habitable ou du moins pour offrir un espace pour dormir et y entreposer des effets personnels.

16- L'épouse du colon

La vie de l'épouse du colon se caractérise par sa monotonie, ses longues activités épuisantes à voir au bien-être de tous les membres de la famille tout en étant enceinte presque tous les ans ou au plus aux 15 mois. Elle travaille presque autant que l'homme à la ferme en plus d'assumer la préparation de la nourriture, la fabrication des vêtements et leur entretien, et souvent à nourrir le bétail. Elle doit souvent participer avec son mari aux travaux des champs tout en s'occupant des tâches de la maison et d'élever généralement elle-même les enfants. Pour ainsi dire, elle est presque totalement confinée à la maison, ne bénéficiant que très rarement de temps pour accompagner son mari lorsqu'il doit aller à l'extérieur de la ferme. Elle profite souvent de l'absence de son mari pour faire la lessive, la couture et les conserves. Le mari s'attarde parfois à la taverne pendant qu'elle s'inquiète, exténuée de sa longue journée de travail.

Exceptionnellement, dans les cantons les plus développés, avant le mariage, son éducation le permettant, la jeune femme enseigne à l'école de rang, mais rien de tel ne semble exister ici à Lochaber. La rémunération des jeunes femmes dans l'enseignement n'est toutefois que symbolique comparativement à ce qu'un homme peut recevoir pour son travail au chantier. La tradition veut que la jeune femme, tant célibataire que mariée, demeure à la maison et non à se perdre dans des activités extérieures. La femme doit avoir une famille nombreuse, seconder son mari dans les tâches de la ferme et offrir de support en tout à son mari. On la voit tantôt aux champs, tantôt à l'écurie aussi bien qu'aux tâches de la maison.

L'épouse ne se rend que très rarement avec son mari au poste d'approvisionnement du canton devant presque tout organiser elle-même à la maison avec ce qu'elle récolte et transforme. Se rendre au poste, pour elle, est toujours une grande occasion. Pour chacune d'elle, se

rendre au poste des Stevens est davantage un moyen d'évasion du monotone et pénible train-train quotidien que d'y vraiment trouver une nécessité. Une fois par année, à l'automne, certaines femmes de colon fabriquent des produits que les Stevens achètent soit pour eux-même ou pour leurs camps d'exploitation forestière. Les surplus de fabrication de confiture, de chandelles, les plumes de volailles, et certains autres produits génèrent un supplément de revenu à la famille. Elles en obtiennent généralement en retour des provisions qu'elles n'ont pas les ressources de produire elles-mêmes à la ferme.

La femme cuisine soit dans l'âtre de l'unique pièce de la cabane ou par beau temps d'été à l'extérieur. Ses ustensiles de cuisine forts limités sont accrochés au mur près de l'âtre ou des poêles à frire et des chaudrons sont accrochés à des crochets de bois comme le reste des effets usuels de la famille aux autres murs du logis. Les louches, les chaudrons, les poêles à frire et outillage sont parfois laissés pêle-mêle dans certaines maisons moins bien tenues. Faire à manger au-dessus d'un feu à l'extérieur ou sur un simple poêle à bois n'est pas toujours facile, d'autant plus qu'il faut être ingénieux pour varier le menu, compte tenu de la faible diversité d'aliments disponibles. Des viandes à désaler avant de cuire, des viandes sauvages lorsque la chasse est bonne, des pommes de terre et quelques rares autres légumes ne sont que les rares aliments que l'on parvient à conserver durant une longue période. Malgré tout, l'épouse du colon parvient à faire des gâteaux et des galettes à partir des réserves de grains.

Garder l'intérieur propre n'est pas facile, les critères d'hygiène chez les colons ne sont pas très élaborés et limités à l'essentiel. Les balais sont faits à partir d'une tige de bois d'orme, de noyer ou de bouleau dont une extrémité est finement éclissée et étalée.

La femme voit le plus souvent elle-même à l'approvisionnement en eau pour la maison. Elle transporte l'eau puisée soit du ruisseau, soit à la

source près de la maison. Les jours de lessive, la femme s'installe en bordure du ruisseau avec son linge pour le laver. Plusieurs transportent l'eau dans une cuve de bois en face de la porte du logis pour faire la lessive. Elles font bouillir l'eau et le linge à certaines occasions lorsque des saletés trop tenaces, comme de la gomme de sapin, ne partent pas autrement. Pour réussir la lessive, certaines femmes mieux équipées, la font bouillir dans une cuve dans une nouvelle eau douce, puis la torde à la main et la font sécher au soleil.

Pendant que la femme vaque à ses tâches, il arrive souvent qu'elle porte son plus jeune bébé en bandoulière tout en lui laissant sucer un morceau de sucre d'érable. Les autres enfants ne la quittent généralement pas d'une semelle non-plus. Occupée comme elle est, elle laisse les jeunes enfants sans culotte lorsque la température le permet pour éviter de devoir les changer. Il n'est pas rare d'arriver chez un colon et de voir les jeunes enfants ne porter qu'un seul vêtement long et courir les pieds nus.

Traire une vache par temps froid et venteux sous un simple abri n'est pas agréable pour elle. Elle doit remiser le lait dans le caveau avec le beurre et quelques autres aliments qu'elle doit transformer elle-même pendant que son mari s'occupe à d'autres tâches. Les seuls contenants qu'elle a pour conserver le lait, la crème et autres aliments liquides sont des cruches de terre, des cuvettes de bois et des sacs de cuir.

Comme il n'y a pas encore de moulin à farine dans le canton, elle doit moudre le grain à la main après que son mari l'a battu au fléau pour le moudre après la récolte. Les moulures de blé, d'avoine et de maïs donnent une farine grossière issue des grains entiers. Les grains demi-cuits sont étendus en couches très minces et séchés près du feu de l'âtre ou autre source de chaleur. Lorsque la chaleur fait éclater l'écaille des grains, ils sont mis dans un sac et brassés jusqu'à ce que les écailles soient séparées et le tout est passé au crible. La femme du colon doit

alors écraser les grains pour faire sa farine. Elle en garde aussi une partie pour être préparée différemment. Elle fait alors bouillir les grains demi-cuits pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'ils deviennent mous pour être mangés comme du gruau avec du lait. Les têtes de grains demeurées entières sont parfois extraites avant de faire bouillir les grains. Elle les écrase à la main pour être mangé tel quel. Elle les machille même parfois pour les attendrir pour en nourrir les plus jeunes enfants.

La femme du colon n'aide donc pas seulement son mari. En plus de participer avec lui aux travaux des champs et d'élever les enfants, elle doit voir à vêtir tout le monde dans la famille et finalement quand il lui reste du temps, penser à elle même. Chez certaines familles de colons, la femme est encore plus confinée aux travaux de la ferme du fait que le mari doit aller travailler au moins cinq à six mois en forêt pour gagner un complément de revenu. Donc, la femme devient alors avec plus d'une double responsabilité qui lui demande plus que ses journées de travail.

17- La visite pour comploter

J'ai passé toute la semaine à visiter le canton. Aujourd'hui, vendredi, après deux semaines à Lochaber, les Stevens m'ont invité à souper avec eux et à passer la soirée en compagnie de leurs deux visiteurs. En fin d'après-midi, à mon retour de tournée d'inspection du secteur Silver Creek, je retrouve Samuel et Hamlet Stevens dans le grand salon de leur maison avec deux autres personnes, Asa Cook et Stephen Tucker. Ils arrivent tout juste de la seigneurie de la Petite Nation où ils dirigent chacun une exploitation forestière sur le domaine des Papineau. Ils ont des droits de coupe et opèrent des moulins à scie sur les propriétés du seigneur Papineau qui est toujours en exil depuis les troubles de la rébellion d'il y a deux ans. Je ne prends que très peu part à la conversation en cours, préférant analyser leurs préoccupations.

Les deux hommes travaillent très fort à faire éclater le fief des Papineau avec l'aide de leur ami Peter McGill qui voudrait lui aussi faire disparaître cette tenure française qui n'a pas raison d'être dans la vallée. Cette seigneurie, selon eux, fut le nid de manigances et le refuge de rebelles qui encouragèrent la récente rébellion. Tout doit être fait, de dire Tucker, pour extirper de la vallée cet envahissement de canadiens catholiques francophones. Ces gens se prennent pour les seuls vrais Canadiens dans ce pays conquis par les Britanniques. A les écouter, si je comprends bien leur propos, je devrais donc moi-même ne pas être ici. Je devrai donc ne pas expliciter ouvertement mes objectifs pour le futur.

Les Papineau se prennent pour des rois dans la Petite Nation, paraît-il. Personne n'est parvenu à contrecarrer leur influence, même les gens d'affaires à Montréal, afin de changer leur façon de contrôler leur territoire. Le Seigneur Papineau, même en exil, parvient tant bien que mal à faire la gestion de son territoire avec sa famille. Tous les efforts doivent être faits en son absence pour briser son pouvoir et écraser son

emprise et celle de ses associés. Ces terres doivent tomber sous les lois des "townships". Depuis un certains temps, Cook et Tucker retardent de payer leurs redevances et leurs droits de coupe pour mettre de la pression à leur façon. Ils encouragent le crédit pour endetter les fermiers de la seigneurie pour ensuite coincer ces derniers à acquérir plus de contrôle que le seigneur.

Les missionnaires ambulants catholiques sont aussi installés à Bonsecours dans la seigneurie et encouragent les Papineau tout en gardant les fermiers catholiques attachés à ce régime qui, selon Cook, n'a pas sa place dans cette vallée. Ces missionnaires finiront par nuire irrémédiablement à l'oeuvre des pasteurs protestants baptistes qui s'occupent de garder les colons en paix et loyaux à la couronne britannique. Le petit nombre de prêtres catholiques ne permet pas encore de détruire le bon travail des pasteurs baptistes comme le révérend Edwards de Clarence, mais certains missionnaires catholiques commencent à pénétrer dangereusement dans Buckingham, Cumberland, Aylmer et ailleurs. Le territoire irlandais catholique en amont de Bytown les accapare beaucoup et ne leur laisse pas beaucoup de temps ici à Lochaber et Clarence, heureusement.

J'évite toujours de participer à la conversation de peur de me mettre en mauvaise posture. S'ils savaient que l'un de mes objectifs est de favoriser les catholiques du canton pour qu'ils puissent compter sur la visite des missionnaires; mon projet de construire l'auberge s'estomperait sûrement. Je devrai user d'astuces jusqu'à ce que je puisse prendre l'entière liberté de mes actions sur le territoire avant de me lancer dans quelque manigance que ce soit. Me voici en présence de trois énergiques fanatiques protestants en quête de chasse aux sorcières auprès des catholiques, encore plus auprès des francophones. Dire qu'ils critiquent la récente rébellion quand en réalité, ils en préparent une autre encore pire. On m'avait bien prévenu au départ que je n'aurais pas la vie facile ici; me voici maintenant devant la réalité.

Ils échangent longtemps, même durant le repas du soir, sur les moyens à prendre pour contrecarrer l'envahissement et l'influence des catholiques et comment parvenir à écraser la tenure seigneuriale de la Petite Nation. Ils s'entendent sur le fait qu'il est temps de rencontrer les Wright des Chaudières, les Thompson, Campbell, Clark et Blackadder de Hawkesbury pour structurer un plan de protection contre l'envahissement par les catholiques francophones et pour assurer un meilleur contrôle du marché du bois. Ceci permettrait de mieux écraser l'emprise des Papineau dans la seigneurie et de limiter les dégâts des missionnaires catholiques dans les cantons le long de la rivière des Outaouais. Il faut à tout prix favoriser les protestants dans l'acquisition de lots de colonisation.

Les frères Hamilton d'Hawkesbury sont prêts à privilégier les achats de bois et de potasse provenant des commerçants et des colons d'origine britannique et protestante. L'un des frères Hamilton contrôle le marché à partir de Montréal et un autre passe presque tout son temps en Grande-Bretagne pour mieux canaliser leur force dans le réseau du marché du bois. Ils seront sûrement d'un puissant support.

J'en étais estomaqué. Il faudra que j'en avise mon père dès la semaine prochaine lorsqu'il arrêtera ici en retournant à Montréal. Dès que je favoriserai la venue du curé Brady dans le canton, je ne pourrai plus compter bien longtemps sur l'aide des Stevens et je devrai m'organiser autrement.

La conversation se poursuit longtemps après le repas. Les invités repartiront tôt demain matin et la vie reprendra son cours normal. Les Stevens encourageront l'implantation du protestantisme en organisant la visite du révérend Edwards chez les Stevens tous les dimanches, eux aussi endetteront les colons pour les mieux contrôler et, par leur mandat d'agent des terres, tenteront d'aussi d'encourager la venue de protestants.

Ils m'ont vraiment donné une leçon de conduite aujourd'hui en me faisant savoir ce qu'ils veulent, ce qu'ils sont capables et ce qu'ils entendent faire de ce pays. Pour eux, les rebelles sont que des gens à détruire à jamais pour nettoyer ce pays d'une vermine humaine. La rancoeur que les Stevens et ses amis ont envers les patriotes et les fils de la liberté ne disparaîtra pas de sitôt.

Il ne faut pas prononcer des noms comme Papineau, Nelson, Côté, Viger, Rodier, Duvernay, O'Callaghan, Chartier, Gagnon, Ryan, Demaray et quelques autres, tous prisonniers patriotes ou ennemis du régime. A un seul de ces mots, le ton monte et les injures contre les Canadiens se font entendre.

18- Le feu de forêt

Depuis ce midi, mon père est revenu de sa tournée dans la vallée et discute avec Samuel Stevens des arrangements proposés pour me faciliter la construction de l'auberge. En ce magnifique mercredi de ma troisième semaine à Lochaber, je reviens en canot d'une autre inspection des terres le long de la rivière des l'Outaouais dans le secteur ouest du canton. Durant la dernière demi-heure de descente sur la rivière, j'avais observé une lourde fumée au loin vers la hauteur du quatrième rang aux environs de l'embouchure du ruisseau des McNaughton. Plusieurs colons continuent à brûler leurs abattis à ce temps de l'année et je n'en porte pas plus d'attention.

A mon arrivée au poste des Stevens, mon père et Samuel Stevens m'apprennent que les Monaghan ont perdu contrôle de leur feu d'abattis et que les flammes ravagent maintenant près de dix ou vingt acres de terre au nord du ruisseau des McNaughton. Plusieurs colons sont à les aider à contrôler la conflagration. Heureusement que le vent est tombé depuis le milieu de l'après-midi, car si le vent de ce matin s'était maintenu, il serait impossible de combattre le feu. On me propose de prendre en vitesse quelques bouchés et de partir en canot avec eux sur La Blanche et s'approcher le plus près possible du feu.

Nous remontons la rivière La Blanche en canot jusqu'à l'embouchure du ruisseau McNaughton et marchons près de vingt minutes jusqu'à la ferme des Nesbitt. A notre arrivée, on nous informe que le feu continue à s'étendre et que le vent s'est élevé du nord-est depuis une heure. De gros nuages semblent apporter des possibilités de pluie d'ici quelques heures. Pour le moment l'incendie est hors de contrôle et il n'y a que très peu de chance de l'arrêter jusqu'à ce qu'il pleuve. Tous les efforts sont concentrés à sauver les habitations des autres colons. La brunante approche et les gens sont très nerveux.

Vers dix heures du soir, nous parvenons à contourner l'avant du brasier au moment où la pluie commence à tomber. Les flammes sont partout. Le spectacle est grandiose tout en étant une scène à faire peur aux plus braves. Le jour, lorsqu'un feu d'abattis est allumé, c'est déjà énervant de voir les flammes près des bâtiments, mais voir l'ampleur de cet incendie de forêt est encore pire.

Le feu des abattis doit être toujours allumé en prenant la précaution d'attendre que la direction des vents soit favorable et que les bourrasques ne soient pas trop fortes. Quand le temps est sec comme depuis mon arrivée ici, et que le vent tourne, le feu se propage rapidement et devient des plus destructeur. Durant ces périodes, le feu peut se propager facilement à la forêt comme c'est présentement le cas. Des pertes énormes s'ensuivent. Les colons perdent leurs maisons et leur biens et la forêt prend des années à se régénérer.

Le feu produit des effets des plus spectaculaires en ce moment. Le vent transporte des morceaux enflammés jusque dans les hautes cimes et les longs chicots de pin et de pruche. Des flammes prennent alors naissance sur les branches et dans des ouvertures sur les troncs d'arbres qui se transforment en véritables torches suspendues dans les airs. Pendant ce pétilllement, des étincelles s'élancent dans tous les sens à partir de ces flammes au gré du vent et des colonnes de chaleur qui proviennent du brasier en sous bois. Certains chicots se transforment en colonnes de feux pendant que le feu sifflant explose littéralement de bas en haut des conifères. Presque partout, le feu jaillit ici et là à travers des guirlandes de fumée excitées par les bourrasques de vent. Des longues traînées d'étincelles se promènent sur de longues distances et allument d'autres foyers d'incendie.

Plus de deux cents acres de forêt et la résidence des voisins Monaghan sont des pertes totales vers minuit quand l'orage éclate pour de bon et que la pluie tombe très violemment, poussée par de forts vents. Cette

pluie dure presque jusqu'au matin. Les éléments de la nature ont eu raison du brasier, mais les colons poursuivent leurs recherches pour s'assurer que d'autres foyers ne se rallument. Nous retournons au poste lentement à l'aurore, détrempés.

Très vite à notre arrivée dans mes quartiers du poste, nous nous empressons, mon père et moi, de nous mettre au sec et de faire un bon feu de bois. Étant seul avec mon père, je lui raconte la conversation que les Stevens ont eue avec les Cook et Tucker la semaine dernière. Il n'en est pas surpris car les Bigelow de Buckingham lui ont aussi dit hier qu'il avait reçu la visite des mêmes deux marchands propagandistes et gonflés de préjugés. Bigelow, pour sa part, ne veut pas entrer dans leur jeu, pas plus que les Wright. Les Stevens n'en sont pas plus prêts à prendre leurs élan de guerre d'après ce que Samuel Stevens lui laissait sentir cette après-midi juste avant que j'arrive en canot. Le fait qu'il est prêt à t'aider à t'installer ici le prouve bien, me dit mon père. Il faudra toutefois que je laisse le temps arranger les choses sans choquer les esprits qui pourraient s'échauffer trop vite dans le canton et ailleurs. Je devrai montrer mes intentions d'aider les colons catholiques sans brusquer les choses.

Le midi, je me rends avec mon père et le père Stevens sur les lieux du feu de forêt, la pluie ayant cessée. Tout n'est que cendre et désolation. Les Monaghan sont temporairement logés chez les Nesbitt qui ont pu sauver leurs bâtiments. La forêt n'est plus que chicots calcinés. La fumée s'échappe encore de quelques troncs au sol, mais tout est si mouillé par la long et abondant orage que les dangers de feu sont dissipés. La vue de cette désolation n'est que la première image des dures années que les Monaghan devront endurer s'ils demeurent sur leur lot. Le paysage n'est plus que boue et chicots calcinés. Seul le sol peut être récupéré par de durs et longs labeurs. Il faudra beaucoup de courage pour travailler ce sol noirci et poussiéreux. Les Monaghan n'auront pas le temps de faire beaucoup plus que de récupérer un peu de

bois et se reconstruire un toit cette année. Ils devront tout acheter pour se reloger en s'endettant pour longtemps. Heureusement que dans nos colonies, les gens ont un grand sens du partage dans ces moments et s'entraident.

19- L'aide aux colons

Dans un pays comme ici, les colons sont isolés et dépourvus lors de conflagrations comme celles que nous venons de vivre. Heureusement qu'il existe des ressources comme les Stevens, même si parfois leurs interventions s'orientent vers leurs propres intérêts. Sans eux les colons seraient encore plus dépourvus. Étant agent des terres de la Couronne pour le canton et possédant de grandes propriétés et des droits de coupe, Samuel Stevens a les moyens de secourir et d'aider les familles aux prises avec des difficultés. Les Nesbitt et les Monaghan sollicitaient Samuel, ce matin, pour recevoir son aide dans la dure période qu'ils auront à traverser. Samuel Stevens m'a demandé de lui faire rapport sur les pertes et les implications et de lui suggérer les interventions qu'il pourrait faire suite à ce feu.

Je dois donc au préalable analyser les règlements de la colonisation pour voir ce qui peut être fait dans de tels cas et mesurer la marge de manoeuvre que l'agent des terres a dans de tels cas. Le contrat type d'occupation et d'acquisition de lots de colonisation est basé sur les prescriptions incluses dans le document suivant:

BUREAU DE LA COLONISATION

ENTENTE PRÉLIMINAIRE D'OCCUPATION

Il est à noter que les règlements qui suivent sont publiés périodiquement par le bureau de la colonisation des terres de la Couronne qui vend les terres aux taux variant entre sept (7) Shillings et six (6) pences à douze (12) shillings et six (6) pences l'acre aux conditions suivantes:

Le prix de l'acre est payable durant une période de dix (10) ans après acquisition et les paiements annuels seront fait en remises

égales annuelles et portant intérêts décrétés par la Couronne. La première remise doit être déposée lors de l'autorisation d'acquisition et permet une prise de possession des terres. L'occupation devient immédiate et continue obligatoirement. Le ou les lot (s) doit (doivent) être défriché (s) au rythme de deux acres par cent (100) acres de terres acquises et ce annuellement durant les cinq (5) premières années d'occupation continue. Une maison d'au moins seize (16) pieds par dix-huit (18) pieds doit y être érigée durant la première année. Le bois de coupe doit être réservé intact jusqu'à paiement total de la terre et jusqu'à réception officielle de l'enregistrement des droits de propriété. Il est entendu que ce colon demeure assujéti aux droits de coupe édictés par la couronne par la suite. Un permis d'occupation est non transférable et peut être retiré lorsque le colon ne remplit pas ses obligations. Le permis d'occupation et le contrat de vente devient alors nuls et sans effet dans le cas de négligence ou de violation des conditions d'occupation. Les colons recevront l'enregistrement de leurs terres lorsque toutes les conditions de l'entente seront remplies. Pas plus de deux cents (200) acres de terres peuvent être vendus à la même personne selon ces conditions.

L'agent des terres de la Couronne et l'occupant, par leur signature au bas de ce document, engagent les parties en cause.

SIGNATURE: AGENT DE LA COURONNE-.....
 OCCUPANT-.....

Les deux colons touchés par cette conflagration ont presque terminé leur période de paiement de dix ans et ont plus de terre défrichée que ne le prescrivent les conditions dictées par la Couronne. Ceci les place dans une condition favorable vis-à-vis leurs obligations envers la Couronne.

Sur place, nous avons aussi noté que les règles de sécurité de brûlage des friches avaient été suivies. Nous pouvons donc présumer que l'incendie est accidentel et surtout relié à des conditions incontrôlables. Les pertes de bois de coupe ne pénalisent donc pas les deux colons occupant ces terres, le bois de coupe appartenant aux colons et non plus à la Couronne. Cependant les occupants perdent avantage des produits de la forêt sur leurs lots. Ces pertes et l'usage d'un environnement d'une moindre qualité mettent ces colons dans une situation désavantageuse. Cependant, la couronne ne prévoit guère de support direct lors de telles situations. Il reste donc à voir ce qui peut-être fait localement de la part des Stevens en tant que personnes ressources.

Déjà ce matin, plusieurs colons s'offraient pour organiser une corvée afin de reconstruire les bâtiments détruits par l'incendie. Comme les champs de culture des deux fermes n'ont subi que peu de dégât durant le feu, les récoltes n'en seront pas trop touchées. Les bâtiments reconstruits lors de la corvée permettront aux familles en cause de reprendre une vie assez normale à court terme. Il faudra cependant que ces colons se réapprovisionnent en équipement, outillage et effets personnels usuels nécessaires à la vie de tous les jours. Les réserves de l'entrepôt du poste des Stevens peuvent leur être d'un grand secours dans l'immédiat. Ces familles de colons peuvent sûrement bénéficier d'arrangements de secours qui peuvent être négociés avec les Stevens. Bien sûr, les Stevens ne donnent pas toujours leur aide sans en exiger un retour de quelque sorte, mais généralement ils ne laissent jamais les colons dans des conditions misérables surtout lorsque ceux-ci démontrent leur bonne volonté.

Dans un canton comme Lachaber où le territoire est peu structuré et très isolé, les colons se retrouveraient très dépourvus sans l'aide des Stevens. Ils sont pourvoyeurs de multiples services aux colons dans le besoin. Cependant, rien n'est gratuit. Les colons travaillent souvent pour les Stevens dans les opérations forestières pour couvrir la valeur des biens

et services qui leur sont fournis au poste. Ce troc est de grand usage dans un pays où la monnaie n'est pas couramment en circulation. Les entrepôts des Stevens sont toujours bien pourvus de matériaux, d'outillage et d'équipement leur servant surtout pour leurs opérations et leur utilité personnelle, ce qui leur permet généralement de répondre à certains besoins sporadiques des colons. La quantité de ces provisions est généralement rétablie une fois à la fin de l'été pour la saison de coupe suivante. Ils acceptent généralement d'écouler leurs surplus chez les colons.

Aucun magasin général n'étant établi dans le canton jusqu'à maintenant, l'entrepôt du poste des Stevens est généralement vu comme l'unique point d'approvisionnement des colons du canton. La tenue des livres de compte des Stevens en ce qui regarde les transactions avec les colons est sur la base du troc. Les colons reçoivent des valeurs en biens et services et doivent remettre en retour du travail ou des produits pour une valeur équivalente mesurée par les Stevens eux-mêmes. Dans un tel système, l'équité n'a de justesse que la satisfaction minimum de celui qui est dans le besoin. Comme le dispensateur est la source unique, les circonstances ne permettent qu'une mince marge de manoeuvre de négociation pour les colons. Le dispensateur de services reçoit souvent plus pour son compte et mesure la valeur de ses efforts sur les bénéfices qu'il en retire. Qui veut aider doit prospérer. Les philanthropes ne développent pas un pays en s'appauvrissant. Le père Stevens le répète souvent. La forge est toujours ouverte au service des colons dans le besoin, mais le colon doit tout de même en couvrir les coûts de services rendus; le colon n'y demande les services que lorsqu'il sait qu'il est en mesure d'en rendre l'équivalent. Dans ce pays où tous sont fiers de démontrer qu'ils sont autonomes et que le fruit de leur labeur leur suffit, il est très rare que quelqu'un accepte d'acheter ce qu'il peut lui-même se donner. Le colon est ingénieux, courageux et audacieux dans tout ce qu'il entreprend. Il travaille dans les chantiers des Stevens surtout pour se procurer les moyens de développer sa terre et non pas pour diminuer ses efforts à

fabriquer et construire lui-même ses biens essentiels.

Samuel Stevens est en bonne position pour connaître les colons du canton avec ses responsabilités d'agent local de la colonisation. Tout lui passe par les mains dans le canton. Il est en mesure d'évaluer la bonne volonté des colons à développer leurs terres selon les normes établies. Il peut, lorsque nécessaire, mettre de la pression sur ceux qui démontrent de la mauvaise volonté à rencontrer leurs obligations. Contrôleur et pourvoyeur, il est aimé des uns et craint des autres. Il peut aider les uns et refuser aux autres.

Peu impliqué lui-même dans l'agriculture, il a cependant à coeur le développement agricole du canton. Le but ultime de sa présence dans le canton demeure cependant l'exploitation de la forêt. Les colons sont pour lui une main-d'oeuvre locale importante durant l'hiver dans ses opérations forestières. Il se sert souvent de ses fonctions d'agent de la colonisation pour forcer des colons endettés à travailler en forêt durant l'hiver. Il va jusqu'à brandir la possibilité de saisir une terre devant la mauvaise volonté d'un colon. La crainte de se voir déposséder parvient généralement à convaincre le colon à entendre raison. Malgré tous les pouvoirs et l'autorité que la famille Stevens détient, les colons la considèrent comme respectable et bienfaitrice.

Les relations entretenues par la famille Stevens avec le pasteur baptiste Edwards y est aussi pour quelque chose. Le poste des Stevens est considéré comme le point de ralliement du canton tous les dimanches, du fait que le pasteur y vient faire les offices religieux. Autant le pasteur Edwards compte sur l'influence des Stevens pour regrouper ses fidèles, autant les Stevens s'attendent d'augmenter leur influence sur les colons en s'associant au pasteur. Le pasteur Edwards se plaît à dire que le salut est assuré à ceux qui partagent ce que le seigneur leur a donné. Il donne parfois l'exemple des Stevens qui lui aide dans sa mission de sauver les âmes. Il loue aussi l'effort de bienfaisance et de support que

les Stevens portent à la cause de la colonisation.

Sans opprimer à outrance les colons, les Stevens profitent élégamment de leur position de force pour développer leur entreprise. L'aide que je reçois d'eux pour construire mon auberge n'en est pas moins différente. Une auberge est un service essentiel autant pour développer un canton que pour faire prospérer la situation économique des propriétaires d'entreprises du milieu. L'auberge devient un outil essentiel pour attirer les voyageurs, les négociants et les marchands dans le canton et pour attirer les artisans afin de donner du prestige à la localité. Afin de rencontrer les objectifs des Stevens autant que les miens, je dois planifier mon projet à l'envergure des attentes que les Stevens le clament. Cependant, je dois m'engager en conséquence financièrement avec eux pour avoir leur appui. Mes services comme inspecteur des terres pour les Stevens, entre autres, n'est qu'une partie de mon paiement pour leur rendre la valeur de leur aide à monter le projet avec moi. C'est le début d'un engrenage de dépendance que je compte éliminer le plus tôt possible en payant vite ma dette. Si je ne me départis pas vite de ses engagements, j'aurai du mal à réaliser tous mes objectifs qui divergent de ceux des Stevens, spécialement en ce qui concerne d'aider les colons catholiques à devenir forts sur le territoire.

Après analyse, je suggérerai à Samuel que les colons touchés par les pertes de bâtiments puissent prélever sur les quelques lots vacants des alentours tout le bois nécessaire pour reconstruire. Quand à leur outillage et mobilier, ils devront en faire les frais eux-mêmes. Cependant, je suggère aux Stevens d'offrir une longue saison à leur chantier pour les quelques années à venir.

20- Mes projets pour les colons

Ce soir, je me mets à démontrer à mon père comment je comprends bien la situation de nos pauvres colons catholiques. Les colons voient trop de survie dans l'exploitation de la forêt et négligent l'agriculture. Spécialement lorsque des périodes difficiles leur imposent des sacrifices et des efforts supplémentaires, la forêt devient la seule alternative à court terme. Les deux familles touchées par le feu d'hier ne sont pas une exception. Ils se retourneront presque à coup sûr vers les Stevens et leurs opérations forestières pour une bonne période. L'agriculture est trop souvent encore un moyen de survie pour la plupart des colons. La coupe du bois pour le compte des Stevens leur apporte plus souvent qu'autrement une ressource facile d'accès. Le défrichage, les labours, les semences et les récoltes sur une terre trop souvent difficile à domestiquer les découragent. Comme les colons doivent payer ce qu'ils se procurent chez les Stevens et que l'argent leur échappe, ils doivent s'en remettre au troc de la valeur en travail et service.

Certains, sinon plusieurs colons, dès qu'ils ont défriché leurs 10 à 12 acres de terre en cinq ans, sont satisfaits de leurs succès d'avoir rencontré leurs obligations d'occupation. La famille, ayant vieilli, le colon tente d'aller chercher des revenus supplémentaires à l'extérieur pendant que la femme et les enfants s'occupent aux travaux de la ferme durant les mois d'hiver. Le rythme de défrichage s'en voit d'autant diminué. En d'autres périodes, la tentation de passer de longues heures à la taverne ou à boire chez un autre colon dégrade aussi sa persévérance à poursuivre le développement de ses champs de culture.

Le manque d'instruction des colons irlandais catholiques allié à leur pauvreté ne fait qu'accentuer leur penchant pour l'alcool et la diminution prématurée de leur intérêt à développer leur terre. L'isolement de tout service religieux leur a presque complètement enlevé toute fierté d'appartenance à un peuple vaillant. Personne dans le canton

présentement ne leur porte intérêt, ne fusse que pour leur nuire. Je me propose, dès que les circonstances me le permettront, de travailler à revaloriser ces colons en leur facilitant l'accès aux services religieux et en provoquant des circonstances pouvant faire grandir leur intérêt dans l'agriculture. Leurs sentiments d'infériorité face aux protestants doivent être éliminés avant tout. Il faut que ces Irlandais catholiques retrouvent une appartenance à un groupe pour qu'ils puissent reconstruire leur fierté d'être ce qu'ils sont.

Pendant un long moment, mon père m'a écouté sans dire un mot, mais tout à coup, il m'arrête pour me mettre en garde. On ne change pas les règles du jeu en ne brassant que des idées. Les moyens doivent toujours être à l'ampleur des problèmes à résoudre et les moyens ne sont pas encore à ma disposition. Il faudra les développer ces moyens ou outils qui éventuellement corrigeront une situation fortement établie. Il semble vouloir me faire comprendre que ce n'est pas pour demain que mes dessins prendront forme. Bien sûr que j'aurai à commencer par m'établir et à régler mes comptes avec les Stevens qui contrôlent le canton. Et après, je devrai un jour ou l'autre faire face à la réalité et répondre d'une façon ou d'un autre au pourquoi de ma présence dans ce pays. Je ne suis pas venu ici pour ne faire que des choses faciles, mais pour réaliser des objectifs. Bien sûr, je devrai le faire avec le temps et les conditions du moment. Les contacts ne s'établissent pas du jour au lendemain.

Depuis mon arrivée, j'observe que certains vivent dans la crainte des uns et étouffent les autres. De peur de perdre le peu qu'ils ont, les plus faibles évitent les plus forts, mais restent dans leur situation misérable. Chacun est fier de ce qu'il est, par contre, ceux qui ne peuvent se défendre par manque de moyen subissent la pression des autres. Les Irlandais catholiques et les Canadiens catholiques qui viendront bientôt doivent dorénavant se prendre en main et ensemble se tailler une place dans ce pays qui est le leur. J'ai bien l'intention de participer et de

collaborer à cette prise en main des catholiques dans le canton de Lochaber. Tous les groupes du canton, Écossais, Irlandais, protestants et catholiques, tant les émigrés que les Canadiens doivent apprendre à coexister ensemble. J'y mettrai de mon meilleur pour participer à ce monde meilleur et au développement de l'agriculture et de l'industrie artisanale pour le canton pour le bien de tous. Les colons eux-mêmes, autant que les artisans qui viendront s'établir, participeront à l'expansion du territoire du canton et au développement de son industrie. La vallée des Outaouais est un coin de pays prometteur pour l'écoulement de la production agricole et de la production artisanale.

Les colons sont des gens ingénieux et pleins de talents, une richesse locale à développer qui sera un complément essentiel au bassin d'artisans qui viendront s'établir à Lochaber au cours des années à venir. Les cendres du défrichage peuvent être mises encore plus à contribution pour la fabrication de la potasse. Le chanvre, le lin et les céréales sont beaucoup en demande dans la vallée qui se développe de plus en plus. La laine des moutons, la peau du bétail, la gomme de sapin et l'écorce de pruche trouvent preneurs partout. La fabrication du fromage et du beurre attire de plus en plus d'artisans dans nos cantons de la vallée. Certains colons trouvent même à vendre du sirop et du sucre d'érable dans les autres cantons de la vallée. Il y a un urgent besoin de magasins généraux, de forgerons, de moulins à scie et de moulins à farine dans le canton de Lochaber si l'on veut que le canton se développe aussi vite que les territoires des environs.

Mon auberge deviendra très tôt après son établissement le centre de rencontre pour les gens d'affaires du canton. Il faudra y attirer des marchands, des négociants, des artisans ayant des intérêts à s'établir ici. Plus les gens y viendront pour visiter le canton, plus l'intérêt à s'y établir grandira et le canton se développera. J'aurai à y mettre beaucoup d'efforts et de persévérance, mais avec la bonne volonté des gens qui y sont déjà établis, dans quelques années, les premiers résultats seront

qu'accéléérés. Il faudra être agressif au départ, mais l'enjeu en vaut le coup.

J'explique à mon père que je devrai sûrement poursuivre pendant plusieurs années mes tâches d'inspecteur des terres pour le compte de Samuel Stevens. Je veux garder un bon contact avec les colons en même temps que je rembourserai mes dettes. Avec l'auberge, je rencontrerai des gens qui me tiendront en contact tant avec l'extérieur qu'avec les gens du canton. J'essayerai aussi de faciliter les tâches du missionnaire Brady pour supporter et grandir les colons catholiques du canton. Sa venue facilitera et encouragera aussi d'autres Canadiens à venir s'établir ici. Pour cette dernière intervention, je devrai faire des interventions en douce pour ne pas me brûler auprès des Stevens qui ne jurent que par le pasteur Edwards de Clarence.

En définitive, mes objectifs, en plus d'opérer l'auberge, seront de favoriser le développement agricole tout en ne laissant pas l'industrie forestière pour compte. De mon auberge, je rêve voir descendre jusqu'au quai les produits des colons et des artisans pour imprégner la vallée de la marque du canton.

Mon père part demain matin par le bateau et apportera avec lui le souvenir de mon enthousiasme à prendre une part entière à la vie du canton de Lochaber. Il est fier de voir comment j'ai pu y prendre racine en moins d'un mois. Tout reste cependant à faire. En soirée, il m'aide à finaliser les arrangements avec les Stevens en ce qui concerne la construction de l'auberge. Je serai dorénavant seul au pays pour me débrouiller. Je retournerai à l'automne à Montréal chercher mon épouse et reviendrai hiverner à Lochaber pour compléter les aménagements intérieurs au cours de l'hiver.

21- L'état de l'agriculture

Je connais maintenant presque tous les colons du canton pour les avoir visités au moins une fois depuis mon arrivée. De façon générale, la plupart des colons avaient été laissés à eux-mêmes en ce qui concerne le développement de leur terre. Les Stevens s'intéressent davantage au développement de l'exploitation forestière et au commerce du bois comme première priorité. Leur préoccupation principale ayant accaparée presque tous leurs efforts, le développement des terres agricoles a été négligé depuis presque toujours. Les dossiers de la colonisation en ont souffert et les colons se sentent négligés. D'ailleurs, mon engagement comme inspecteur des terres devenait primordial pour Samuel Stevens, car il sentait bien que la tâche ne recevait pas assez d'attention depuis un certain nombre d'années.

Seules les deux ou trois premières rangées de lots en front de la rivière des Outaouais montrent un certain développement agricole. Les colons des Outaouais montrent un certain développement agricole. Les colons vivent assez bien des produits de leur labeur sans devoir compter sur un apport extérieur. Après un mois d'inspection et d'analyse de la situation du développement du canton, je suggère à Samuel Stevens de présenter un rapport complet de la situation de la colonisation du canton au bureau de la colonisation et de faire des suggestions à la Couronne pour parer au plus urgent. Il faut insister afin que des fonds soient alloués au développement de leur sol agricole. Les colons trop isolés se découragent et s'engagent dans les chantiers une grande partie de l'année plutôt que de mettre la majorité de leurs efforts à défricher leur terre. Tant qu'ils seront isolés, ils chercheront leur survie en forêt et leurs familles resteront misérablement emprisonnées sur des terres en friches.

Ces colons travaillent en forêt de l'automne au printemps pour le compte des exploitants forestiers et ne cultivent leurs terres qu'au minimum durant la belle saison. Ils s'approvisionnent de l'essentiel chez les

durant la belle saison. Ils s'approvisionnent de l'essentiel chez les colons des rangs en front de la rivière. Ils contractent des dettes parfois à ne plus pouvoir sans sortir et perdent même leurs terres. La chasse et la pêche deviennent même plus productives que la culture de leur pauvre sol peu cultivé. Les fruits sauvages prennent la place des produits d'un potager et la famille vit presque comme les Indiens qui ont déjà vécu sur ce territoire.

L'amélioration des chemins allant vers le nord permettrait très vite de doubler la population du canton et, du fait même encouragerait les autres colons à améliorer leur sort. Les chemins améliorés permettraient aux colons de prendre contact avec ceux qui ont pu s'établir sur des terres prospères et les stimuleraient pour en faire autant. Les nouveaux venus seraient encouragés à développer les leurs plus rapidement. Les colons ne sont pas ici seulement pour survivre, mais surtout pour participer au développement de ce riche territoire où le sol est des plus fertiles.

Bien sûr, la forêt du canton continuera à représenter une richesse des plus importantes. Plus du deux tiers du canton est recouvert de boisés de grande qualité. Mais la plus grande richesse est sans contredit les sols agricoles des premières terrasses de l'Outaouais et des vallées secondaires. Ces terres agricoles ne doivent pas être négligées, car elles deviendront une ressource inépuisable pour nourrir tout ce peuple qui viendra s'établir dans la vallée au cours des prochaines années. Déjà ceux qui ont réussi à domestiquer le sol agricole en démontrent sa capacité à produire des céréales, des pommes de terres et de magnifiques pâturages. L'élevage du bétail démontre déjà que le territoire à une grande diversité de potentiel de production qui égale bien la qualité de sa forêt.

Il est grand temps que les colons reçoivent de l'aide technique pour améliorer les méthodes de culture et d'élevage. Il ne suffit pas de défricher et de brûler les abattis pour produire un sol fertile. Les colons

doivent aussi connaître comment réaliser la mise en valeur agricole de ces sols pour en tirer le meilleur. Les colons se découragent facilement lors de pertes de bâtiments lors du brûlage des abattis. Il faudra leur enseigner à mieux appliquer les règles élémentaires de sécurité. Il faudra aussi leur apprendre à tirer partie des sous-produits du défrichage, comme des cendres du brûlage des abattis qui sont de plus en demande pour la fabrication de la potasse.

Le métier de colon n'est pas seulement relié à la culture du sol, mais aussi à la fabrication de tous les biens essentiels à sa survie. A plusieurs reprises, j'ai avisé des colons au sujet des précautions à prendre pour éviter de perdre leurs maisons à cause de la mauvaise utilisation des poêles de chauffage tant dans les maisons que dans leurs autres bâtiments. Les poêles ne sont pas toujours placés dans des lits de sable sur les planchers. J'ai tout de même noté que certains commencent même à installer leurs poêles sur des surfaces de tôle ou de pierre. Les tuyaux sont souvent trop proches des poutres de la toiture. Souvent trop pressés à travailler à nourrir leurs familles, les colons mettent plus d'attention à produire qu'à se protéger.

Je relève dans un rapport qu'en 1832, lors du recensement des biens produits dans le canton, que 500 boisseaux de blé, 300 boisseaux d'avoine, 1900 boisseaux de maïs et 125 tonnes de foin ont été produits durant l'année. Le cheptel de bétail était aussi important; 19 chevaux, 43 vaches, 37 boeufs et 79 porcs. Aujourd'hui, Samuel Stevens pense que la production a doublé et que l'élevage du bétail pourrait avoir triplé.

Malheureusement quelques colons semblent être attirés trop souvent par les trois tavernes du canton plutôt que de se hâter à agrandir leurs terres.

Les terres sont un peu moins riches sur les arrières lots et certains entrepreneurs offrent toujours au bureau de la colonisation de construire une digue le long de la rive de la rivière de l'Outaouais pour récupérer les terres inondées. Le gouvernement ne semble pas porter bonne oreille

à ce projet voyant que plusieurs lots n'ont pas encore trouvé preneurs dans la partie nord du canton. L'exemple de la récupération des terres basses dans les vieux pays ne cesse toutefois de susciter de l'intérêt pour faire la même chose ici. Près de 1700 acres de terre sont encore à concéder; la moitié de celles-ci sont cependant impropres à l'agriculture.

Mes contacts avec les colons m'ont vite fait réaliser la méfiance que ceux-ci ont à accepter les conseils d'un étranger, surtout un inspecteur des terres qui, selon eux, est là surtout pour les prendre en défaut plutôt que de les aider. Je devrai trouver des moyens détournés pour leur passer des messages, car pour eux, je suis à la solde de l'agent des terres pour espionner s'ils parviennent à satisfaire les règlements d'occupation. C'est une dure réalité que la leur. La plupart des colons ne savent ni lire ni écrire et leurs enfants n'ont aucun accès à l'instruction. Les documents d'aide en provenance de la Couronne n'ont aucun effet sur eux, le message oral n'étant que le seul moyen d'information possible dans le milieu.

Le développement de l'agriculture dans le canton doit passer par l'alphabétisation de la population. Il faudra établir des écoles de rang comme dans d'autres cantons pour permettre à la prochaine génération de mieux s'en tirer. Quelques familles protestantes baptistes commencent à organiser quelques classes avec le support du Pasteur Edwards et des Stevens, mais très peu d'intérêt chez les colons permet de mettre sur pieds une école permanente. Je devrai demander de l'aide du curé Brady de Buckingham l'an prochain pour offrir ce même avantage aux catholiques.

Il faudra aussi penser à regrouper les colons dans des activités et des projets communs pour les rendre plus ouverts à partager leur expérience entre-eux. Ce serait peut-être la solution à leur hésitation à accepter les conseils des étrangers.

Malgré le peu d'information qu'ils reçoivent, les colons ont très vite appris que la rotation des cultures dans leurs champs évite de désagréables surprises d'une année à l'autre. Plusieurs colons démontrent de plus en plus d'intérêt pour structurer des séquences dans leur culture. Une première année de rotation de culture consiste à semer des pois au printemps suivi de la semence de blé à l'automne. Les semences suivantes passeront de l'orge à l'avoine au maïs pour enfin laisser le champs en pâturage où en prairie pour quatre ou cinq ans et le cycle se répète.

Pour les nouveaux champs défrichés, la qualité de la récolte n'est pas toujours très bonne la première année. Les souches les plus grosses demeurent parfois plusieurs années dans les champs cultivés. La surface de la nouvelle terre est nivelée et les cendres étendues la plus uniformément possible. Le premier labourage n'est pas toujours fait en profondeur de peur de remonter trop de sous-sol en surface. Le premier labour est alors très grossier et le premier semis de blé de printemps ne lève pas uniformément. Assez souvent, le semis de blé d'automne est mis en terre fin septembre début octobre.

Les citrouilles sont souvent semées à travers les champs de maïs. Le potager est garni de carottes, de pommes de terres, de navets, de panets et autres racines pouvant se conserver une partie de l'année après la récolte. La moisson des champs de céréales se fait vers la fin du mois d'août et c'est la fête à la ferme à cette période et les voisins s'entraident souvent.

22- Les travaux à l'auberge

Mon père est reparti quelques jours après sa visite à la fin de sa tournée dans la vallée. Nous avons ensemble négocié les derniers arrangements avec Samuel Stevens et les McMillan pour l'acquisition du terrain et pour les travaux de construction de l'auberge. Déjà plusieurs semaines ont passé depuis et les murs de l'auberge sont prêts à recevoir la structure de la toiture. Les McMillan n'ont pas voulu accepter vendre le terrain avec quittance complète, mais ont exigé des paiements sur une période de cinq ans avant de renoncer à leurs droits définitivement. J'ai seulement un droit d'occupation durant ces cinq ans jusqu'au paiement complet. Au terme de l'entente, tous les paiements respectés, le contrat entre les Stevens, McMillan et moi-même stipule que je deviendrai propriétaire du fond de terre et de l'auberge autant que du bâtiment et des dépendances. La possibilité de rachat par les Stevens pour le solde des paiements non honorés du terrain à n'importe quel temps si je ne rencontre pas mes paiements et redevances sert de garantie aux créanciers. Pour ce qui est de l'auberge, je devrai en acquitter le coût des matériaux et de construction dans les cinq ans sans quoi les Stevens se réservent le droit de propriété de l'auberge aussi pour la balance des sommes non payées.

C'est ainsi que se font les affaires dans ce coin de pays. La générosité des bien nantis n'a pas de limites en autant que les risques soient presque nuls pour eux et que celui qui en reçoit les faveurs n'en retire le moins possible pour un maximum d'efforts. Je devrai remplir les tâches d'inspecteur des terres pour le compte des Stevens durant trois ans au moins, assurer les services de messagerie à l'arrivée des bateaux entre le quai et le poste de l'embouchure de La Blanche au moins durant ces trois ans et leur payer un somme de vingt Shilling en juillet de la quatrième et cinquième année après la construction. Nous avons bien fait voir que l'ensemble de ces services rendus et les paiements des deux dernières années dépassaient largement la valeur d'acquisition d'un lot

de colonisation et de la bâtisse, mais rien à faire, pour les Stevens et les McMillan les affaires sont les affaires. Si le projet d'opérer une auberge est une entreprise lucrative dans quelques années, il faut en payer le coût.

Je n'ai d'autre choix que d'accepter les conditions des Stevens qui me promettent de m'aider à réaliser mon projet sans quoi je n'ai d'autre alternative que de retourner à Montréal. Le bâtiment principal semble en bonne voie de réalisation pour être complété vers la fin de l'été et les quelques dépendances essentielles le seront pour l'automne. Un surplus de pierre est aussi mis en réserve près de l'auberge pour les travaux futurs sur le site. Tout le bois de charpente est déjà empilé sur le terrain. Dans une semaine, ce sera la fin de juin et la toiture couvrira les deux premiers étages. La structure est impressionnante et domine tous les environs. Elle est visible de tous les endroits sur la rivière. Déjà son nom court tout le canton, la BEACH HOUSE semble être le point de mire du pays même avant qu'elle soit complétée. Plusieurs colons sont déjà venus visiter le chantier et tous les colons que je visite s'en informent.

Le père Stevens passe plusieurs heures par jour sur le chantier et dirige les travaux d'une autorité exemplaire. J'y passe quelques heures seulement au retour de mes tournées d'inspection des terres. Je profite de ces premiers mois d'été pour mettre les dossiers de la colonisation le plus en ordre possible avant que l'auberge n'accapare trop de mon temps. Bientôt, je devrai partager mon temps entre l'inspection des terres et les activités de la BEACH HOUSE. Huit hommes du poste des Stevens travaillent à plein temps à la construction de l'auberge du levé du soleil jusqu'à six heures du lundi au samedi. Depuis que les gros travaux de maçonnerie sont terminés, ils s'affairent surtout à équarrir les poutres de charpente afin de les préparer pour monter la structure du toit et des planchers.

Comme il n'y a pas encore de moulin à scie dans le canton, seuls les Stevens peuvent préparer le bois de charpente et les madriers. Tout est oeuvré sur le site de la construction. Les grosses pièces de bois sont amenées par la rivière et tirées de la rive sur le site à l'aide de chevaux. Le père Stevens ne cesse de répéter à Samuel et Hamlet qu'il est grand temps de mettre sur pieds un moulin à scie dans le canton pour couper et scier le bois de construction avant que d'autres ne s'y installent. On parle de plus en plus que les Britanniques recommencent à s'approvisionner en bois de construction navale via la mer Baltique. Il faudra très vite trouver d'autres débouchés avant que la demande d'outre-mer ne chute trop. Le marché de la vallée et des États américains se développe très vite. La construction de l'auberge ici n'en est qu'un infime indice qui se répète à plusieurs exemplaires dans les autres cantons.

En face du bâtiment en construction, la rivière domine le paysage montrant la riche végétation de l'île Clarence qui camoufle la rive sud. Tant à l'est qu'à l'ouest, la rivière des Outaouais se défile à l'horizon entre ses rives sauvages. Du côté du soleil levant, l'île Parker s'étire vers l'île du Fer à Cheval qui se confond au loin avec l'horizon et la rive sud. Du côté opposé, toute la rivière s'offre à nos yeux sur toute sa largeur aussi loin que l'oeil peut porter. Je m'imagine déjà attendre le SHANNON en le regardant glisser sur l'eau dès que la fumée de sa cheminée l'annonce en face de la baie de Lochaber quatre milles plus haut sur la rivière. L'auberge sera visible d'aussi loin que l'on peut voir apparaître les bateaux aux deux horizons.

23- Un regard sur la forêt

La forêt couvre encore presque tout le canton de Lochaber. Les colons n'ont à peine défriché que le dixième de leurs lots et plusieurs lots n'ont pas encore trouvé preneurs ou ne sont tout simplement pas des terres à vocation agricole plus au nord. Presque l'ensemble des lots du canton fut cependant visité par les bûcherons durant les derniers trente ans; le plus gros bois en a déjà presque entièrement été prélevé par les grands exploitants comme les Stevens et les Guilmour. Maintenant, la demande de bois équarri semble de moins en moins nous parvenir des chantiers navals de Grande-Bretagne depuis que la mer Baltique est rouverte au transport maritime; les forêts pourront sûrement redevenir ce qu'elles étaient. Néanmoins, la forêt demeure une ressource des plus importantes de la vallée.

La richesse de sa flore et de sa faune représente une ressource essentielle pour tous les colons qui y puisent un complément de survie et ce pour de longues années encore. Les colons y sont très attachés. Nul ne peut oublier que sa maison et ses bâtiments de ferme sont les premiers produits finis provenant de la forêt. Le colon dépend beaucoup de la forêt pour compléter ses réserves alimentaires pour nourrir sa famille. La forêt lui permet même de se procurer des aliments de luxe comme le sirop et le sucre d'érable. Ces produits sont fabriqués à partir de l'eau des érables que le colon entaille tous les printemps avant que la neige ne disparaisse complètement. La grande variété d'espèces d'arbres offre toute une gamme de bois d'oeuvre permettant aux colons de fabriquer outils et ustensiles qui autrement ne seraient pas disponibles. Le génie inventeur du colon n'a pas de limite devant ce que la forêt lui offre.

Plus que le bois, la forêt offre aux colons une faune d'une importance primordiale pour nourrir sa famille. Les animaux de la forêt, tout en étant parfois source de problèmes dans les champs de culture, n'en sont pas moins le garde-manger et la source d'approvisionnement en viande

fraîche de la colonie. Le chevreuil, le lièvre, la perdrix et tant d'autres animaux procurent près de la moitié si non plus de la viande que la famille consomme. Ces viandes sauvages deviennent essentielles afin de varier les menus de viande salée d'animaux domestiques. De juillet jusqu'à tard à l'automne, la nature offre aussi une multitude de petits fruits en passant par les fraises, les framboises, les bleuets, les cerises, les cassis, les groseilles, les prunes sauvages, les raisins, les canneberges et autres petits fruits qui se conservent très bien en gelée ou en confiture durant plusieurs mois.

Les colons récoltent aussi les amandes et les noix des arbres de la forêt. Les glands des chênes, les faînes des hêtres, les noix des noyers et des carriers, les noisettes des noisetiers et biens d'autres leur sont aussi une source d'aliments très riches et aisément conservés durant toute l'année après la cueillette. Les colons apprennent très vite à prolonger la conservation de ces aliments qui sont pour eux la seule assurance de survie lors de mauvaises années de production agricole. Une multitude de produits de la forêt demeure essentiel et recherchés des colons à cause de leur bon goût et de leur qualité inégalée.

La forêt fournit non seulement des produits d'usage courant, mais représente aussi un habitat naturel pour le colon. Il y vit souvent sans en remarquer sa beauté et sa quiétude. Durant de longues années, le colon vit dans la forêt sur son lot qu'il défriche tout en respectant la nature qui l'entoure. Il n'y puise que ce qu'il a besoin et la nature le lui rend bien en se renouvelant continuellement. Sur les terres de front de la rive nord de l'Outaouais, les sols riches offrent une forêt de feuillus bien pourvue en érables à sucre où tantôt le chêne, le noyer, le carrier, le frêne, le hêtre, le bois blanc, le bouleau jaune, l'ostryer et micocoulier abondent. Des bois de moindre importance mais tout aussi agréable rehaussent la beauté des futaies.

Une végétation arbustive et herbacée aussi riche recouvre le parterre de

cette forêt lui donnant l'aspect d'un paradis où la faune règne paisiblement. C'est dans cette forêt que la famille du colon vient puiser toute une gamme de délicieux fruits sauvages que chacun déguste avec joie sur la table pour agrémenter leur repas. Même si le colon s'attaque à la forêt lors de son défrichage, cette même nature ne lui en tient pas rigueur. Les fraisiers et les framboisiers envahissent alors les endroits ouverts non cultivés de façon agressive en offrant des récoltes de fraises et de framboises étonnantes. Les bleuets eux aussi envahissent les sols plus sablonneux dans les champs abandonnés.

La nature offre aussi un jardin de fleurs qu'aucun jardinier ne pourrait reproduire. Du printemps jusqu'à l'automne se succèdent une pléiade de fleurs sauvages aux couleurs les plus variées. Le colon n'a point à porter d'efforts pour modeler son environnement, la nature y ajoute même la couleur par ses belles fleurs tout au long de la belle saison. Les érablières surtout jouent par la beauté de leur parterre jusque tard au printemps. La magnifique fleur suspendue d'un beau jaune clair de l'érythrone partage le sol avec la gracieuse trille à grande fleur blanche qui envahit le parterre de l'érablière. La trille érigée, d'un pourpre foncé, se mêle à ces dernières accompagnées des sabots de la vierge blancs teintés de rose. Nul ne peut pénétrer en forêt et ignorer ces beautés de la nature.

Il m'arrive souvent de m'arrêter le long de la route à travers la forêt lors de mes tournées d'inspection des terres pour prendre quelques minutes afin d'admirer ces bijoux de la nature, vrai chef-d'oeuvre du créateur. La colonisation des terres ne pourra jamais domestiquer tous ces beaux paysages sans éviter de transformer en profondeur cette belle nature qui nous est si gracieusement offerte à portée de la main. Le colonisateur devra toujours en conserver l'intégrité et la beauté en protégeant une grande partie intacte pour les générations futures.

A l'automne, me dit-on, le spectacle est encore plus grandiose avant que

la nature ne s'endorme pour les longs mois d'hiver. Les longs jours de climat maussade de l'automne sont largement rehaussés par le coloris qu'offre le feuillage des arbres et arbustes de la forêt. Je brûle d'envie d'admirer cette féerie automnale que plusieurs colons m'ont racontée. J'ai bien vu les couleurs de l'automne de la vallée du St-Laurent où les terres cultivées ont beaucoup envahi les forêts sauvages. Cependant, paraît-il, rien ne peut égaler le paysage automnal de la vallée de l'Outaouais lors d'une randonnée en bateau sur la rivière. Les érablières des premières terrasses et des premières collines se parent d'une gamme de couleur de l'écarlate au jaune or qui transporte l'observateur à travers des rêves féériques.

L'hiver venu, le colon se prémunit contre la dureté du climat en puisant à la forêt son bois de chauffage et en profite par la même occasion pour couper le bois de construction nécessaire à améliorer ou agrandir son logis et ses bâtiments. Plusieurs s'engagent même chez les exploitants forestiers pour augmenter leurs revenus parfois trop minces sur leur terre afin de faire vivre convenablement leur famille. D'autres le feront pour donner plus d'aisance à une famille sans cesse grandissante. Certains vont travailler en forêt par goût plus que par besoin. Après de longs mois d'hiver, la neige commence à fondre et le climat devient moins rigoureux. Les jours plus chauds réveillent la sève des érables. Les colons accourent à l'érablière, posent les chalumeaux aux érables pour la récolte de cette eau sucrée, le seul luxe de ce pays souvent trop dur pour ses habitants. Tous participent joyeusement presque en fête à bouillir l'eau d'érable, en dégustent la tire refroidie sur la neige, et en font un sirop velouté et un sucre que tous dégusteront toute l'année lors d'occasions spéciales.

Quelques semaines plus tard, les enfants aussi auront leur part de joie à l'approche de la belle saison qui s'annonce. Ils cueilleront les branches de saules garnies de leurs chatons veloutés pour en faire des bouquets à leur mère. Dès que la sève envahit les rameaux des saules, des aulnes

et des peupliers, ils apporteront à leur père ou grand-père des branches avec lesquelles ces derniers leur fabriqueront des sifflets et des flûtes à partir de bouts de tige.

La forêt de l'arrière pays est tout aussi attrayante et généreuse pour les colons. Le terrain y est plus accidenté et souvent moins aisé, mais la flore et la faune y sont toutes aussi riches. L'absence de certaines espèces d'arbres, d'arbustes et de plantes herbacées y est suppléée par une topographie plus variée. Le chasseur doit alors devenir plus astucieux pour dénicher ses proies dans les fourrés et dans les accidents de terrains. Vers le nord du canton, moins de sol se prête à la culture. Plusieurs lots conserveront toujours leur vocation forestière et attireront surtout les grands propriétaires exploitants forestiers. Quelques colons installés sur ces terres commencent déjà à se relocaliser sur des lots plus près des cours d'eau où le sol est plus avantageux.

24- Les chutes Rideau et Chaudières

Depuis mon arrivée à Lochaber, je me propose de visiter les chutes des Chaudières et de la Rideau dès que je pourrai me le permettre. Les jours et les semaines furent bien remplies depuis les débuts de mon installation ici. Il n'est pas question d'utiliser le bateau des Stevens le dimanche à cause de la mitaine des baptistes au poste de l'embouchure de La Blanche. Je n'ai donc pu encore utiliser le bateau des Stevens pour m'y rendre. La journée du dimanche est sacrée et tout le personnel des Stevens doit participer à l'office du révérend Edwards. Comme les travaux de construction de l'auberge sont passablement en avance sur les échéanciers et que les journées sont de plus en plus chaudes, le père Stevens permet aux ouvriers du chantier de prendre une journée de relâche en ce deuxième samedi de juillet et autorise l'utilisation du bateau pour faire une balade jusqu'à Bytown. J'en ai profité pour inviter quelques familles de colons que je connais très bien, les Murphy et les Cavan. Près de trente personnes sont de la croisière.

Ce bateau assure la traversée entre Lochaber et Clarence le samedi matin et le dimanche soir durant les mois de juillet et août depuis cette année à la demande de plusieurs colons des deux rives. Il est utilisé en semaine pour les besoins des Stevens. Une plate-forme circulaire est actionnée par un cheval pour actionner la roue d'eau sous le pont du bateau à fond plat. Le bateau de douze pieds de large et de quarante pieds de long à propulsion animale est très bien adapté pour le transport lourd, mais n'est pas très rapide. Il faut compter près de trois heures pour se rendre à Bytown et presque deux heures pour en revenir à même le courant. Ce n'est qu'exceptionnellement que le bateau est utilisé pour de longues distances; ce n'est pas le meilleur moyen de transport sur de bonne distance, il va s'en dire.

Le bateau est accosté à la jetée de l'embouchure de La Blanche depuis

son retour de Clarence il y a une demie-heure et n'attend que ses passagers. Le Cheval prend un repos bien mérité avant d'entreprendre sa dure journée de croisière en amont de la rivière des Outaouais. Ce sera une tâche exténuante pour ce cheval qui est pourtant bien entraîné à ce travail de galère. Après avoir embarqué les sacs de victuailles et autres provisions, les amarres sont larguées et nous voici glissant lentement vers le large remontant le courant vers notre destination. Par cette belle matinée ensoleillée, pendant que tous les passagers profitent de l'air pur, le Père Stevens se plaît à la barre de l'embarcation pendant que les employés des Stevens se relaient aux brides du cheval pour assurer le maintien régulier de la force motrice animale du bateau.

Dépassé la baie de Lochaber, nous traversons vers la rive sud pour éviter les courants les plus forts et donner un moment de répit à notre cheval moteur tout en longeant l'île Gardipy un peu en amont de Rockland. Nous nous y immobilisons même quelques instants pour permettre à notre monture marine de refaire ses forces. Vers dix heures, nous dépassons les courants de l'embouchure de la Lièvre et apercevons un groupe de magnifiques îles masquant presque la rive sud. Ces îles forment une multitude de petites baies où les oiseaux aquatiques y trouvent un vrai paradis. Nous longeons ces îles en empruntant le chenal nord pour finalement remonter le courant jusqu'à l'immense île Kettle. Afin de naviguer en eau calme, nous contournons l'île par le chenal nord où, pour un instant, avant de dépasser son extrémité ouest, nous nous arrêtons encore avant de nous lancer dans le courant de l'embouchure de la rivière Gatineau.

Tout au long de ce trajet, nous pouvons nous rendre compte de la beauté de cette nature encore à peine altérée par la présence de l'homme. Les rives sont en général complètement couvertes de végétation sauvage, de baies magnifiques où abondent les oiseaux aquatiques. De magnifiques mouettes blanches, ces oiseaux d'une agilité sans pareil, sillonnent le ciel au-dessus de notre bateau durant toute la matinée. Le vent frais de la

rivière nous a fait oublier la chaleur écrasante du soleil qui nous accable généralement lorsque nous sommes à terre à ce période-ci de la journée.

Après une lente traversée de l'embouchure de la Gatineau, en longeant la rive nord, nous apercevons le magnifique panorama qu'offrent déjà les chutes Rideau sur la rive sud. Un rideau d'eau forme l'embouchure de la rivière Rideau qui tombe du haut de la falaise qui bloque l'accès aux terres de ce côté de la rivière. Nous avançons plus lentement depuis que nous avons combattu les courants de la Gatineau. Notre bateau semble être un spectacle pour les riverains qui nous regardent passer de la pointe alors que nous nous dirigeons vers la rive sud près des chutes de la Rideau. Les falaises de la rive sud sont couronnées de magnifiques pins blancs et rouges qui, semble-t-il, furent magiquement préservés de la hache des bûcherons à cet endroit privilégié. Devant nous, ce rideau d'eau écumante projette une brume poussée par le vent sur une végétation verdoyante dans la falaise. Une grande partie du haut de la falaise fut gardée intacte par des hommes influents de Bytown qui en font un domaine privilégié.

Nous longeons la rive sud le long de la falaise en amont des chutes Rideau jusqu'à ce que nous contournions la pointe protégeant l'anse au pied des écluses du canal Rideau. Cette anse s'appelle ENTRENCE BAY. C'est là, tout au fond, que la dernière écluse du canal Rideau permet aux bateaux en provenance du sud d'entrer dans les eaux navigables de l'Outaouais pour descendre vers Montréal. Un peu à gauche, le débarcadère du Shannon est en avant plan du Wayside Inn. De là, les passagers peuvent emprunter une route qui serpente jusqu'au haut de la falaise jusqu'à Bytown sur le plateau supérieur. Nous jetons l'ancre ici pour le lunch du midi d'où nous apercevons aussi les chutes Chaudières et les installations de Wrightstown.

Le spectacle est grandiose. La vue de ce magnifique panorama avait aussi attiré l'intérêt de Philemon Wright, il y a quarante ans. Lui et ses

hommes en ont changé beaucoup l'aspect depuis lors. Colonel By, en a poursuivi la transformation durant la construction des écluses du canal Rideau il y a quelques quinzaines d'années. Pendant longtemps, cette grande étendue d'eau était presque toujours couverte de grands radeaux de bois équarri. Depuis quelques années, leur nombre a beaucoup diminué à ce temps-ci de l'année. Les moulins à scie transforment de plus en plus de bois en madriers et en planches pour les transporter en barges et en bateaux à Montréal où à Kingston pour les marchés canadiens et américains.

Le père Stevens se rappelle très bien des années de construction du Canal Rideau entre 1826 et 1831. Ce projet contribua non seulement à changer le paysage des lieux, mais surtout à bouleverser le milieu de vie des environs. Les ingénieurs et les ouvriers engagés sur une base militaire pour les travaux de construction furent des résidents souvent perturbateurs de Bytown et de Wrightstown. Plusieurs sont demeurés ici après la construction et s'installèrent dans la région. Plus de mille hommes participèrent à ce gigantesque ouvrage sur le plateau de Bytown sur une longueur de près de sept milles à partir de la gorge Hog's Back sur la Rideau jusqu'ici sur la rive d'Entrence Bay au pied de Bytown. Plus de deux milles autres ouvriers travaillaient aussi aux travaux le long du nouveau canal jusqu'à Kingston. Le canal, ici, sur les derniers sept milles, permet d'éviter la partie marécageuse de la rivière Rideau et de descendre jusqu'au niveau de la rivière des Outaouais par une série de gigantesques écluses. Philemon Wright racontait souvent que la solitude de ces magnifiques lieux fut tenue en éveil durant les cinq années de la construction par les coups des pics dans le roc et le dynamitage entremêlés des cris des charretiers, le bruit des cognées sur les troncs d'arbres, du martellement sur les charpentes des bâtiments en construction et du vacarme des vaillantes équipes d'hommes façonnant cette nouvelle merveille de la vallée. Le soir à Bytown, ces bruits cessaient pour être remplacés par le vacarme des fêtards dans les rues et les tavernes des deux bourgs de part et d'autre de la rivière des

Outaouais. Ces lieux envahis par de solides gaillards bagarreurs autant que fêtards se transformaient en sinistres faubourgs où les abus d'alcool dégénéraient en d'affreuses confrontations. C'était pire que ce l'on connaît aujourd'hui lors de la descente des chantiers.

La vie est encore turbulente le soir sur les deux rives de la rivière des Outaouais. Les transformations apportées par l'industrialisation sur les rives près des Chaudières ont tout de même permis de conserver la beauté et la popularité de l'endroit. Jusqu'à cinq milles personnes animent ce milieu en constant développement.

Après environ une heure de mouillage dans l'anse, nous repartons pour nous approcher de la rive opposée afin de mieux observer les chutes Chaudières visibles entre les deux îles qui en bloquent l'accès. Nous pouvons monter jusqu'à la pointe de la première île avant que le courant rende vains les efforts de notre cheval propulseur. A ce point, nous rebroussons chemin et reprenons la direction du retour. Les installations des Wright sont étonnantes à voir même de la rivière.

Le père Philemon Wright, très malade depuis quelques années, ne verra plus l'oeuvre qu'il a mis sur pied ici. En juillet 1838, il fut très ébranlé par une crise de coeur, devint paralysé du bras et de la jambe du côté gauche et perdit la parole. Depuis ce temps, la famille Wright n'a parlé que très peu de lui. L'an dernier encore, Philemon Wright voulait acheter un lot et s'établir durant les mois d'été à Caladonia Springs en aval dans la vallée de l'Outaouais pour se soigner dans les eaux chaudes et salées des sources thermales. Malheureusement, il est devenu trop malade pour même faire ce court voyage. Il s'éteignait le 3 juin de cette année (1839) juste au moment où le bois de flottage commençait à descendre la rivière Gatineau. La famille était presque toute au loin à ce moment. Comme tous les ans, Ruggles Wright était à Québec et Tiberius était dans le haut de la Gatineau à gérer la coupe et le flottage. Seul Christopher Wright, le plus jeune des fils était aux installations de

Wrightstown près de la famille.

Je me promets de venir visiter plus longuement les installations des Wright dès que j'en aurai l'occasion. Bien sur que je visiterai aussi les sources thermales de Caladonia Springs.

Le retour s'effectue beaucoup plus aisément pour notre monture maritime qui a atteint la limite de son pouvoir lors de la montée. Tous avaient été amusés de voir fonctionner cette machine vivante qui nous a permis une balade des plus intéressantes. La croisière se termine au poste de La Blanche très tard en fin d'après-midi.

25- Je m'installe au "BEACHHOUSE"

Début août et les travaux de l'auberge sont complétés. Bien sûr, beaucoup de travaux de finition sont encore à faire, mais les hommes de Samuel Stevens n'ont plus de gros travaux à réaliser, si ce n'est que terminer les écuries qui ne demandent qu'à peine une semaine de travaux. Je peux compléter le reste des travaux intérieurs et le nettoyage du terrain moi-même. Aujourd'hui, premier samedi d'août, je mets fièrement les pieds dans l'auberge avec mes effets personnels.

Au cours de la journée, je compléterai le transport des documents et dossiers de la colonisation et dorénavant je pourrai travailler à partir du BEACH HOUSE. Occasionnellement, j'irai rencontrer les Stevens pour présenter mes rapports d'inspection et rendre compte de l'état des terres de la colonisation. Tout mon temps libre sera donc maintenant mis à compléter l'aménagement de l'auberge. La semaine prochaine, je transporterai aussi le reste du mobilier pour les chambres et les salles de l'auberge.

J'ai enfin ma propre résidence, mais de lourds engagements à rencontrer pour la conserver et la faire prospérer. Je me sentirai peut-être seul jusqu'à la fin de la saison de navigation, mais l'idée de l'arrivée de ma femme Catherine avant les derniers bateaux me stimulent à compléter plus vite les derniers travaux d'installation d'ici-là. Je dois aussi voir à préparer la documentation pour faire connaître les services disponibles à la clientèle éventuelle pour le printemps prochain.

Le père Stevens, dans ses temps de loisirs m'a déjà préparé le panneau d'identification de l'auberge en grosses lettres visibles jusqu'au milieu de la rivière. Il a insisté pour qu'un homme du poste vienne m'aider à l'installer en fin d'après-midi pour que les colons la voient en remontant la rivière demain en se rendant écouter le pasteur Edwards.

Toute la journée du samedi et du dimanche passe à mon installation définitive à l'auberge. Levé tôt ce dimanche matin, je passe tout près d'une heure sur la grande véranda avant du BEACH HOUSE à respirer l'air pur venant de la rivière et à rêver à ce que la future auberge deviendra avec les années. La rivière est calme et les mouettes commencent à sillonner au-dessus de la grève pour repérer quelques poissons morts ou d'éventuelles grenouilles qu'elles pourraient se mettre dans le bec. Je descends sur le rivage pour observer avec fierté l'enseigne du Beach House. Fantastique cette enseigne sur ce colossal bâtiment de pierre de trois étages; la mansarde lui donne aussi fière allure. Faudra vite voir à blanchir les boiseries; ce bâtiment le mérite bien.

Je dois passer une grande partie de la journée du dimanche à placer le mobilier des chambres et des salles de l'auberge. Ce mobilier fut livré en vitesse à ma surprise en fin de journée hier. Plusieurs des pièces du mobilier furent fabriquées par le père Stevens dans les ateliers de La Blanche. Je dois aussi voir à la voiture et au cheval acquis chez les Stevens il y a quelques jours. Je suis dorénavant entièrement responsable de voir à tout ce qui m'entoure et de tout ce que j'utilise. C'est la grande liberté, mais aussi, le devoir de m'occuper de tout moi-même. Je devrai m'approvisionner, entretenir mon établissement et ses dépendances, nourrir mon cheval et protéger seul ma propriété. Je devrai aussi penser très tôt à me procurer une embarcation sécuritaire pour me déplacer sur la rivière. Le plus important pour le moment est d'acquérir un minimum de lingerie de chambres et des ustensiles et de la vaisselle de cuisine pour parer au plus pressant en cas d'éventuels visiteurs.

Tant que le Beach House ne sera pas connu, peu de clients s'y arrêteront. L'ouverture n'était de toute façon prévue que pour les premiers bateaux de la prochaine année de navigation. Tout y est d'un calme stupéfiant. Aucun autre bâtiment visible dans les environs. Il est

à espérer que quelques artisans ou forgerons seront attirés par la construction de mon auberge. Il est à prévoir que bientôt des scieries s'établiront dans le canton et que les activités du quai augmenteront très vite. A quelques milles pieds de l'auberge, le quai semble ne plus répondre au nouveau visage que le canton se donne. Je devrai très tôt vendre l'idée de reconstruire le quai le plus près de l'auberge possible vis-à-vis la ligne de lot ou dans l'alignement de la route actuelle. Le vieux quai arrive à peine à supporter l'accostage des bateaux qui ne cessent de grossir à chaque fois qu'ils sont remplacés.

Déjà, en fin de journée, deux chambres à l'étage supérieur sont prêtes à recevoir d'éventuels visiteurs. Au rez-de-chaussée, la salle à manger est complètement meublée et l'âtre de la cuisine est complètement paré de tous ses supports à cuisson. Tous les dossiers de la colonisation que j'ai apportés avec moi sont déjà rangés dans ma salle de travail où je recevrai les colons qui voudront bien se rendre jusqu'ici. Ce sera aussi le bureau où je traiterai de futurs projets avec les clients de l'auberge. J'ai assez travaillé pour cette deuxième journée d'installation. Beaucoup de choses restent à faire, mais rien ne sert de se hâter, plusieurs semaines s'amènent encore où je pourrai poursuivre mon installation tout en continuant mes tâches d'inspection des terres. Prenons un bon repas bien mérité et profitons de cette tranquillité.

Après le repas, une longue marche vers l'est sur la rive me permet pour une première fois d'observer l'auberge en avant plan d'un superbe coucher de soleil. Les reflets rouges-rosés des rayons du soleil sur les quelques nuages à l'horizon laissent la silhouette de l'auberge dominer au-dessus de la ligne lointaine des arbres.

A mon retour face à l'auberge, un canot est monté sur la rive. Me levant la tête vers la véranda de l'auberge, j'aperçois un vieil homme à la soutane noire assis sur les marches avant, attendant mon arrivée. C'est le curé Brady de Buckingham. Il revient de Clarence et s'arrête

ici avant de longer la rive nord pour remonter la rivière. Piqué par la beauté du nouveau bâtiment, il a bifurqué vers l'auberge pour me rendre visite. Il savait que j'en étais le propriétaire, mais était surpris de voir le bâtiment déjà habité. Il accepte avec empressement mon invitation d'y passer la nuit avant de reprendre la route vers Buckingham.

J'entre avec lui à l'intérieur et allume une lampe à l'huile et commence à lui faire visiter le rez-de-chaussée de l'auberge. Pour quelques jours d'installation, le curé Brady est fort surpris de voir comment je suis arrivé à m'installer. J'allume un feu dans l'âtre de la cuisine pour préparer un peu de thé dans la soirée. Pendant que le feu s'attise, je l'invite à monter ses effets personnels au deuxième étage où je lui fais ranger ses affaires avant de redescendre faire bouillir l'eau pour le thé.

Durant de longs moments, nous échangeons sur les conditions de vie des catholiques du canton et de leur peu d'intérêt pour le salut de leurs âmes. Je l'informe aussi de l'attitude de plus en plus fanatiques de certains protestants envers les catholiques dans la vallée. Ce fanatisme n'aide pas à sensibiliser les catholiques à l'urgence d'organiser la pratique religieuse dans leur canton. Pourtant l'agressivité et la conviction que les protestants démontrent pour leur religion devrait leur servir d'exemple. Le curé Brady ne veut pas brusquer les choses, non plus provoquer des réactions excessives en venant faire une campagne trop offensive. Vaut mieux ébruiter lentement qu'il me rend visite, sans plus, pour éveiller l'intérêt des colons catholiques, plutôt que de forcer ceux-ci à accepter sa présence.

Avec des propagandistes protestants comme les Tucker et Cook qui achètent les conversions des catholiques à la religion baptiste, rien ne sert de partir en grande croisade avec le peu de moyen que nous avons. Vaut mieux partir de bon pied avec des convaincus que de risquer de perdre des disciples encore trop peu enthousiastes. Tant de travail peut mener vers des succès douteux. Nous convenons donc pour le moment de ne faire que connaître son passage à la Beach House. Il faudra aussi

ébruiter la visite de Monseigneur Bourget prévu pour l'an prochain dans la vallée.

Je l'assure de ma collaboration dans sa mission chez les colons du canton lorsque le moment sera venu, tout en l'avisant des engagements que j'ai envers les Stevens. La réaction des Stevens ne le préoccupe pas outre mesure à moins que le pasteur Edwards ne s'y mette de la partie. Le curé Brady sympathise beaucoup avec l'oeuvre du pasteur Edwards et croit que ce dernier en porte autant pour la sienne. Chacun travaille dans ses convictions et semble mutuellement se respecter.

Les frictions s'établissent surtout au niveau des commerçants protestants qui ne voudraient pas perdre leur prestige et leur autorité en voyant s'installer des forces divergentes à leurs intérêts dans le milieu. Ceux-ci gardent souvent les colons en otage dans leur misère et ne voudraient pas voir d'autres forces compétitionner avec les leurs. Les Stevens savent bien que je suis catholique canadien et acceptent de m'épauler dans mon projet en m'engageant comme inspecteur des terres pour tout le canton, compte tenu de mes origines et convictions. Tout devrait bien aller.

Il ne faut pas brûler les étapes. Les colons catholiques ne sont pas nombreux dans le canton et il ne faut pas s'attendre à construire une mission très active durant les premières années d'efforts. Le curé Brady ne prévoit pas revenir dans le canton avant le printemps prochain pour rencontrer les colons. L'hiver limite énormément ses déplacements et les chantiers de la Lièvre prennent beaucoup de son temps. En été, il visite au moins à deux reprises les missions à l'ouest de Bytown, tout au long des rives de l'Outaouais où les familles catholiques sont très nombreuses. Presque tous les émigrants irlandais catholiques vont s'installer dans cette partie de la vallée, les protestants s'arrêtent dans nos cantons environnants ou bien vont tout simplement s'établir dans le Haut-Canada.

Après une bonne nuit de sommeil et avoir dit sa messe sur la table de la

salle à manger, le curé Brady repart très tôt après le petit déjeuner. Je le regarde longtemps remonter la rivière jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon. Ma journée d'inspection sera longue aujourd'hui, car je ne sortirai pas demain, jour où je compte bien jouer le jeu de l'aubergiste à l'arrivée du Shannon qui arrête généralement le mardi pour le service de la poste royale.

26- Changements dans mes plans

Mes deux premiers mois à l'auberge me donnent le sentiment d'être presque le prince de la vallée. Quelques visiteurs ont donné vie au Beach House qui commence à prendre un aspect de lieu de séjour de classe. Malgré que je passe plusieurs heures par jour à mes tâches d'inspecteur des terres, j'apprends de plus en plus les règles d'hôte avec les premiers clients qui y descendent. Le Beach House sera assez connu le printemps prochain pour attirer une clientèle régulière. Déjà j'ai avisé la compagnie de navigation d'inclure mon établissement dans leur prochaine publicité pour le printemps. Je m'efforce d'accueillir les visiteurs à la descente du bateau. On parle déjà du Beach House dans la vallée.

Par ce beau mardi de début d'octobre, je travaille autour de l'auberge en attendant l'arrivée du Shannon. A onze heures trente, voyant le bateau se diriger vers le quai, je me hâte vers le débarcadère pour y cueillir le sac de courrier. Dès que la passerelle touche le quai, une surprise, mon père descend. Je ne l'attendais que dans deux ou trois semaines. Avec son large sourire, il se dirige vers moi avec sa valise en me félicitant de la beauté et la prestance de l'auberge. Il me taquine un peu cependant de ce nom bien anglo-saxon sur le panneau avant. THE OTTAWA BEACH HOUSE, c'est d'une consonance à n'attirer que les émigrés et à faire fuir tous les Canadiens. Que ne faut-il pas faire pour s'assurer une clientèle bien nantie. C'est à faire fuir les moins fortunés avec un tel nom.

De retour à l'auberge avec mon père, il m'explique qu'il a avancé sa tournée d'automne dans la vallée pour deux raisons. La première, c'est qu'il mourrait d'envie de voir comment je m'en sortais avec l'établissement de l'auberge et qu'il voulait passer au moins une semaine ici pour goûter à ce plaisir d'être reçu par le nouvel aubergiste. La seconde raison n'est pas un prétexte pour prendre des vacances, mais,

une nouvelle pas désagréable en soit, un événement qui pourrait changer un peu mes plans pour l'hiver prochain.

Tout en prenant le dîner, mon père commence à me donner des nouvelles de la famille à Montréal et surtout de Catherine ma femme. Après certaines hésitations, il m'annonce finalement que ma femme est enceinte de près de six mois maintenant. Elle s'en est rendu compte avec assurance seulement au cinquième mois tant sa grossesse semble bien se dérouler. Elle entrevoit cependant avec beaucoup de crainte l'accouchement au milieu de l'hiver, isolée dans la vallée de l'Outaouais. Elle me demande de prendre un moment pour analyser la situation. Si c'est possible, elle préfère que je passe l'hiver avec elle à Montréal et de remonter très tôt dans la vallée dès que la navigation le permettra au printemps. Je suis heureux d'entrevoir la naissance d'un enfant, mais cet heureux événement vient en même temps changer le cours des choses.

Malgré tout, l'idée de passer l'hiver à Montréal ne me déplaît pas du tout. Ces cinq derniers mois furent très durs et longs pour moi, isolé de ma femme et de la vie de la ville de Montréal qui m'a toujours fascinée. Laisser l'auberge dans laquelle j'ai mis tant d'efforts à installer, me dérange aussi. Le cours des événements ne me laisse que très peu le choix. Rester ici pour l'hiver et me sentir coupable d'abandonner Catherine dans une période où elle a grand besoin de moi n'est sûrement pas prendre une bonne décision. Comme mon père demeure ici encore pour plusieurs jours, je mettrai le temps de m'habituer à la situation avant d'en parler plus longuement.

Mon père me parle aussi du projet de Monseigneur Bourget de visiter les colons de la vallée l'an prochain. Il compte se rendre jusque dans le haut de la vallée aussi loin sur la rivière que ses missionnaires ambulants se rendent. Il planifie bénir toutes les nouvelles chapelles, procéder à la confirmation de plusieurs enfants de la colonie et de stimuler l'ardeur des colons pour leur religion qu'ils ont tendance à négliger. On dit que les

missionnaires et curés de la vallée commencent déjà à préparer les colons à la visite de l'évêque avec un enthousiasme fébrile.

Je parle longuement des pressions que les catholiques du canton et de la vallée subissent de la part de certains protestants plus conquérants que leurs pasteurs. Même si les Stevens ne semblent pas de ceux-là, je crois bien que je devrai liquider mes dettes avec eux le plus vite possible avant de partir en croisade pour aider les colons catholiques à s'organiser et à s'intéresser plus intensément à leur religion. Tant que je n'y mettrai pas trop d'ardeur, je ne crois pas que les Stevens en fassent un drame, mais ils pourraient éventuellement recevoir des pressions pour le faire. Je me suis tout de même engagé à remplir les fonctions d'inspecteur des terres pour trois ans et je ne peux me permettre de perdre leur confiance pour cette période au moins. Si je parvenais à travailler à Montréal durant les six mois d'hiver, je pourrais peut-être gagner assez d'argent pour prévenir d'éventuels mauvais coups.

Durant les jours qui suivent, mon père vient plusieurs fois avec moi dans mes tournées d'inspection. Parfois, il demeure à l'auberge et exécute certains travaux que j'ai mis en marche depuis un certain temps. Nous sommes allés rendre visite aux Stevens et discuter de la possibilité que j'aie passé l'hiver à Montréal. Dans les circonstances, Samuel Stevens trouve logique que je quitte momentanément le canton pour revenir par le premier bateau, printemps prochain. Les dossiers de la colonisation sont à date et sous contrôle comme jamais ils ont été, et peu de choses changent durant l'hiver; les communications sont coupées de toute façon avec l'extérieur.

Je devrai donc barricader l'auberge pour l'hiver et espérer que rien ne s'y détériore durant la saison froide. J'aurai à redéménager tous les dossiers chez les Stevens pour cette période. Je profiterai de mon séjour à Montréal pour commander des provisions difficiles à se procurer dans la vallée pour l'opération de mon établissement l'an prochain.

27- La fabrication de la potasse

A la mi-septembre jusqu'à la mi-octobre, tous les ans, les Stevens procèdent à la fabrication de potasse à partir des cendres qu'ils ont achetées des colons et entreposées sous un abri dans la partie nord du poste. Depuis le temps que le père Stevens me parle de cette opération, je ne manque pas d'en suivre les étapes cette semaine avant de partir pour l'hiver à Montréal. Depuis de longues années, les colons défricheurs en retirent un supplément de revenus qui les aident à s'approvisionner au poste des Stevens.

A l'arrivée des premiers colons dans l'Outaouais comme ailleurs en Amérique du nord, il fut vite remarqué que les cendres de bois permettaient d'extraire plus de potasse pure qu'à partir de cendre de bois exploitée dans les régions baltiques. Il se développa très vite une demande de potasse américaine, surtout canadienne sur le marché européen. Depuis le début de la colonisation, la vallée de l'Outaouais se révèle une bonne productrice de potasse avec ses forêts de bois francs.

Les colons vendent surtout la cendre à des gens fabriquant industriellement la potasse comme ici chez les Stevens. Peu de colons ont les moyens de s'offrir l'équipement et sont très rares ceux qui possèdent l'expertise que demande ce processus de fabrication de la potasse. Parfois certains producteurs se rendent jusqu'à l'extraction du filtrat (ou lessive) des cendres. De rares autres se risquent à pousser le procédé plus loin jusqu'au premier raffinage de production des sels noirs.

Le volume de produit fini de potasse représente une partie infime du volume de cendres requises dans le processus et ce volume varie beaucoup selon la qualité de la cendre utilisée. La qualité de la cendre est grandement reliée à la sorte de bois ou de matériaux desquels proviennent les cendres. Les fougères donnent les cendres les plus productives, mais ces plantes ne sont pas disponibles en assez grande

quantité en nature pour représenter un vrai potentiel de matière première. Les arbustes donnent un meilleur rendement que les arbres. De façon générale, les cendres de petites branches et des feuilles brûlées produisent plus de potasse que les cendres de troncs d'arbres. Le bois de hêtre est moins préféré à cause de son haut taux d'alcali, tandis que le pin et les conifères en général sont dédaignés pour leur mauvais rendement en potasse.

Plusieurs variantes de méthodes d'extractions sont utilisées pour extraire la potasse selon surtout le type de cendres disponibles. Cependant, en tout temps, il est essentiel d'utiliser des cendres pures exemptes de toute trace de terre ou de bois non complètement calcinés. Dépendant de la qualité des cendres, les colons peuvent recevoir entre six (6) à neuf (9) "pennies" le minot de bonnes cendres chez le fabricant de potasse.

Des bouilloires ou chaudrons spéciaux sont fabriqués dans les fonderies de Trois-Rivières et coûtent de 80 à 100 "pounds" l'unité. Les contenants de métal ordinaire ne résistent pas à la très haute chaleur et aux sels en dissolution durant les étapes de raffinage.

La première étape consiste à obtenir un filtrat de la cendre en faisant percoler de l'eau à travers ces cendres dans un contenant qui laisse écouler le filtrat par la base dans un autre contenant. Avant que ce filtrat soit bouilli, il est nécessaire de le faire passer à travers de nouvelles cendres fraîches pour en augmenter sa concentration en alcali. Quand le filtrat atteint la concentration désirée, il a une couleur brun foncé. S'il n'atteint pas la concentration voulue, il est difficile d'obtenir de bons résultats.

Après la première étape, une longue période de bouillage du filtrat produit une bouillie de forte consistance, qui en refroidissant, devient dure comme du mortier d'argile. L'étape suivante consiste à fondre ces sels pour en éliminer les impuretés.

Lors de fabrication domestique, une fournaise rudimentaire de pierres placées de façon à entourer une bouilloire ou chaudron de raffinage. On laisse environ un pied d'espace en dessous pour y entretenir un feu constant. A l'arrière de cette fournaise, une cheminée de glaise ou d'argile et de pierres permet d'évacuer la fumée et produit la circulation d'air nécessaire à activer le feu. Le feu devient si chaud qu'il parvient presque à faire fondre le chaudron, quelque soit sa résistance. Il faut même faire attention de ne pas frapper le fond rougi du chaudron en alimentant le feu, car un mauvais coup pourrait le perforer.

Le raffinage se fait généralement le soir, lorsque possible, car la couleur du matériel en fusion est plus facile à distinguer et le moment critique d'arrêt du processus plus facile alors à évaluer. Lorsque le matériel en fusion prend une couleur rouge foncé comme le cuivre, on laisse le feu mourir et le tout devient de la potasse. Parfois, en refroidissant, la potasse prend une teinte grise, mais généralement, la potasse de bonne qualité devient d'une belle couleur vert pois. Un autre signe que la potasse est à point est la présence d'une vapeur bleuâtre qui apparaît au-dessus de la surface en ébullition.

Avant que le matériel ne se solidifie, la bouillie de potasse est alors versée dans des chaudrons ou pots de métal à fond demi-sphérique et préalablement chauffés pour éviter leur éclatement. La masse de potasse s'y solidifie en prenant la forme d'une demi-sphère. Ces masses refroidies sont placées dans des barils de chêne, la première placée la partie arrondie vers le bas et les suivantes toujours en position renversée de celle qui la précède.

C'est un travail très dur et exténuant surtout à cause de la chaleur. Les raffineries se sont vite développées dans la vallée et la production massive devient courante surtout dans les cantons bien peuplés. Dans ces cas, l'équipement est devenu plus élaboré et les installations plus imposantes. L'équipement est alors plus gros et plusieurs unités de

raffinage sont en exploitation sur un même site; on installe alors les diverses pièces de l'exploitation sur un terrain à pente légère en flanc de colline à proximité d'un cours d'eau. Au haut, comme chez les Stevens, les caissons de filtration contenant les cendres laissent le filtrat s'écouler dans des réservoirs. Plus bas, les grands chaudrons à potasse de cinq pieds de diamètre sont remplis de filtrat à l'aide d'une immense louche en forme de poêle à frire fixée au bout d'une perche de métal de dix pieds.

Pour une installation d'un seul chaudron de raffinage de cette dimension, une semaine est généralement le temps requis pour fabriquer un baril complet de potasse en utilisant quelques refroidisseurs. Mais comme plusieurs chaudrons sont utilisés dans la fabrication industrielle, la production en est d'autant accélérée. Des systèmes de poulies et de câbles permettent de manoeuvrer les blocs de potasse dans les barils et servent à charger ces barils pour les expédier.

La potasse se vend généralement à l'est de Montréal dans des grands barils de chêne de 560 livres aux prix de 80 à 120 pounds anglaises chacun. Il est même souvent plus payant pour les colons de vendre leurs cendres, leur potasse ou leurs sels noirs que de marchander la vente de leur surplus de blé. Les fabricants locaux de potasse négocient couramment avec les colons pour acheter les cendres à bon compte. Un minot de cendre peut produire environ cinq livres de potasse. Un baril de potasse de 560 livres demande jusqu'à une acre de bois sur pied réduit en cendre et raffiné.

La potasse ainsi produite peu encore être raffinée pour produire un matériel plus fin et se vend alors encore plus cher. Le procédé est similaire, mais le produit prend une couleur blanche comme le soda à pâte. Parfois les colons achètent ce dernier produit en morceaux de la grosseur des deux poings. Un morceau répond à leurs besoins de consommation pour quelques années. D'autres colons brûlent les épis de

blé-d'inde (maïs) en fines cendres, en extrait un filtrat qui produit une excellente poudre pour faire lever le pain. La potasse dans l'industrie est utilisée dans la fabrication du verre pour purifier le sable et depuis plusieurs années pour accélérer l'impression des couleurs sur les tissus.

Pour avoir vu pendant plusieurs jours les employés des Stevens faire ce travail, je peux encore une fois observer que ce n'est pas celui qui travaille le plus durement et dans des conditions difficiles qui en bout de ligne profitent des plus gros profits des efforts encourus. Les travailleurs usent leur santé pour un salaire plus que dérisoire et les patrons encaissent les profits.

28- Je pars pour Montréal

Le mois d'octobre m'a paru une éternité. Ma femme me manque beaucoup. Même si je lui écris presque toutes les deux semaines depuis mon arrivée à Lochaber et qu'elle me l'a bien rendu de son côté, je manque beaucoup sa présence. Je me console à la savoir chez mes parents en sécurité, mais je préférerais l'avoir auprès de moi. Maintenant qu'elle est enceinte de plus de six mois, je ne pense qu'au moment de naviguer vers Montréal auprès d'elle. Dans quelques jours, je barricaderai l'auberge et prendrai le bateau même si quelques semaines de navigation semblent encore possibles.

J'ai transporté tous les dossiers d'inspection des terres au bureau du poste de La Blanche hier et discuté avec Samuel Stevens de certains problèmes et projets dont il m'a chargé de régler avec les officiers du bureau de la colonisation à Montréal et avec certains négociants pour ses approvisionnements du printemps. Il y a une semaine, lors d'un voyage à Buckingham, j'ai aussi reçu du curé Brady une demande pour aller rendre compte à Monseigneur ou à son entourage des conditions difficiles dont les missionnaires de l'Outaouais font face et de l'aide qu'ils auraient besoin. Il me remit, à cette occasion, un certain nombre de documents qui seront utiles à la préparation de la tournée de monseigneur dans l'Outaouais l'an prochain.

La température du mois d'octobre fût maussade. Heureusement que mon programme d'inspection et d'évaluation des conditions des lots des colons encore sous la période de probation était presque complété au début du mois. Je n'ai pu compter que sur moins de dix jours de temps propice pour me rendre dans le pays. Les journées de mauvais temps m'ont cependant permis de presque compléter les travaux de menuiserie à l'intérieur de l'auberge, ce qui me permettra d'offrir à Catherine une maison des plus habitables au printemps prochain à son arrivée avec le bébé.

J'ai aussi transporté plusieurs charrettes de bois de chauffage en réserve pour l'an prochain tant pour les grands foyers que pour l'âtre de la cuisine. J'ai aussi minutieusement sélectionné et placé tout ce que nous aurons besoin pour opérer la cuisine et la salle à manger de l'auberge. En ouvrant la porte au printemps prochain, nous pourrions entrer dans une maison déjà prête. Ces derniers jours, durant mes temps libres, j'ai fabriqué un joli berceau en pin blanc traité à l'huile de lin pour le bébé. Tout est prêt pour recevoir celle qui m'a tant manqué durant les sept derniers mois.

Je quitte un pays qui a revêtu ses plus beaux atours. Comme pour souligner sa tristesse de me voir partir, la nature a laissé sa couleur de verdure pour couvrir la forêt et les champs de toutes les teintes imaginables à partir du jaune jusqu'au rouge pourpre avant de s'endormir pour la saison hivernale. Déjà les feuilles tombent au sol d'une façon effrénée au grés des vents et le parterre forestier est recouvert de feuilles mortes. Les vents plus froids du matin sifflent à travers une forêt où seuls les conifères semblent encore leur résister. La nature est triste et semble me dire d'aller au loin retrouver ceux qui me manquent tant, plus que jamais.

Enfin sur le bateau, des heures nous permettent de discuter avec des gens qui eux aussi retournent à Montréal, certains pour ne passer que l'hiver, d'autre pour ne plus y revenir. Tous cependant reviennent avec des nouvelles différentes de la colonie. Des histoires de la famille Wright des chutes Rideau, d'autres avec de mauvaises nouvelles sur le découragement des artisans. Un sujet qui fait aussi parler beaucoup, c'est le développement de Caledonia Spring près de l'Orignal. Ce site de villégiature et de santé se développe sous une forme de centre touristique. Cet endroit est en passe de devenir le centre de repos et de santé le plus important en Amérique du nord.

On dit que c'est déjà trop tard même pour les Wright d'investir dans le

développement des sources d'eau minérale et d'eau chaude. Ces sources thermales et minérales commencent déjà à attirer beaucoup de gens en quête de loisirs santé ou tout simplement de cure de rajeunissement. Plusieurs gens d'affaires y ont vu très vite une opportunité d'investissement. Au cours des quelques premières années, la grande propriété et ses sources thermales et minérales changèrent souvent de propriétaire.

Chacun sur le bateau y va des informations qu'il a recueilli en jasant avec les gens de la colonie dans la vallée. En 1835 Orrin Kellogg était propriétaire de l'ensemble de ce que l'on tente maintenant d'appeler CALEDONIA SPRING RESORTS. Il réalisa vite qu'il manquait de capitaux et vendit la propriété à William Parker en 1836. Celui-ci parvint à construire un gîte et des installations autour des sources pour répondre à la demande des clients venant de Montréal, Québec et même quelques fois des Etats du Sud. Malheureusement, le feu détruisit presque toutes les installations en automne 1838. Aussitôt, Parker se trouva des investisseurs à Montréal sans en parler aux marchands et entrepreneurs de la vallée de l'Outaouais. C'est au cours de cet été même en août de l'an 1839, il y a quelques mois, que le premier bateau amenait les premiers clients des nouvelles installations beaucoup plus modernes. On dit que l'an prochain, l'endroit attirera beaucoup de gens qui courent les centres d'eau thermale et minérale pour des raisons de santé surtout.

D'autres sites semblables, mais de moindre importance commencent à attirer d'autres investisseurs dont les Wright. C'est aussi à Gloucester Spring sur Green's Creek et Eastman's Spring sur Bear Brook près de Bytown que d'autres sources thermo-minérales furent identifiées l'an dernier. Mais les investisseurs se font toujours attendre. C'est à se demander si j'ai installé mon auberge au bon endroit dans la vallée. Nous verrons bien avec le temps. Il n'y a pas que les sources thermales qui attirent les gens.

29- De retour à Lochaber

Autant j'étais empressé d'aller passer l'hiver à Montréal l'automne dernier, encore plus la pensée de revenir à Lochaber avec Catherine et Paul m'avait hanté tout l'hiver. A Lochaber, Catherine me manquait. Après l'avoir retrouvé à Montréal à l'automne 1839, l'auberge, les souvenirs des colons et de la vallée me rappelaient à Lochaber. Tout l'hiver, je ne pensais qu'aux tâches à poursuivre et qu'au pays à bâtir. Après une saison passée à Lochaber, ce pays est devenu le mien.

J'ai perdu la plupart de mes attaches à Montréal depuis la mort de mon père après le nouvel an. Une mauvaise pneumonie l'a emporté vers la fin du mois de janvier. Ma mère ne voulait pas rester seule dans sa grande maison et m'avait chargé de tout vendre. Elle ne voulait pas demeurer seule et semblait vouloir nous suivre à Lochaber. J'ai trouvé l'idée intéressante et sa présence à l'auberge serait d'un grand support pour Catherine qui doit voir au bébé en plus d'assumer les tâches domestiques de l'auberge dès son arrivée à Lochaber.

Le bébé qui à quatre mois, naquit en début février quelques semaines après la mort de mon père. L'arrivée de ce petit fils avait beaucoup aidé ma mère qui venait de perdre papa. Elle consacra très vite presque tout son temps libre au soin du bébé rendant même parfois Catherine un peu jalouse de ne pas entièrement posséder son bébé. Il n'était dès lors plus question pour ma mère de demeurer seule à Montréal et je fis très vite comprendre à Catherine que ma mère lui serait très utile et même indispensable comme support à l'auberge de Lochaber. Tout fût donc vendu à Montréal et tous les trois nous nous retrouvons à Lochaber avec le bébé. C'est une nouvelle aventure pour tous et le début d'une vie fantastique dans un pays où tout reste à construire.

Depuis une semaine maintenant, nous vivons une vraie vie familiale à

l'auberge de Lochaber. Ayant tout laissé derrière nous à Montréal, nous sommes maintenant quatre à partager notre petit domaine au Ottawa Beach House. Ma mère met tout son temps à aider Catherine et à s'occuper de bébé Paul, ce qui lui aide à s'habituer à la disparition de mon père. La présence de ma mère auprès de Catherine et du bébé me rassure lorsque je dois m'absenter pour mes tournées d'inspection des terres ou lors de d'autres déplacements loin de l'auberge. J'ai préparé les dépendances de l'auberge en prévision des premiers clients qui viendront à l'auberge bientôt. Pendant ce temps, Catherine et ma mère se sont préoccupées d'organiser les chambres du haut et les grandes salles du premier étage pour recevoir les premiers visiteurs.

La liquidation des biens de mon père à Montréal nous a permis de mettre une somme d'argent assez importante en réserve. Cette réserve est planifiée pour couvrir mes dettes avec les Stevens. Advenant des mésententes au sujet de mes plans d'aider les colons irlandais catholiques et éventuellement de favoriser des canadiens qui s'annoncent déjà, les Stevens pourraient décider de mettre fin à nos arrangements de remise des frais encourus lors de la construction de l'auberge. Ma mère en venant ici m'a tout légué ses avoirs en échange de demeurer avec nous.

Pour le moment, la clientèle se fait rare à l'auberge, mais ce n'est que le début de la saison de navigation. Un seul visiteur est venu dans le canton depuis une semaine. Il a préféré se rendre directement chez les Stevens comme à l'habitude. Il a utilisé mon service de carriole tout au plus, les Stevens ne s'étant pas rendu au quai cette journée-là pour le recevoir. Il est convenu de toute façon que j'assure la livraison de la poste royale du bateau au poste de La Blanche dès qu'un bateau laisse un sac de courrier.

Bientôt, quelques familles d'émigrés mettront pieds à Lochaber et les Stevens m'ont chargé de les recevoir et de les guider jusqu'à leurs lots. Des arrangements ont été pris pour que je les loge à l'auberge les

quelques premiers jours au frais de la couronne si besoin se fait sentir. Ce ne sera que pour une ou deux journées, car le bureau de la colonisation leur a concédé leurs lots dans la concession VII sur le côté ouest de la rivière La Blanche. C'est un secteur difficile d'accès, aucun pont n'ayant encore été jeté sur la rivière à cette hauteur. Seul un pont temporaire entretenu par les Stevens traverse la rivière au-dessus des chutes à l'arrière du rang IV pour le moment.

Ce matin, j'ai pris plaisir à traverser la rivière jusqu'à l'île Clarence en canot pour savourer la vue de mon domaine de la rive opposée. Les grandes lettres de l'affiche du OTTAWA BEACH HOUSE sur le colossal bâtiment de pierre ne peuvent qu'attirer la clientèle éventuelle. L'auberge dans son beau paysage de verdure est visible de toute part sur la rivière. Elle est majestueuse mon auberge, mais solitaire dans ce pays encore à peine éveillé à la colonisation et encore moins à l'industrie autre que l'industrie du bois que les Stevens contrôlent de connivence avec l'empire des commerçants de la vallée.

Aujourd'hui, je fais quelques visites vers l'est sur la piste du rang III en bordure de la rivière des Outaouais vers le début de la baie Noire où quelques colons se sont installés il y a quelques années sur des lots abandonnés. L'an dernier, j'avais remarqué que l'un des colons n'avait pas encore régularisé la reconcession de ce lot et je lui avais promis que je le reverrais ce printemps. J'ai donc rencontré ce dénommé Antonish Cayen que je croyais établi seul avec sa femme. Il travaille aujourd'hui au champs avec deux jeunes hommes qu'il me présenta comme ses deux fils, Hyacinthe et Alphonse. Il m'explique qu'ils arrivaient tous ici en catastrophe au printemps 1838 après avoir passé un hiver affreux caché dans les bois de la Seigneurie des Papineau qui leur avaient permis d'hiverner dans une cabane abandonnée. Les seuls biens qu'ils avaient emportés avec eux étaient une charrette, un cheval et quelques menus effets personnels. Leurs fusils leur permirent de survivre de la chasse jusqu'à ce qu'ils arrivent à Lochaber où ils se fixèrent sur une ferme

abandonnée. Ils ne firent point de tapage ne voulant pas devoir expliquer d'où ils venaient. Antonish Cayen m'a promis de venir me voir aujourd'hui même pour régulariser l'acquisition de son lot.

J'ai déjà un premier litige de concession de lot dès mon arrivée à Lochaber et bientôt ce sera aussi de nouveaux colons qui voudront s'établir. La tâche s'annonce bien chargée. Espérons que l'opération de l'auberge nous occupera autant. J'espère bien donner des services supplémentaires à la clientèle de l'auberge. J'ai commandé chez les Stevens un canot supplémentaire plus gros que le mien pour le louer aux visiteurs ou aux colons qui voudraient se rendre soit à Clarence ou tout simplement se promener.

J'ai déjà bêché un grand carré de potager au fond de la cour cette semaine et j'y sèmerai bientôt les légumes nécessaires à la cuisine de l'auberge et pour nous même pour toute l'année. En attendant la récolte, je dois m'approvisionner chez les colons qui ne demandent pas mieux que de me vendre leurs surplus. La semaine prochaine, un colon me livrera une vache laitière pour notre approvisionnement en lait et quelques douzaines de poules pour les oeufs. L'étable, le poulailler et l'enclos sont prêts depuis hier. Pour le moment, l'écurie n'abrite que mon cheval et le hangar ma carriole, mais les installations sont prévues pour trois montures. Il me reste à construire le hangar à glace au cours de l'été, car je compte bien me faire une réserve de blocs de glace l'hiver prochain. Avec l'auberge, je dois prévoir conserver une grande quantité d'aliments aux frais durant les mois chauds de l'été.

Avec toutes ces dépendances, la cour de l'auberge n'est pas aussi grande que je ne l'aurais imaginée. La surface de la cour devient vite boueuse dès qu'il pleut et il est difficile de ne pas transporter de la terre dans tout l'auberge. En passant à la carrière de ROCKY HILL cet après-midi, j'ai remarqué que je peux facilement m'y approvisionner en criblure de pierre si les McMillan me le permettent. Il me semble qu'il n'y a plus

de fin aux travaux d'amélioration des alentours de l'auberge. Dès que je me retourne, j'observe de nouveaux travaux à faire.

Plusieurs colons sont venus nous visiter et nous informer des surplus d'aliments qu'ils aimeraient nous vendre. Certains, sachant que l'auberge est un bon débouché pour écouler leurs surplus, y voient une solution aux contraintes que les Stevens commencent à leur imposer. La population du canton produit maintenant plus que les chantiers des Stevens peuvent utiliser. Les confitures, le sucre d'érable, le porc salé et d'autres aliments en plus de produit comme le savon, les chandelles et le bois de chauffage nous sont offerts à des prix abordables. Les colons comptent sur ses revenus supplémentaires pour s'offrir des biens qu'ils ne peuvent fabriquer eux-mêmes.

L'hiver dernier fût très pénible pour les colons. La neige abondante, les vents presque continuels et le froid insupportable ont augmenté leurs difficultés à survivre dans ce pays déjà assez rude. Plusieurs enfants et vieillards furent atteints de pneumonie et certains y ont même trouvé la mort. Plusieurs colons furent retardés dans le défrichage de leurs lots et devront mettre les bouchées doubles pour reprendre le temps perdu. Certains craignent même de se voir pénaliser du fait qu'ils ne rencontreront pas les exigences du bureau de la colonisation. Je les ai cependant rassurés, en disant que s'ils démontrent comme d'habitude la même ardeur au travail, j'en tiendrai compte dans mes rapports.

Je me suis vite habitué, comme le reste de la famille d'ailleurs, au retour dans le canton. La vie a vite repris son rythme et les premiers jours sont déjà vite passés loin derrière. La réalité du labeur de chaque jour pour assurer la survie de la famille est là comme un appel au défi d'une vie toujours meilleure pour tous.

Malgré tous les efforts, beaucoup de colons ne parviennent pas à réussir comme ils le voudraient. Non pas que leurs efforts ne sont pas bien

orientés, mais les règles informelles dans le pays, tant maintenues par les Stevens que par les autres grands des affaires, contrôlent tout et ne donnent aucune chance aux pauvres colons. C'est la crainte du pouvoir anglo-saxon protestant qui fait craindre les petits dans cette colonie de l'Outaouais.

30- Antoine "Antonish" Raby

En fin d'après-midi, une voiture s'amène sur la route. Très tôt, je reconnais le "squater" Antonish Cayen qui veut me voir pour régulariser son occupation sur le lot IV-9 près de la baie Noire. Je vais à sa rencontre dans la cour et nous nous installons ensuite sur la véranda face à la rivière. Catherine nous apporte bientôt une tasse de thé et mon visiteur un peu embarrassé, commence à me raconter son histoire qui débute dans la région du lac des Deux Montagnes. Moi qui croyait être le premier Canadien à s'être établi dans Lochaber, je réalise très vite que mon interlocuteur m'a précédé d'une année.

Son histoire me révèle peu à peu que son nom, Antonish Cayen, n'est moins d'autre qu'un nom d'emprunt pour échapper aux troupes qui écrasèrent la rébellion de 1837. L'administration Colborne avait permis aux troupes de l'armée de s'approvisionner en perquisitionnant les meilleurs chevaux des colons et même souvent à s'emparer de leur nourriture. Les troupes, généralement sous le commandement de capitaines écossais ou irlandais protestants ne demandaient pas mieux que de perquisitionner chez les familles catholiques des cantons à l'ouest de Montréal. Dans la région du lac de Deux Montagnes, plusieurs colons canadiens résistèrent lors des visites des troupes et, de peur de perdre l'essentiel qui pouvait leur rester, se plièrent aux exigences des troupes.

Antonish Cayen, dès le début de son récit, m'avoue que son nom, qu'il veut maintenant reprendre en régularisant l'occupation de son lot, est Antoine Raby. Il avait pensé bien faire en changeant son nom pour un autre de consonance étrangère afin d'échapper aux troupes. Quelques colons irlandais catholiques voisins lui ont bien fait comprendre que son nom d'emprunt n'était pas plus britannique que canadien. Ce qu'il l'avait possiblement sauvé avec sa famille était beaucoup plus la distance qu'ils avaient parcourue pour se rendre ici. Antonish, s'apparente à l'anglais, mais Cayen s'allie de très près à l'Acadie.

Toujours est-il qu'Antoine prévoyait recevoir la visite des troupes qui, très souvent, ne daignaient même pas aviser les colons avant de procéder à la perquisition des chevaux dans les écuries des propriétaires. En tout moment, lui et ses fils, Hyacinthe et Alphonse, ne quittaient pas leurs fusils tout en vaquant à leurs activités ou lorsqu'ils étaient à leur maison de ferme. A tour de rôle, chacun faisait le guet pendant que les autres s'occupaient aux champs ou à l'étable. Comme prévu, ce qui devait arriver, arriva. Pendant qu'Hyacinthe faisait la garde en fin d'après-midi d'une journée de fin d'octobre, quatre soldats se dirigèrent vers la porte de l'écurie pour s'emparer de nos deux chevaux. Hyacinthe, le fusil en main, leur barra la route en face du bâtiment et nous cria de le rejoindre. En quelques secondes, nous étions près de lui, fusils en main, prêts à toute éventualité. Devant notre détermination, ils hésitèrent un instant et rebroussèrent chemin. L'un d'eux nous dit qu'ils reviendraient plus tard pour nous montrer ce qui arrive aux insoumis et aux ennemis de la couronne.

Le même soir, me raconte Antoine, le firmament était d'un rouge effrayant. Alphonse et Hyacinthe se rendirent dans les lots à l'est d'où cette lueur semblait provenir et revinrent très vite en me disant que les troupes avaient mis le feu à une dizaine de fermes et à la forêt les entourant. Nous nous rendîmes bien compte qu'il valait mieux fuir que de subir le même sort que les colons de l'est du lac. Nous décidâmes donc de quitter la ferme, ma femme, mes deux fils et moi, avant le matin. Nous rassemblâmes quelques effets personnels indispensables dans notre charrette attelée à l'un de nos deux chevaux, l'autre attaché à l'arrière, et partîmes vers l'ouest à quatre heures du matin. Sans plan précis, nous décidâmes de nous diriger vers Carillon et avec en tête de nous rendre le plus loin possible dans la vallée de l'Outaouais. Son récit est si intéressant que je le laisse poursuivre en ces termes.

Un peu dépassé Carillon, nous décidâmes de nous cacher dans les bois et d'attendre pour ne voyager qu'après la brunante pour attirer le moins

de regards possibles sur notre fuite. Cette journée nous permit de planifier un peu plus notre trajet pour les prochains jours. Le lendemain, nous avions dépassé Grenville de quelques milles et la route devenait presque impraticable. Il nous fallut presque une semaine pour nous rendre jusqu'à Bonsecours. Des cours d'eau à traverser à gué et des marécages à contourner nous firent perdre beaucoup de temps. Nous construisîmes un abri temporaire à environ un mille à l'est de Bonsecours dans les bois et je fis quelques visites à la mission pour demander du secours et trouver une solution à notre fuite.

Bonsecours n'est pas des plus sécuritaires pour s'installer et on parle que les troupes cherchent à nettoyer le territoire des Papineau. Plusieurs personnes de la seigneurie appuient leur seigneur dans ses démarches pour protéger les Canadiens contre le régime britannique qui ne veut que voir disparaître toute trace française au pays. La saison est trop avancée pour risquer d'entreprendre plusieurs semaines de trajet à travers la forêt dans des sentiers parfois presque inexistantes. Au bout d'une semaine, les pères de la mission nous indiquent que quelques colons de la Seigneurie Papineau connaissent une petite terre abandonnée au nord des concessions qui pourraient nous servir de gîte pour l'hiver. Avec les quelques points de repère qu'on nous avait donnés, nous parvîmes à nous y rendre au bout de quatre jours de recherche. Nous nous y installâmes pour l'hiver.

La neige commençait à tomber quelques semaines plus tard et nous avions déjà coupé une bonne réserve de bois pour une partie de l'hiver. Nous avons pu nous approvisionner d'un peu de pommes de terre et de farine chez les voisins qui nous promettaient de nous aider à nous en sortir. Nous étions trop orgueilleux pour accepter la pure charité et nous offrîmes de travailler avec eux aux travaux de défrichage durant l'hiver. Notre petite maison de fortune n'était pas des plus confortables, mais nous nous en accommodions.

L'hiver venu, les troupes n'étaient plus à redouter jusqu'au début du printemps. Cependant, l'hiver fût interminable et le froid des plus vifs que nous avions connu jusqu'à maintenant au pays. Nous n'avions qu'à chasser et à faire du bois de chauffage, car notre réserve n'avait pas suffi et le gibier n'était pas toujours facile à surprendre. Ce n'était pas la famine, mais le menu n'était pas varié.

Après la fonte des neiges, nous traversâmes la Petite Nation en haut des chutes de la Chaudière près du moulin de la seigneurie et, avec peine pendant deux jours, nous nous frayâmes un chemin à travers le territoire du Gore jusqu'au limite de Lochaber à la hauteur du rang VII. De là, nous pûmes plus aisément redescendre jusqu'à la rivière des Outaouais. Très tôt sur le chemin en front de la rivière, nous localisâmes un lot abandonné où une cabane semblait encore habitable. Nous nous y fixèrent et entreprirent d'acheter un peu de semence chez quelques voisins qui nous prirent en pitié. Depuis ce temps, nous ne nous sommes pas éloignés de notre lot pour ne pas éveiller trop de soupçons, mais en ayant toujours peur de nous faire expulser si un émigré s'y était amené avec un permis d'occupation.

Maintenant que les troubles de la rébellion se sont calmés, il nous faudrait formaliser et légaliser notre occupation sur ce lot si nous voulons nous protéger. Mes fils sont vaillants et veulent tous deux mettre leurs efforts avec moi pour remettre cette terre en bonne condition. D'ailleurs, comme les espaces défrichés furent labourés l'automne dernier, nous pouvons concentrer nos efforts pour rattraper le retard dans le défrichage et nous conformer aux règlements du bureau de la colonisation. Il reste à recevoir l'aide de l'agent local des terres en ne mentionnant pas trop clairement toute notre histoire. Ayant un inspecteur des terres qui est canadien, il est sûrement possible d'arranger les choses.

Mon interlocuteur s'arrête soudain et me regarde, comme s'il s'attend à

recevoir une réponse affirmative à sa demande à peine voilée. Je lui explique alors qu'aucune cession n'a encore été reçue jusqu'à cette année pour ce lot, mais que le temps presse de remplir les formalités et de faire parvenir à Montréal les documents d'entente d'occupation. Je ferai en sorte de n'expliquer à Samuel Stevens que l'essentiel pour faire endosser l'entente d'occupation. Dès que les papiers seront partis pour le bureau de la colonisation, tout entrera dans l'ordre.

Nous entrons dans mon bureau de l'auberge et je prépare alors les formules que je devrai présenter demain à Samuel Stevens. Antoine Raby, beaucoup plus rassuré repart après avoir mangé avec nous. Tout en retournant à sa charrette dans la cour, je lui fis part de la prochaine visite de monseigneur Bourget avant l'automne. Il me promet la participation de sa famille dans les activités de cette fête et espère aussi que nous aurons bientôt la visite d'un missionnaire dans le canton. Sa femme trouve dur de ne pouvoir compter sur le support moral d'un prêtre.

31- La visite de Mgr. Bourget

Durant tout l'été, les voyageurs ne parlent que de la visite de monseigneur Bourget. Les protestants ne voient pas cette visite d'un bon oeil. Le pasteur baptiste Edwards a même fait des pressions pour que Samuel Stevens fasse en sorte que l'évêque de Montréal ne vienne pas à Lochaber lors de son voyage. Samuel m'a demandé de me rendre à Buckingham pour rencontrer son excellence plutôt que de le recevoir à l'auberge, disant que Lochaber n'était pas à la hauteur pour recevoir ce visiteur important.

J'ai alors vérifié auprès de plusieurs familles supposément catholiques lors de mes tournées d'inspection, mais seulement deux familles montrent vraiment de l'intérêt à la venue de son excellence. Antoine Raby et sa famille montrent une grande joie à la venue de notre évêque au point qu'ils se rendraient même à Buckingham en canot avec d'autres s'il le fallait. Finalement, seuls les Raby et Maloney démontrent une attitude positive quand vient le temps de planifier avec ma famille le voyage vers Buckingham.

Très tôt le 9 octobre de cette année 1840, c'est le grand jour. Depuis six heures ce matin, nous nous dirigeons en canots les trois familles le long de la rive nord de l'Outaouais vers Buckingham. Nous arrivons au cours de l'avant-midi à l'embouchure de la rivière aux Lièvres où une multitude de canots sont accostés. Au risque de se faire voler nos canots, nous les montons sur la rive et montons le chemin à pieds vers le bourg de Buckingham à cinq milles plus au nord. Nous arrivons exténués mais heureux en face de la résidence des Burke tout près de la chapelle. Monseigneur Bourget y procédera à l'inauguration officielle de la paroisse de Saint-Grégoire de Naziance durant l'après-midi. Même si l'abbé Brady se dit le curé de l'endroit depuis un an, il est en réalité le curé de presque toute la vallée qu'il doit parcourir sans cesse. Son ministère ne lui laisse pas beaucoup de temps sur place à Buckingham.

La chapelle est des plus belles même si elle est de modeste dimension. Le presbytère n'est pas encore fini, c'est pourquoi la maison des Burke sert de pied à terre à Monseigneur durant sa visite dans cette belle mission qui reçoit officiellement son nom aujourd'hui et qui deviendra le chef lieu religieux entre Bytown et Bonsecours. Les cantons de Lochaber et de Buckingham ainsi que toute la vallée de la rivière aux Lièvres, en plus de quelques missions de la rive sud de la rivière des Outaouais, deviennent aujourd'hui officiellement partie de la nouvelle paroisse.

Beaucoup de gens des cantons environnants sont venus au rassemblement qui prend l'allure de grande fête chrétienne, sinon d'un vrai pèlerinage. Les gens de Buckingham, tant catholiques que protestants n'ont rien négligé pour recevoir l'illustre visiteur et ses fidèles de la vallée. Tous ont contribué à rendre le séjour des visiteurs confortable pour rencontrer ce grand personnage en ce petit bourg. Même les Bigelow et les Bowman ont permis d'utiliser leur équipement pour faire de ce rassemblement une vraie fête champêtre. Malgré la température un peu fraîche de ce temps-ci de l'année, le soleil s'est mis de la partie et tous les gens se sentent confortables. Des abris sont installés non loin de la chapelle en cas de pluie, mais tous se regroupent autour de la chapelle en attendant la venue de monseigneur qui est encore à se préparer chez les Burke. La fête se fera à l'extérieur, la chapelle ne pouvant contenir tout ce monde venu de toute la vallée.

Monseigneur, après la cérémonie de cette après-midi, passera la nuit chez les Burke avant de reprendre la route vers Bonsecours, Grenville et Montréal. Il a débuté sa visite depuis plus de trois semaines en remontant d'un trait l'Outaouais jusqu'au Grand Calumet et Portage du fort et faire ses visites en redescendant. Ce voyage fût préparé de longue date et monseigneur fût précédé dans la vallée par des membres du clergé qui ont préparé les colons à sa venue. Du haut de la rivière jusqu'ici, monseigneur a béni des chapelles, marqué les emplacements de

nouvelles églises et fait les offices de son ministère. Des paroisses furent érigées comme ici et des curés comme le curé Brady furent solennellement nommés. Les paroisses de St-Paul d'Aylmer, de St-Etienne de Chelsea, de St-François de Salle de la Gatineau et aujourd'hui de St-Nazianze de Buckingham font désormais partie de l'histoire.

Plusieurs abbés circulent dans la foule s'entretiennent avec les gens. Certains entendent même des confessions depuis le début de la matinée et le feront sûrement jusqu'à la fin de l'après-midi. Le curé Brady est venu à quelques reprises rencontrer les fidèles, mais sa préoccupation première aujourd'hui est de s'assurer du confort et du bien-être du grand visiteur qui se prépare actuellement à la cérémonie.

Chacun a apporté ses victuailles et c'est la fête champêtre avant la cérémonie religieuse. Peu ou pas n'ont déjà vu une si belle fête où l'alcool n'a pas de place. Les enfants sont des plus joyeux et lancent des cris de joie pendant que les parents essaient tant bien que mal à les contenir.

Dès le début de l'après-midi, Monseigneur Bourget s'amène vers la chapelle, entouré du curé Brady et de plusieurs autres abbés qui l'accompagnent tout au long de sa visite dans la vallée. Il bénit les fidèles au passage, touche de la main enfants et vieillards et sourit à tous ceux qui sont venus l'acclamer. Dans tout l'apparat que la dignité de son faste religieux lui permet de revêtir, son passage à travers la foule ne peu qu'émouvoir les plus rustres. Certains s'agenouillent à son passage. Plusieurs montrent même des larmes. L'assistance se presse sur son passage dans le plus digne respect.

Arrivé en face de la chapelle, il monte les premières marches, se retourne vers la foule et se recueille un instant avant de prendre la parole. La foule est silencieuse, même les enfants se taisent. J'ai rarement vu autant de respect pour un personnage dans ce pays. Puis,

levant les mains vers le ciel, il demande à Dieu de bénir avec lui la foule de fidèles devant lui qui donnent naissance au nouveau peuple de Jésus dans cette belle vallée. Tournant les yeux vers ses fidèles, il les bénit avant de s'adresser à eux.

Il remercie pour l'hospitalité dont il est honoré. Durant un long moment, il nous fait part de la grande joie qui l'habite et prie le Seigneur de donner la force à tous les habitants de cette vallée de garder la foi et de la propager malgré toutes les embûches que crée le protestantisme autour d'eux. Il insiste sur la responsabilité de chacun à faire de cette vallée le royaume du fils de Dieu. En ce pays isolé où nos missionnaires n'arrivent à peine à visiter tous les catholiques en une même année, chacun doit doubler ses efforts pour garder le Seigneur dans son âme. Chacun doit lui-même devenir missionnaire dans son milieu et prêcher par l'exemple d'une vie sans reproche. Il faut répandre autour de soi le message des Saintes Évangiles de sorte que les générations futures de cette vallée deviennent un peuple catholique à l'abri du fanatisme des incroyants.

Chacun sur cette terre de colonisation doit aider ces vénérables missionnaires à accomplir leurs missions. Plusieurs d'entre eux ont beaucoup souffert depuis plusieurs années pour remplir leurs lourdes tâches en parcourant ce pays et trop souvent en accomplissant leur apostolat dans des conditions misérables. Nombreux sont ceux qui y ont même laissé leur santé et parfois leur vie. Son éminence convie tous et chacun à prendre la responsabilité de supporter et d'entretenir leur curé de façon décente pour lui permettre de donner le meilleur de lui-même au salut des âmes du pays. La chapelle est maintenant terminée, mais le presbytère doit aussi être construit pour loger le curé Brady. Les fidèles doivent faire preuve de générosité afin d'assurer décentement la subsistance de leur curé pour que son oeuvre sainte soit des plus bénéfiques parmi le peuple de la vallée.

L'évêque se dirige enfin vers l'autel qui est temporairement placé à l'extérieur près de l'entrée de la chapelle pour l'occasion afin que tous puissent assister à la messe. Avec toute cette assistance, la chapelle ne peut pas contenir tout le monde. Le curé Brady et l'abbé Tréteau assiste son excellence à cette belle messe. Le faste de cette messe remplit l'assistance d'émotion. Après la lecture de l'évangile, l'évêque procède à la bénédiction de la chapelle et à l'inauguration officielle de la paroisse de St-Nazianze de Buckingham. Après la messe, monseigneur se retire chez les Burke pour revenir parmi la foule vêtue de sa soutane aux couleurs violet et rouge que son poste d'évêque lui permet de revêtir.

En fin de journée, nous retournons à Lochaber le coeur rempli de joie d'avoir participé à ces cérémonies. Il nous reste une dernière chance de voir notre évêque passer en face de Lochaber demain. Tout le groupe de Lochaber se donne rendez-vous sur le quai près de l'auberge demain pour saluer une dernière fois Monseigneur.

32- Enfin du beurre

Une surprise aujourd'hui; un colon, fier de la réussite de sa femme, vient nous porter un pot de beurre qu'elle a fabriqué elle-même. Le beurre est un produit rare ici. La qualité du beurre dépend beaucoup de la bonne alimentation des vaches dont le lait peut prendre un goût parfois désagréable si l'animal mange autre chose que les bonnes herbes des pâturages. L'expérience et l'habileté du fabricant est aussi pour cause dans la qualité. Plusieurs colons ne portent pas d'importance à la saine alimentation de leur animaux et il est souvent difficile de se procurer un lait permettant de fabriquer du bon beurre. Les colons n'ont pas encore de véritables troupeaux et leurs quelques vaches ne suffisent qu'à peine à les approvisionner en lait de consommation journalière. Les colons se contentent généralement de lard ou de graisse comme substitut au beurre. Le beurre est donc considéré comme un produit de luxe que très peu de gens n'envisagent fabriquer.

De rares colons se construisent des installations leur permettant de produire du beurre de bonne qualité. Les installations pour conserver leur lait et fabriquer le beurre sont généralement situées le long d'une source ou d'un petit ruisseau limpide. Un abri repose sur des fondations de pierre. La charpente en bois de cèdre est recouverte de lattes. Des volets ferment les quelques fenêtres et la porte pour garder les animaux sauvages hors des lieux. L'eau froide de la source ou du ruisseau entre d'un côté pour y alimenter un bassin et s'écoule par l'autre extrémité de l'abri permettant de renouveler l'eau continuellement.

Le lait est gardé au frais dans des contenants de bois, mais qui sont beaucoup plus difficiles à garder propres. L'idéal serait de conserver le lait dans des contenants de cuivre, mais la rareté de ces contenants autant que leurs coûts ne permettent qu'à très peu de gens de s'en procurer. Pour extraire la crème du lait, les colons utilisent des sceaux de bois avec un bouchon bloquant un trou dans le fond. Lorsque le lait a reposé

assez longtemps pour que la crème s'accumule en surface, le bouchon est enlevé pour y laisser sortir le lait écrémé. Le bouchon est remis en place dès que le niveau inférieur de la crème atteint le fond de la chaudière. La crème est alors versée dans un pot de terre cuite et conservée au frais dans le bassin d'eau froide jusqu'à ce que l'on soit prêt, soit à la consommer comme telle, ou pour fabriquer du beurre.

L'équipement pour fabriquer le beurre est encore assez rudimentaire. Les barattes à beurre peuvent avoir des formes assez variées et la plupart du temps sont de fabrication domestique. La baratte la plus simple est faite de quatre planches fixées parallèlement les unes aux autres en forme de colonne auquel un fond est ajouté. Ce contenant est longuement trempé dans l'eau jusqu'à ce que les joints soient étanches. La crème y est versée et vigoureusement brassée avec un bâton jusqu'à ce que le contenu devienne du beurre. D'autres barattes verticales possèdent un mécanisme de palettes qui est tourné à force de bras à l'intérieur pour brasser la crème jusqu'à la formation du beurre. Ce procédé devient une opération difficile et fatigante pour la femme du colon qui effectue cette tâche. Un de nos colons possède une baratte à beurre avec un mécanisme à palette fixe à même la baratte et actionné à partir d'une manivelle. Le mécanisme peut s'enlever après l'opération pour retirer le beurre et nettoyer le tout. J'ai déjà vu une baratte plus pratique à Buckingham. Il s'agit d'un petit tonneau fixé horizontalement à un support dans lequel des palettes sont fixées latéralement à la paroi interne. On y insère la crème et le tonneau est tourné jusqu'à la formation du beurre.

Certains colons, peu soucieux de la qualité de leur beurre ou par ignorance de la valeur de la bonne nourriture, font solidifier le gras de la crème en y versant de l'eau bouillante. En filtrant le tout à travers un tissu, ils obtiennent un genre de beurre blanc qui est retenu dans le tissu lorsque le liquide est filtré. D'autres font simplement geler la crème pour en isoler le gras qui devient un simili-beurre mousseux, mais de

goût peu recherché.

Le beurre de baratte en sort solidifié, puis lavé à l'eau froide et bien égoutté pour enlever toute trace de petit lait qui en sort. Pour effectuer ces opérations, le beurre retiré de la baratte est placé sur un plateau de bois dont le fond est perforé de quelques trous pour évacuer le liquide de lavage et les résidus de lait de beurre. Plusieurs font cette opération directement dans la baratte en rinçant le beurre à plusieurs reprises tout en l'égouttant bien à chaque fois. Lorsqu'asséché, le beurre est entreposé dans des contenants de terre cuite.

Pour leur réserve de beurre des chantiers, les Stevens exigent que le beurre reçoive 2.5 livres de sel, 6 onces de salpêtre et 0.5 livre de sucre par 32 livres de beurre baratté. Pour en garantir une meilleure conservation, une saumure est ajoutée aux premiers deux pouces de beurre en surface des contenants de terre cuite. La surface du beurre est alors couverte d'un tissu blanc fortement pressé en place avec le couvercle. Ce genre d'emballage permet de conserver le beurre jusqu'à deux ans.

Le beurre que je reçois aujourd'hui a été fabriqué et emballé selon cette méthode et le colon m'assure que je n'aurai pas de difficulté à le conserver. Le contenant de terre cuite contient près de cinq livres de beurre. Le colon me promet aussi de m'apporter de leur fromage bientôt.

33- Drogues et remèdes

Les notions médicales sont très primitives, si non inexistantes, dans le pays depuis le début de la colonisation. Les médecins sont à de longues distances et ne viennent pas nous visiter. Leur éloignement fait place à toutes sortes de croyances quand ce n'est pas de la charlatanerie. La croyance populaire et les potions nous viennent souvent de la tradition des amérindiens et remplacent souvent la science de quelques médecins qui pourraient venir occasionnellement.

Donc, la médecine naturelle devient presque reliée à la sorcellerie ou à de la charlatanerie et parfois est même modifiée par l'ignorance des gens. Les cures magiques, le port du charme et les traitements miraculeux de potions ou de tisanes trouvent des adeptes chez tous les colons. Quelques marchands d'herbes et de potions miraculeuses visitent parfois les gens, allant de ferme en ferme, de colon en colon et visitent toute la vallée pour vendre leurs remèdes qui guérissent tout et rien. Il semble que la confiance des gens y fait même partie du dosage. Certaines guérisons nous portent à admettre que certaines herbes pourraient guérir à peu près n'importe quoi.

Les infusions d'écorces viennent calmer les fièvres lorsque prises à forte dose. Les feuilles de sénéçon commun, lorsqu'on s'en frotte les mains guérissent les gerçures; cette plante cuite est un bon cataplasme contre les hémorroïdes; l'infusion de racines de cette plante prévient les douleurs menstruelles et est un bon purgatif. Cependant, des colons s'en sont rendus parfois très malades.

Les racines de bardane infusées aident à la digestion, tandis que l'onagre bi-annuelle est utilisée contre les irritations de l'estomac et de la vessie, les quintes de toux, l'asthme et la diarrhée. L'infusion de cette dernière plante sert également de lotion contre les maladies de la peau.

L'infusion des racines de fraisiers est aussi efficace pour traiter les fièvres.

Une vieille coutume des Indiens du sud est souvent imitée en faisant bouillir des copeaux d'écorce de certains arbres. Le tonique qui en résulte a un fin goût aromatique, tout spécialement l'écorce du cerisier qui est réputée pouvoir purifier le sang. Les racines rouges de la gentiane, lorsque séchées et écrasées, soulagent les douleurs rhumatismales et certaines infections du nez.

Nos vieux colons récoltent les herbes à certaines phases très spécifiques de la lune pour conserver leurs qualités curatives. Les infusions sont préparées selon le cas à partir d'une ou plusieurs parties de la plante, les racines, les tiges, les feuilles, les fruits et les graines. Les croyances veulent que plus la tisane ou l'infusion est amère, plus ses qualités curatives sont élevées. Le thé des bois chaud, paraît-il, guérit tout ce que les autres tisanes ne parviennent pas à guérir. Rien de mieux que le thé de pruche préparé à partir des plus hautes branches de l'arbre pour avoir raison des rhumes les plus tenaces. De même, le thé de menthe verte arraisonne les mauvaises toux et les maux de gorge.

Devant les mauvaises infections, le grand moyen d'extraire le vilain est sans contredit la saignée. Mais le danger des infections encore plus graves guettent le malade quand les conditions septiques ne sont pas les meilleures. Les germes des maladies ne sont pas connus et les gens pensent souvent que le mal vient de l'intérieur. Pour cicatriser la plaie d'une saignée, comme toute autre plaie ouverte, les feuilles de plantain broyées et posées en cataplasmes imprégnés de vinaigre donnent de très bons résultats. Les contusions diverses et les meurtrissures reçoivent le même traitement.

Une pratique que nul n'ose parler au pays nous vient des Indiennes du continent. La mousse de sphaigne, cette mousse des marécages qui peut

absorber plus de dix fois son poids en eau, est utilisée par nos femmes de la colonie comme serviette hygiénique lorsqu'elles ont leurs menstruations. Cette mousse a réellement des qualités antiseptiques et est l'une des seules plantes ne représentant aucun danger de contamination au moment de sa cueillette en nature.

34- Noël 1842

Nous sommes à la veille de Noël. Ma femme et moi ne pouvons oublier les beaux souvenirs de nos Noëls à Montréal, une fête qui s'étirait en passant par le nouvel an jusqu'aux Rois. Ici, Noël se veut à peine plus gai que les autres jours d'isolation durant cet hiver qui ne finit plus. Quelques familles comme nous donnent un peu de gaieté à leurs demeures en y mettant quelques décorations, mais en général, cet effort ne fait que nous rappeler encore plus nos beaux Noëls d'antan.

Pas question de la messe de minuit à cause de l'absence de prêtre dans le canton. L'auberge prend tout de même l'apparence de jour de fête avec quelques guirlandes de branches de pin et de sapin agrémentées de grappes de fruits de viorme que les oiseaux n'avaient pas encore mangé dans les buissons à demi cachés sous la neige. J'y ai mis plusieurs heures à les récolter hier le long de la route allant vers le plateau. Au retour, après le souper, Catherine et moi avons décoré plusieurs pièces de l'auberge en nous remémorant les souvenirs de notre dernier Noël passé ensemble à Montréal avec nos familles. Pendant ce temps, ma mère préparait des friandises à la cuisine.

Nous avons passé tout le reste de la journée à préparer la nourriture et j'ai rentré le bois pour chauffer les foyers des deux étages, car nous avons invité deux familles de colons à partager ces quelques moments de fêtes avec nous à l'auberge. Nous les attendons en fin de journée et les garderons toute la nuit avec nous pour fêter Noël comme il se doit. Malheureusement, ils devront probablement repartir au cours de la matinée du jour de Noël pour retourner nourrir leurs animaux à la ferme.

Pour l'occasion, nous comptons puiser dans nos meilleures réserves du garde-manger pour faire la fête. Catherine et ma mère ont préparé de bons pâtés de porc et de volailles. Le sirop d'érable sera aussi à l'honneur sur la table. Des noix que nous avons cueillies sur l'île

Clarence en fin d'été sont déjà dans des plats comme friandises à côté des morceaux de sucre d'érable pour les enfants. Paul n'a que trois ans, mais n'a pas pris beaucoup de temps à repérer ces bonnes choses que nous avons dû mettre très vite hors de sa portée. Ce sera sûrement de grands moments pour lui de pouvoir partager ces gâteries avec les autres enfants qu'il ne voit que très rarement.

Nous chauffons les deux étages au complet depuis ce matin après avoir ouvert toutes les portes des chambres du haut. La plupart de ces chambres ne sont pas chauffées durant les grands froids d'hiver. Nos invités y trouveront un bon coin chaud pour se reposer avant de repartir demain, du moins leurs enfants après avoir fait la fête. J'ai aussi rempli toutes les lampes à l'huile, car la fête de Noël doit remplir la maison toute pleine de lumière durant les réjouissances de la naissance de l'enfant Jésus.

Catherine et ma mère ont aussi fabriqué une belle crèche de Noël tout près du foyer. Elles ont travaillé plusieurs semaines à modeler les personnages de papier mâché. La crèche en écorce de pruche est agrémentée de branches de sapin et d'un peu de farine pour simuler de la neige.

J'ai sorti du whisky pour les adultes et ma mère a mélangé du sirop de petits fruits dans de l'eau pour les enfants. Ces petits fruits font partie des réserves cueillies à la fin de l'été dernier.

Vers cinq heures de l'après-midi, deux traîneaux descendent la route vers l'auberge. La neige commence à tomber et le vent la soulève avec force. Je m'habille pour les accueillir et les aider à mettre leurs traîneaux à l'abri jusqu'au lendemain.

Après leur arrivée, nous nous retrouvons tous dans le grand salon de l'auberge assis devant le foyer pétillant pendant que les enfants courent

déjà tout autour de nous. C'est la fête pour ces enfants habitués à beaucoup moins d'espace dans les petites maisons de colons. A voir les enfants, c'est la fête pour tous, même si les adultes semblent un peu gênés devant le confort que leur offre notre auberge qui contraste avec leurs petites maisons d'une seule pièce. Cependant, tous reprennent vite leur aisance et leur humour usuel que je leur connais si bien. Notre plaisir un peu égoïste de les voir déjà commencer à savourer l'ambiance des fêtes que nous avons recréée pour nous se change très vite en plaisir de le partager avec eux.

J'ai déjà servi aux hommes un verre de whisky chaud pour leur faire reprendre la chaleur intérieure qu'ils avaient sûrement perdue durant leur longue randonnée en traîneau pour se rendre fêter avec nous. Catherine revient de la cuisine avec des tasses de boisson chaude de sirop aux fruits avec une larme d'alcool pour les dames pendant que ma mère offre des friandises aux enfants. Assis devant le foyer nous nous échangeons les nouvelles des dernières semaines pendant qu'à nos pieds les enfants semblent prendre un moment de répit après avoir gambadé à la grandeur de l'auberge.

Aucun de ces deux colons n'a sollicité de travail dans les chantiers des Stevens cet hiver du fait que les récoltes et la fabrication de potasse des dernières années ont suffi à leur procurer le nécessaire pour la survivance de leur famille durant l'année toute entière. Une bonne partie des approvisionnements de l'auberge provient des surplus de leur production et de celle de quelques autres colons des alentours.

Après un copieux repas, je reviens au salon avec les hommes et les enfants pendant que les femmes s'affairent à dégarnir la table dans la salle à manger et remettent tout en ordre dans la cuisine. Vers 8 h 00 nous sommes tous de nouveau devant le foyer. Les enfants semblent maintenant très à l'aise dans notre auberge comme s'ils y avaient toujours vécu. Déjà quelques-uns d'entre-eux commencent à sommeiller

à la chaleur du foyer sur la peau d'ours à nos pieds. Les autres laissent discrètement fermer leurs yeux en appuyant leur tête sur les genoux de leur mère. Quelque temps plus tard, les enfants n'entendent même plus nos conversations.

Je dois me lever périodiquement pour alimenter les deux foyers pour maintenir la chaleur dans toute l'auberge. Le froid et le vent glacial qui s'entêtent inlassablement de fouetter les murs de l'auberge nécessitent que les feux soient gardés dans toute leur vigueur sans arrêt. Nos invités se surprenaient de voir la quantité de bois de chauffage que j'avais entré à l'intérieur, mais tous réalisent maintenant le pourquoi de cette prévoyance. Avec la tempête qui est dans tous ses ébats à l'extérieur en ce moment, il serait désagréable d'y courir chercher des bûches pour nourrir les foyers.

Dès 11 h 30, nous avisons qu'à minuit avant de monter les enfants dans les chambres pour la nuit, nous les sortirons de leur sommeil pour la prière devant la crèche pour célébrer la naissance du petit Jésus. Nous leur remettrons leur bas de Noël remplis de friandises que ma mère leur a préparées. Au même moment, ma mère accroche les bas des enfants au-dessus du foyer pour leur faire la surprise à leur réveil avant la prière. Mais ils ne devront leur toucher qu'après avoir célébré avec nous la naissance du petit Jésus.

A minuit, les enfants se frottent les yeux, ne sachant trop ce qui ce passe. Quelques explications suffisent à les réveiller complètement sachant qu'ils auront droit à la surprise bientôt après une courte prière. Tous, agenouillés devant la crèche, nous récitons avec recueillement et respect une longue prière demandant à Jésus de venir dans nos coeurs et nous permettre dans le futur de célébrer le Noël avec un prêtre pour souligner sa venue avec une messe de minuit. Tous, à haute voix, nous lui demandons de nous bénir et de demeurer dans notre coeur durant toute l'année. Finalement, chacun se recueille en lui-même pour

demander pardon pour les fautes commises et demander la santé.

Lorsque nous nous relevons, les enfants se précipitent vers ma mère qui s'apprête à décrocher les bas du foyer. Très vite, les enfants lancent des cris de joie en sortant les friandises qu'ils ne voient généralement qu'en de rares occasions. Les adultes eux ont droit à une santé que je leur offre en leur présentant mes souhaits. Puis c'est le moment de monter les enfants pour leur nuit de sommeil.

Quelque temps après, même les femmes rejoignent les enfants au deuxième étage. Nous demeurons longtemps entre hommes à discuter devant le foyer du salon échangeant sur les problèmes à résoudre dans le canton, afin non seulement d'améliorer le développement de la colonisation, mais aussi d'aider les catholiques constamment harcelés ou du moins ignorés par les protestants.

Quelques heures de sommeil seulement nous ont suffi; le matin, la vie reprend son cours à l'auberge avec les enfants qui continuent de jouir de tout cet espace. Après avoir mangé, vers 11 h 00 du matin, nos visiteurs repartent déjà, la tempête apaisée, pour retourner vivre le reste de l'hiver sur leur petit coin de terre. Ce fût un bien court Noël.

35- Un dur hiver

Le vent balaie constamment l'immense voie d'eau recouverte de neige et de glace. A tout moment, la poudrière nous camoufle l'île Clarence en avant de l'auberge, nous donnant l'impression d'être au beau milieu de nul part. Tout près, de chaque côté et à l'arrière, la forêt, embourbée dans la neige qui la rend presque impénétrable, garde l'auberge captive et prisonnière de la froidure interminable de la trop longue saison d'hiver.

Cette année, la neige grimpe jusqu'à mi-hauteur des fenêtres que nous devons constamment libérer. A certains endroits autour des écuries, les accumulations de neige allongent jusqu'à atteindre la toiture, nous donnant l'impression que tout s'enfoncé à jamais dans ce pays qui semble vouloir disparaître. Une haute tranchée nous relie aux dépendances qui ont complètement disparues sous l'épais manteau hivernal. L'avantage de pouvoir circuler par un couloir jusque dans les écuries, puis à la remise lors de journées de bourrasques se transforme souvent en un effet de captivité quand de trop longues tempêtes n'en finissent plus de durer. Depuis un mois que les tempêtes se succèdent et nous confinent presque constamment à la réclusion sur nous-même. Noël nous semble bien loin derrière nous, même si ce n'est que la fin de février qui s'annonce.

Manger, dormir, garder le feu vivant dans les foyers, nourrir les bêtes et voir passer le temps qui n'en finit plus nous donnent trop de temps à ne rêver qu'à des jours meilleurs. Planté devant la porte sur la véranda, captif de cette épaisse blancheur sans vie, trop épaisse pour en risquer les chevaux et les traîneaux, il ne nous reste plus qu'à attendre la lointaine saison de navigation qui passera encore trop vite.

Personne n'a osé se pointer par ici depuis des semaines. Nos vaillants colons se sentent eux aussi tous captifs comme nous de cette infernale saison froide et sifflante de bourrasques. L'arrière pays n'en est pas mieux. La forêt capte encore plus la neige qui n'arrête de s'empiler à

en faire disparaître les petites maisons des colons qui ne resurgiront qu'au printemps. Confinés dans leur unique petite pièce de bois rond, souvent jusqu'à dix personnes à ne plus pouvoir se regarder à la longue, leur hiver doit être encore plus long que le nôtre. Au moins, à l'auberge, nous ne manquons pas d'espace. Pour nous aider à garder bon moral, nous chauffons les deux foyers. Nos réserves de bois nous le permettent grâce à la prévoyance dont j'ai fait preuve l'automne dernier. Heureusement, car le pire pourrait être à venir.

Ma mère n'est pas bien depuis quelques semaines et ne cesse de nous parler de papa, plus que jamais. J'ai peur qu'elle ne développe une pneumonie. A son âge ce serait fatal. Il ne faudrait pas que le mal ne s'étende à la famille. Le petit n'a que trois ans et pourrait en être très touché. Catherine n'en finit plus de préparer des tisanes de toutes sortes tant pour soulager ma mère que pour nous protéger des germes qui pourraient nous atteindre. Captifs à l'intérieur la plupart du temps, sans trop d'exercice, nous sommes tous exposés à perdre notre résistance; la fatigue de ne rien faire nous guette dans notre oisiveté dans cette grande maison. Nous rêvons tous de passer une saison froide à Montréal plutôt que de rester captifs de ces hivers du bout du monde, mais nous n'avons plus rien ni personne là-bas.

La chasse n'a pas été bonne cet hiver. La neige épaisse et les tempêtes successives isolent autant le gibier que nous. Nos réserves de viande de gibier diminuent et nous devons souvent nous restreindre à nos rations marinées et salées du garde-manger. Je capture parfois quelques lièvres et attrape quelques perdrix qui se risquent jusqu'ici dans les alentours, mais ils sont beaucoup moins nombreux que l'an dernier. La monotonie de nos menus s'ajoute au poids de l'isolement qui ne cesse de nous accabler. Lard salé, boeuf mariné et fèves au lard, soupe au pois et galettes de sarrasin, tisane de tilleul et thé de chicorée, pomme de terre et quoi encore revient très vite sur la table plus souvent qu'à leur tour. Nous gardons le lait de la vache pour ma mère et le petit qui en ont

grand besoin pour garder leur vitalité pour passer l'hiver. Catherine doit aussi en prendre depuis quelque temps parce qu'elle pense qu'elle est enceinte. Nous avons perdu notre chèvre après les fêtes et ne pouvons plus compter sur son lait pour faire du fromage de temps en temps. Il ne faudrait pas qu'il en arrive autant à la vache avant au moins la fin de l'hiver.

Mon pays c'est l'hiver interminable entrecoupé d'étés qui passent trop vite pour ne faire place qu'à l'hiver encore. Durant cette longue saison, mon pays n'a souvent de limite que les murs de notre auberge. L'Ottawa Beach House ne nous semble souvent qu'un gîte perdu au milieu de la surface de cette planète par les temps qui courent. Sans cours d'eau, sans chemin ni voisin durant des mois, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes, seuls devant le Seigneur qui ne semble que nous aider de si loin, silencieux, avec qui nous ne pouvons prendre contact que par la prière en espérant qu'il nous entende.

Ma pensée me porte souvent vers le curé Brady qui parcourt les chantiers tout l'hiver au gré des tempêtes et des vents. Pauvre homme, lui que rien ne doit arrêter pour se porter au secours de toutes ces âmes que les chantiers n'aident pas toujours à garder près du Seigneur. La plupart du temps, seul à affronter les intempéries au risque de sa vie, il lui arrive même de se camoufler et dormir à la belle étoile par grand froid pour échapper à la bourrasque et au péril de tomber et geler dans les infernales poudreries entre deux chantiers. Doit-il souffrir le pauvre homme.

Les Stevens, eux, le savent bien que l'hiver d'ici n'est pas pour eux. Dès la fin d'octobre début novembre, les femmes et les enfants descendent jusqu'à Hawkesbury pour passer l'hiver pendant que les hommes, eux, montent à leurs chantiers diriger les opérations. Les pauvres colons, eux, laissent leurs familles dans leur petite cabane de bois rond pour aller couper le bois chez les Stevens pour de maigres

gages. Ils n'en reviendront qu'avec la drave à la fonte des neiges. Dans ces grands espaces forestiers, entrepôts de bois de la Grande-Bretagne, certains y laissent leur santé, sinon leur vie en redescendant lors du flottage. Ceux qui reviennent trouvent parfois un membre de la famille qui n'a pu résister aux rigueurs de l'hiver et à l'humidité de la cabane trop longtemps enfouie sous la neige.

Pourquoi persister à vivre dans un si dur pays qui nous prend beaucoup plus qu'il nous donne? Encore, cet hiver qui ne veut pas en finir et qui nous fait languir à faire mourir; il nous donne envie de partir. Mais tant d'efforts, de labeur et de sueur couvrent ce sol que nous ne voyons pas une grande partie de l'année; plus de raisons nous y retiennent que d'ambition nous poussent à le quitter.

36- La rivière s'éveille

Les longs mois d'hiver tirent à leur fin non sans nous avoir trop brisé les nerfs. Le début d'avril apporte plus de chaleur et les rayons du soleil rendent la neige granuleuse. L'épais manteau de neige diminue peu à peu, mais les nuits gardent leur température froide et le gel persiste dès que le soleil se cache. La période des sucres tire à sa fin et tout le monde guette la rivière. C'est la période où personne ne risque de mettre le pied sur la glace. C'est la pire période d'isolement dans la vallée.

Bientôt, l'eau commence à s'accumuler le long des rives et à plusieurs endroits sur les grandes étendues de glace de la rivière. A la vue de ces mares d'eau, plus personne ne vient de l'extérieur pour au moins trois à six semaines. Pour oublier cette solitude, nous commençons à préparer l'auberge pour recevoir les premiers visiteurs du début de la saison de navigation.

Même les colons évitent de circuler sur les chemins des concessions qui commencent eux aussi à montrer des faiblesses. La neige battue des chemins devenus trop fragiles convainc très vite les colons à rester chez eux pour un bout de temps. Dès que les sabots des chevaux et les patins des traîneaux défoncent la neige battue des chemins, plus personne ne s'y hasarde. C'est la période d'intense espoir de revoir les mois plus chauds et agréables de l'été qui tarde.

Bientôt, c'est toujours trop long et trop tard. Enfin, la glace craque et se disloque près des rives sous la pression du volume d'eau qui augmente dans la rivière, résultat de la neige qui commence à fondre dans le pays. La neige, elle disparaît peu à peu sur la glace de la rivière et le couvert de glace prend une teinte de gris. Mais la glace persiste toujours même si de grandes flaques d'eau la recouvre. Les tensions se font sentir et nous pouvons voir que l'eau fait gonfler la surface par endroits.

Les jours passent et enfin l'eau semble gagner la bataille. Un bon matin, à l'éveil, comme ce matin, une grande partie de la glace entre la rive et l'Ile Clarence a calé durant la nuit. Peu à peu la glace commence à s'accumuler un peu plus bas à l'extrémité du bout de l'Ile. Il nous fait plaisir de voir se détacher de gros morceaux de glace en amont et descendre sur cette nappe d'eau encore captive des glaces qui s'empilent plus bas. Ici en face de l'auberge le courant n'est pas très rapide et la débâcle n'est pas spectaculaire comme en certains endroits où des débâcles fracassantes deviennent tantôt spectaculaires, tantôt fracassantes, entremêlées d'inondations.

A cette période de l'année, la rivière se venge de l'hiver et se libère progressivement de sa captivité sous nos yeux. Ce spectacle nous encourage et je laisse voir que notre captivité prendra aussi fin bientôt. Notre isolement prendra enfin bientôt fin.

Un bon matin, plus de glace à l'horizon en aval. Plus de glace non plus en amont bloque les blocs de glace qui descendent librement le courant. Les derniers vestiges de glace sur les rives se détachent graduellement et la rivière se libère. Les rares blocs de glace sur la rivière permettent maintenant de circuler sécuritairement sur l'eau.

En mai, les vapeurs reprendront leur route sur les circuits de navigation et les premiers visiteurs, souvent aussi impatients que nous, reprendront contact avec toute la vallée.

Quelques semaines plus tard, ce sont les tributaires de la Grande Rivière qui s'animeront aussi, mais avec plus de fracas. Très tôt les eaux de la fonte des neiges de l'arrière pays gonfleront ces rivières avec la débâcle et viendront grossir les flots qui inonderont derrière nos rives dans la vallée. C'est aussi le début de la saison de la drave. Les aventures périlleuses des draveurs commencent. Les embâcles et les empilades enchevêtrées de billots dans les rapides des rivières La Blanche, aux

Lièvres et de la Gatineau donneront aux draveurs des défis durant lesquels certains perdront même leur vie. Tout un métier que de trouver le billot qui retient ces empilades. Débloquer ces empilades demande d'agir vite avant que tous ces billots ne reprennent leur course folle. C'est presque jouer à la roulette russe pour ne pas dire courir au suicide.

Dans un mois, les activités estivales auront reprises dans la vallée et presque tout le monde aura oublié ces longs mois d'isolement. Le seul souvenir de ces longs mois d'hiver sera les blocs de glace entreposés dans la remise dans de la sciure et les copeaux de bois. Ce n'est pas pour garder le souvenir de l'hiver que nous entreposons ces blocs de glace tous les hivers. Nous avons appris très vite que c'est presque le seul moyen de conserver certains aliments durant les chauds mois d'été. C'est cependant presque le seul élément positif que l'hiver nous apporte jusqu'à maintenant.

37- L'isolement des habitants

Nous sommes tous isolés dans ce pays dans notre effort de survivre à cette nature sauvage et à ce climat dont les hivers n'en finissent plus. Seule la rivière nous mènerait hors de notre solitude s'il nous en restait le temps en dehors des heures, des jours, des semaines et des mois de labeur à vaincre les éléments qui nous entourent. Le canton est presque coupé du reste de la vallée autant que chaque colon est éloigné de son voisin, non seulement par la distance, mais surtout par les longues heures à assurer sa subsistance.

Beaucoup de lots ne sont pas habités, leurs propriétaires les ayant surtout obtenus pour en faire l'exploitation forestière. Les McMillan, les McDonnell et les McCouaig possèdent des terres ici. Tant que des grands propriétaires détiendront autant de terre, les chemins de colonisation ne se développeront que très peu. Ces lots inhabités éloignent les colons les uns des autres, car plusieurs sont regroupés.

Les colons catholiques sont très dispersés dans une population à majorité protestante les ignorant lorsqu'ils ne les accablent de leur fanatisme. Les catholiques souffrent le plus de l'isolement dans le pays. Peu considérés du voisinage, faisant face à des chemins peu carrossables, ces colons ne s'en remettent qu'à leur sort de fermiers des bois. Même si les colons protestants sont plus proches les uns des autres, tant par leurs traditions que par leur nombre, l'isolement de ce pays de forêt leur pèse aussi. Au moins, ils ont la satisfaction de recevoir les services religieux de leur pasteur baptiste, le révérend Edwards. Notre curé Brady nous promet bien de venir plus souvent, mais le pauvre a trop de territoire à couvrir pour offrir plus à nos pauvres gens.

Il y a bien une quinzaine de familles qui se disent catholiques ou du moins ne se rendent jamais aux offices protestants chez les Stevens lors des visites du pasteur Edwards le dimanche. Ils démontrent néanmoins

peu d'intérêt à recevoir le curé Brady lorsqu'il vient nous voir deux fois par année à l'auberge. Toutes les raisons sont valables, chemins impraticables, la maladie des uns et l'âge des autres. On tait cependant le fait que l'on ait peur de la réaction des protestants fanatiques s'ils recevaient ou venaient rencontrer leur curé lorsqu'il vient à Lochaber.

Mes déplacements dans le canton lors de mes inspections des terres me font bien voir la misère des gens, surtout des catholiques, moins instruits et moins organisés. Le peu de supplément qu'ils parviennent à s'offrir est parfois, sinon fréquemment dépensé à l'achat d'alcool, véritable fléau qui les rend désabusés et paresseux. La pauvreté et l'ignorance de beaucoup de ces gens ne les favorisent pas.

Les Stevens n'aident pas plus qu'il n'en faut ces pauvres colons catholiques. Ils refusent généralement de vendre de l'alcool aux colons protestants à la demande du pasteur Edwards, mais acceptent volontiers d'en vendre aux colons catholiques pour troquer avec eux les suppléments de production de leur ferme. Certains colons iront même parfois à s'endetter pour se procurer de l'alcool, plutôt que de se payer l'essentiel. Deux colons ont perdu leurs droits d'occupation de leurs lots suite à la consommation d'alcool qui les avait rendus trop paresseux ou insouciants pour s'acquitter de leurs tâches de défricher leur terre. Les retards dans le défrichage et l'abandon de certains de leur champs de culture ne peuvent être indûment tolérés. Les Stevens tardent souvent à déclarer ces lots vacants au bureau de la colonisation escomptant pouvoir éventuellement les acquérir pour eux ou pour des amis qui veulent agrandir leurs fiefs.

Les colons doivent se prendre en main et se structurer en une communauté forte pour survivre et échapper à cet isolement et à cette oppression. La paix de leur âme et la fierté de leurs traditions devraient les préoccuper plus. Il faudra trouver un moyen de leur donner cette fierté pour les intéresser à porter plus de respect et de considération pour

le curé Brady de Buckingham et à leur salut. C'est le seul moyen de leur donner confiance en l'avenir.

Peu de colons se rendent jusqu'ici à l'auberge. Il est vrai que je n'ai pas grand chose à leur offrir en troc pour ce qu'ils produisent et les besoins de l'auberge sont encore limités. Le poste des Stevens demeure encore le centre d'approvisionnement et d'échange du canton. Les colons s'y rendent aussi pour y vendre leur cendre d'abattis. Je dois encourager la venue de quelques artisans aux abords de l'auberge pour faire descendre les colons jusqu'ici. Il est difficile d'attirer des artisans dans ce pays où l'argent liquide n'existe pas et où les gens ne font généralement que du troc.

On me dit que la construction d'un nouveau quai et de moulins à scie s'annonce pour bientôt. C'est à espérer que de telles installations viennent briser l'isolement de ce coin de pays et favoriser le va et vient sur nos chemins qui pourront alors se développer. En attendant, il faut s'inventer des alternatives pour rapprocher les gens.

38- Le colonel John By et le canal Rideau

Bytown se développe beaucoup depuis la construction du Canal Rideau par l'ingénieur lieutenant colonel John By du Corps des ingénieurs royaux de la Grande Bretagne. Cet ingénieur a non seulement construit le Canal Rideau, mais participa aussi à édifier la ville qui porte son nom sur la terrasse d'Entrance Bay en face de Wrightstown. Depuis ce temps, les deux villes riveraines ne cessent de se disputer les bienfaits qu'apporte la navigation.

Beaucoup de gens respectent toujours le colonel By pour ce qu'il a laissé avant de repartir en catastrophe, rappelé par la couronne en Angleterre. Catastrophe pour lui et déshonneur de ne pas avoir pu être évalué à sa juste valeur pour ce qu'il nous a laissé au pays.

C'est le 26 septembre 1826 que lui et son équipe arrivaient dans la vallée pour remplir cette mission de construire une voie maritime intérieure entre l'embouchure de la Rideau sur l'Outaouais et la ville de Kingston sur les Grands Lacs. Cette voie maritime militaire lui a coûté sa carrière, mais pour nous, il restera toujours celui qui a construit la plus belle merveille du monde. 125.3 milles de voie navigable dans les terres du Haut-Canada ont exigé la construction de 52 barrages et 47 écluses dans les vallées des rivières Rideau et Cataract. Et tout ce travail s'est effectué en moins de cinq ans et demi.

Le gouverneur en chef et sa suite militaire rejoignaient John By et son équipe quelques jours après leur arrivée pour autoriser sur place les travaux sur les sites qui semblaient les plus appropriés. Durant les cinq ans et demi, le colonel By rencontra toutes les difficultés possibles et imaginables, les conditions de travail les plus décourageantes; néanmoins, les travaux purent être complétés tels que prévus. Certains de ses adjoints furent les premiers responsables de la perte de confiance

de ses supérieurs en Grande Bretagne. Personne ne peut dénier les situations pénibles que cet homme a dû faire face pour réaliser cette construction dans un pays presque entièrement isolé et non encore colonisé. 125 milles de forêt sauvage et d'eau non navigable devaient être domestiqué pour édifier une voie navigable sécuritaire à l'abri des attaques des troupes américaines.

Triomphe avant la tragédie! On fêtait John By le 13 mars 1832 à l'hôtel Carminos de Kingston lors d'un dîner fastueux. La fanfare du 66ième régiment de la Garnison jouait pour lui en présence de l'honorable John Kinley et des notables de Kingston. John By planifiait même d'acheter des terres pour demeurer au pays avec sa famille après son prochain voyage en Angleterre. A son retour à Bytown, après avoir navigué sur son chef-d'oeuvre, il apprenait par les journaux, même avant de recevoir personnellement un avis, qu'il était accusé par la couronne d'Angleterre d'avoir outrepassé ses délégations, d'avoir dépensé les fonds publics sans discernement et qu'il était sommé de retourner en Angleterre pour être jugé. Même si sa mère patrie l'a traité ainsi, les gens d'ici lui donnent toujours les mérites et les louanges qui lui reviennent.

Il eut une crise cardiaque en octobre 1834 et dès lors sa santé s'estompa graduellement jusqu'à ce qu'il rende l'âme le premier février 1836. Le reste de sa vie entre 1832 et 1836 fut pénible et il ne s'en aurait jamais remis. Son oeuvre nous restera et nous servira.

Ce projet militaire nous a donné beaucoup plus une voie maritime civile qui permet de peupler le Haut-Canada avec un fléau incessant d'émigrants qui nous arrivent de partout du territoire de Grande-Bretagne. Bytown et Wrightstown sont devenus les entrepôts et les avant-postes de tout l'arrière et l'ouest du pays. Nous comptons beaucoup sur cette voie maritime et ses activités pour développer nos cantons le long de l'Outaouais.

Mais qui était donc John By ? Il est né en Angleterre et baptisé le 10 août 1779 à Londres en l'église Saint-Mary-at-Lambeth. Il est le fils de George et Mary By. Sa famille le destinait à la profession de navigateur sur la Tamise, cependant, il joignait l'académie militaire de Woolwich en 1797 comme cadet de l'armée. Il était nommé second lieutenant de l'artillerie royal le 1er août 1799 et fut très vite affecté aux corps des ingénieurs royaux à Plymouth dans le Devonshire. Il fut alors attaché au développement des fortifications.

By se marie à Elizabeth Johnson Baines le 12 novembre 1801, laquelle fut emportée par le choléra en 1814 à l'âge de 34 ans. John By se voit affecté à Québec en août 1802 en charge des ingénieurs royaux du Bas-Canada. Le Bas-Canada a alors 200,000 de population. Le Haut-Canada était à ses tous débuts avec 60,000 de population. A cette époque, Québec avait 9,000 habitants et Montréal 4,000. By retourne en Angleterre en novembre 1810, profitant de l'occasion pour apporter avec lui la maquette de la ville de Québec qu'il avait fabriqué avec J.B. Duberger, natif de Détroit. Il servit alors une bonne période dans les forces armées à l'étranger pour son pays. Il se remaria en 1818 à Ester March de Londres et poursuivit sa carrière militaire d'ingénieur. Alors qu'il s'apprêtait à prendre sa retraite sur sa nouvelle ferme, il fut promu au rang de lieutenant colonel de son unité le 2 décembre 1824, même si son unité n'était pas active à l'époque. Ce fut deux ans plus tard, à sa surprise, qu'on le rappelait dans des fonctions actives en mars 1826 pour venir construire le Canal Rideau ici au pays, au beau milieu de la forêt.

Il ne nous reste plus de lui que le souvenir de son oeuvre si grandiose. Sa ville grandit au pied de son canal et nous espérons tous que cette croissance débordera jusqu'à Lochaber un jour qui tarde trop à venir.

Peu d'hommes comme le Colonel By ont tout donné d'eux-mêmes pour développer de nouveaux coins de pays. La plupart des entrepreneurs qui sont venus ici et qui y sont encore n'y mettent que leurs meilleurs pour

s'enrichir le plus vite possible en n'y exploitant que les meilleures ressources au détriment des plus faibles et des plus pauvres.

39- Un garde-manger providentiel

Le colon apprend vite à respecter la nature qui l'entoure autant qu'il peut parfois en avoir peur. Ce beau pays aussi dur que sauvage n'en est pas moins généreux par ses richesses naturelles, sa flore et sa faune. Le colon, bon an mal an, puise un complément vital en se tournant vers la forêt, les lacs et les rivières. La nature vient souvent lui assurer la survie lors de mauvaises années quand ses récoltes lui font défaut.

La famille toute entière, tout au cours de l'année, accourt à la forêt pour faire la cueillette des petits fruits, des racines et des herbes tant par plaisir que par nécessité pour garnir le garde-manger. Ce pays ne laisse périr personne qui a appris à connaître et découvrir ses immenses richesses à la portée de chacun.

Les colons ont vite appris à conserver ce que la nature leur offre au cours des beaux mois de l'année pour les consommer durant les jours de plus grande rareté. Les gelées et les confitures de pommes sauvages, de fraises, de framboises, de bleuets, de cassis, de cerises, de quoi d'autre encore agrémenteront les tables même en hiver. Les noix, les glands, les noisettes et autres amandes fournissent un riche supplément alimentaire au cours des mois froids.

Le poisson fumé et séché permet de varier le menu qui autrement ne serait que de viande salée. Le gibier devient aussi une partie importante de la source alimentaire du colon, surtout le petit gibier qui assure un approvisionnement en viande fraîche tout au long de l'année. Les canards, la perdrix, le lièvre et même parfois la marmotte et le porc-épic garnissent à l'occasion la table des colons.

On a aussi vite appris à reconnaître les plantes qui soulagent de plusieurs maux ou qui aide à guérir les blessures. Certaines plantes permettent à la femme du colon de teindre sa laine et ses tissus pour donner de la

couleur aux vêtements des membres de la famille.

Même lorsque la cueillette n'est pas à son meilleur, l'apparition des premiers fruits mûrs fait toujours la joie des enfants qui se précipitent pour les manger sur place dans les clairières et à l'orée du bois près des bâtiments. Ça devient parfois même l'activité la plus importante des plus jeunes qui n'ont d'autre à faire. Ils en mangent généralement plus qu'ils n'en récoltent, mais l'heure du repas venue, ils en rapportent à leurs parents à la table.

Ce gigantesque jardin de la nature offre non seulement des aliments pour la table lors des repas, mais il n'est pas rare que la maison du colon se voit aromatiser par le baume de certaines plantes cueillies par les enfants au cours de la journée. Les menthes, le thuya, le sumac et plusieurs fleurs viennent donner de la gaieté dans la maison tout en y ajoutant une odeur agréable si souvent absente.

Autant on éloigne la forêt de la maison pour se protéger et se sécuriser, autant on y retourne pour y puiser ses bienfaits. Paradoxe d'un pays sauvage où tous les éléments se complètent tout en s'agressant les uns les autres. On repousse la forêt pour établir des champs de culture, mais on compte sur la forêt pour s'assurer de son complément de nourriture. On brûle la forêt pour se faire une place au soleil, mais on la louange pour ce qu'elle nous donne. Un tel paradoxe peut-il tendre à un équilibre pour les générations à venir. Cette forêt qui nous donne tant pour notre survie est agressée de toutes parts. Les exploitants coupent leur bois, le colon le brûle pour se faire une place au soleil pour survivre. Résistera-t-elle à tous ces assauts tout en continuant à nous donner tant de bonnes choses?

Si les colons la respectent pour ce qu'elle leur donne, les exploitants forestiers ne cessent de la vider sans regard pour les prochaines générations. Bien-sûr, il faut développer et exploiter ce grand pays, mais

n'est-il pas inquiétant de la voir se vider de ce qu'elle a de plus beau, cette riche forêt que l'on ne cesse d'abattre et de flotter au-delà des océans?

40- La domination des Stevens

Comme si les colons n'avaient pas assez de livrer une bataille avec les éléments sauvages de ce pays, ils doivent aussi se prémunir et se protéger contre les exploitants et commerçants qui ont la main mise sur le développement des terres. Les Stevens imposent de plus en plus leur domination sur tout le canton de Lochaber, comme d'autres le font ailleurs. Depuis que quelques hommes d'affaires démontrent de l'intérêt à venir s'établir ici pour implanter des moulins à scie, à farine et des ateliers d'artisans, les Stevens deviennent de plus en plus exigeants pour les colons. Cette situation m'inquiète tellement que j'en ai même discuté avec le curé Brady de Buckingham pour qu'il fasse pression sur Monseigneur Bourget afin que l'on reçoive plus de support de notre clergé dans le canton. Sachant bien que l'abbé Brady ne peut pas venir ici plus qu'une ou deux fois par année, je lui ai bien fait voir que les colons ne sentent pas qu'ils sont bien placés pour se défendre contre les marchands protestants. Les Stevens contrôlent bien la situation avec les contacts qu'ils ont avec le pasteur Edwards. Les colons protestants eux-mêmes le sentent bien aussi lorsqu'ils vont voir et écouter leur pasteur toutes les semaines chez les Stevens.

Les Stevens guettent toutes les opportunités pour s'accaparer des lots que les colons endettés par la malchance et la maladie mettent en garantie auprès d'eux pour s'en sortir. Bien sûr, certains colons en sont arrivés là à cause d'abus d'alcool, mais plusieurs furent peu récompensés de leur labeur par la malchance de perdre un membre de leur famille ou par la perte de leur bien par le feu. Les colons doivent parfois s'endetter en s'approvisionnant au poste des Stevens en attendant une future récolte ou d'échanges des services. Les catholiques, moins considérés par les Stevens, se voient parfois pris à partie et menacés de perdre leurs lots. Les Stevens ont beau jeu, car Samuel Stevens est toujours agent local des terres. J'interviens souvent pour les colons catholiques auprès d'eux, mais même si je suis encore inspecteur des terres pour Samuel, je ne

peux que faire un minimum, car moi aussi j'ai encore quelques redevances envers lui-même.

Il est difficile pour nous dans le canton de s'approvisionner directement à l'extérieur, car les Stevens font partie du système qui contrôle l'approvisionnement de toute la vallée. Ces derniers s'organisent avec les Hamilton de Hawkesbury comme le font les Mears, Tucker et Cameron dans la Petite Nation et les Bigelow et les Bowman à Buckingham pour que leur empire soit protégé. Tant et aussi longtemps que ces empires existeront et que les colons catholiques ne trouveront pas de support adéquat, leur sort sera précaire.

Je parviens partiellement à m'approvisionner directement par bateau de Montréal, mais je fais souvent face à des quotas chez plusieurs fournisseurs qui m'obligent à passer par le poste des Stevens. Il faudrait qu'un autre grand propriétaire ou commerçant s'installe dans le canton pour contrecarrer le joug des Stevens. Encore, faudrait-il que ce soit un nouveau venu catholique ou du moins quelqu'un qui ne soit pas de leurs connaissances.

L'arrivée d'un forgeron changerait aussi la situation, car les colons pourraient se libérer des services exclusifs du poste des Stevens. Un marchand qui pourrait acheter les cendres, le bois et les surplus de récolte des colons pour les écouler à l'extérieur, leur permettraient de se faire des revenus plus importants et de se procurer des liquidités. Cette liquidité leur permettrait alors une plus grande facilité à se procurer à l'extérieur de l'outillage et de l'équipement sans s'endetter.

Je parviens à échapper aux pressions des Stevens depuis que j'ai presque tout liquidé mes redevances avec eux. Depuis la mort de mon père, ce qui m'avait laissé sur son testament m'a permis de rembourser jusqu'à 90% de mes dettes avec Samuel. Encore un an de service comme inspecteur des terres et je serai libéré de tout attache avec les Stevens.

Les Stevens ne me tiennent plus au courant des dettes que les colons contractent avec eux, ce qui diminue l'aide que je peux leur donner quand les Stevens les obligent à rencontrer des remises de dettes trop élevées. Les colons ont souvent peur de représailles s'ils m'en parlent. Je parviens généralement à découvrir leur malheur, mais parfois trop tard pour réellement les aider à temps. Au moins cinq d'entre eux, cette année, arrivent à peine à rencontrer leur chemin. Je leur ai donné une dernière chance cette fois après quoi les Stevens pourraient s'apercevoir de ma diligence que je leur accorde dans mes rapports d'inspection. La plupart en sont à leur avant-dernière année de la limite de leur période obligatoire de défrichage pour remplir leurs obligations d'occupants et acquérir définitivement leurs lots. Ils auront alors, après cette période globale de cinq ans, au moins 10 acres en culture.

Le révérend Edwards, ce fameux pasteur baptiste ami des Stevens, semble encourager ces derniers à ne supporter que les colons protestants pratiquants, prétendant que Dieu ne sauve que ceux qui prennent soin de leur âme et châtie les autres. Comme si les Stevens, pour lui, représentaient la main de Dieu dans le canton; le pasteur, peut-être un peu trop fanatique, excuse la dureté des Stevens en les associant aux exigences du Seigneur. Il est temps que la destinée de tous les colons soit juste et équitable. D'autres forces sont essentielles dans le canton pour un sain développement de la colonisation, sans intervention des exploitants désireux de toujours s'enrichir sur le dos des pauvres et des plus faibles.

41- Les mois de l'année

La vie des colons est celle des saisons et est exclusivement régie par les caprices du climat. On ne se bat pas avec le climat et les saisons, on s'y adapte ou on est perdant.

Janvier

Ce premier mois de l'année pour le colon ne ressemble en rien au début de quelque chose, mais beaucoup plus à un mois perdu au milieu de nulle part. Depuis déjà le début de novembre que l'hiver n'en finit plus de cacher le pays sous la neige. Il arrive parfois que décembre amène des températures moins froides, mais les grands froids et la neige reviennent très vite. On a appris très vite dans ce pays que les vêtements chauds se portent dès le début octobre pour ne les quitter qu'en avril ou mai. Janvier ne pardonne pas et c'est à cette période que la maladie guette les colons. L'humidité du logis, la chaleur déshydratante près du feu, le manque de soleil et l'assaut des froids intenses à l'extérieur se combinent pour produire les conditions idéales à la maladie.

Réduit à se camoufler pour survivre, le colon souffre encore plus d'isolement sur son lot à peine domestiqué. Pour d'autres qui travaillent dans les chantiers, c'est l'un des pires mois qui leur pèse dans le coeur après avoir passé les fêtes de Noël et du nouvel an loin de leur famille. Pour ces derniers, non pas l'isolement est le plus dur, mais surtout les rudes tâches de la coupe du bois. Ils y travaillent de la levée du jour à la tombée de la nuit, beau temps, mauvais temps, sous des températures plus que glaciales et des vents aussi accablants. Pour eux-aussi l'hiver est démolisseur de santé et de moral. Partout, le pays isole et emprisonne les habitants jusqu'au printemps.

Comme les ours, les ratons laveurs, les porcs-épics, les marmottes, les écureuils volants et les suisses, les colons hivernent dans leurs cabanes en attendant des jours meilleurs. Très peu d'oiseaux sont restés au pays, la plupart sont partis migrer plus au sud. Seuls ou presque, les pics-bois, les "chickadees" et quelques autres désertent le bois de pruche et de pin pour roder autour des habitations par temps calme et ensoleillé pour se mêler aux oiseaux des neiges plus braves qu'eux. Plus rarement, le geai du Canada se risque autour des bâtiments pour récupérer les rares restes de la table familiale jetés au dehors.

A l'occasion, l'écureuil noir contraste dans la neige immaculée en se rendant d'arbre en arbre. Par temps moins froid, il se risque d'atteindre les sommets et de sauter de branche en branche durant les journées ensoleillées et plus chaudes.

Janvier, c'est souvent le début de la vraie déprime des mois d'hiver. C'est la neige abondante et épaisse qui s'installe et qui ne cesse de s'accumuler. Trop de neige pour les traîneaux et les chevaux, la raquette devient presque le seul moyen de déplacement des colons, des chasseurs et de quiconque veut s'éloigner de l'habitation.

Février

Février est souvent reconnu le mois le plus froid au pays, même si parfois on le dit le plus ensoleillé. La température atteint même les -30 C. Tous s'emmitoufflent sous de chauds vêtements dès qu'ils se pointent le bout du nez à l'extérieur. Il faut se mettre toutes les parties du corps à l'abri et bien se protéger du vent plus que glacial, sinon les mains, le visage, les oreilles et les pieds pourraient très vite blanchir par le gel et provoquer de douloureuses brûlures souvent longues à guérir. On a vu même des gens avec de la gangrène aux pieds suite à des engelures. Les colons ont très vite appris à soigner les engelures. La partie gelée doit

être fortement frictionnée avec de la neige et non avec du liquide chaud, et ce jusqu'à ce que la couleur de la peau redevienne normale. On frictionne ensuite avec de l'esprit de térébenthine ou de l'alcool pour compléter le traitement.

Les journées les plus ensoleillées permettent aux colons de couper un peu de bois de chauffage pour augmenter les réserves, mais surtout les arbres les plus secs des environs sont abattus. Les perches de cèdre déjà coupées sont souvent fendues à cette période de l'année pour faire une provision de perches de clôture. Le colon prépare aussi les gouderelles de bois pour recueillir l'eau des érables au printemps. C'est l'une des tâches qui lui redonnent un meilleur moral en pensant à des jours meilleurs.

Mars

Le début de mars ressemble au mois de février, quoique les jours allongent sensiblement. Le soleil commence bientôt à donner plus de chaleur et le dessus de la neige prend peu à peu une texture granuleuse et fond même au milieu de la journée. Le chant des oiseaux se fait plus gai et plus constant autour des habitations. Ils persistent à rechercher les dernières graines encore attachées aux amarantes et les rares petits fruits de certains arbustes enfouis dans la neige. Les oiseaux profitent du début de la fonte de la neige pour s'accaparer des graines et des fruits qui se découvrent peu à peu à la surface.

L'équinoxe nous arrive enfin et les soubresauts de dame nature amène quelques fortes chutes de neige qui nous fait croire que l'hiver nous revient encore et que la neige ne repartira plus jamais. Après cette neige et des vents violents, vers la fin du mois, le soleil s'attaque à la neige pour de bon. Le colon semble revivre avec l'espoir de voir bientôt le sol à nouveau et pouvoir vivre enfin. Ce sera bientôt le temps d'entailler les

érables et d'y fixer les gouderelles. Tout le matériel est près pour enfin goutter à la vie extérieure.

Avril

Les journées sont parfois encore assez froides en avril, mais les rayons de soleil rendent la vie plus agréable. Dame nature semble même parfois tricher en nous faisant croire que le printemps c'est presque l'été, mais les bourgeons ne sont pas prêts à éclater et les fleurs sont loin de fleurir. La neige fondante recouvre toujours le sol. La sève des arbres, avec la température chaude le jour et le gel la nuit, s'active dans les troncs et les branches de arbres et le colon s'affaire à récolter l'eau d'érable, à la faire bouillir avec la famille pour en faire le sucre d'érable si recherché en ce pays. Cependant, il ne suffit que d'un nuage pour ramener à la réalité; les temps chauds ne sont pas définitivement arrivés.

Les animaux commencent à jouir du soleil comme les colons. L'étable est ouverte toute la journée et pendant que les animaux sont à l'extérieur, c'est le temps de nettoyer les bâtiments négligés durant les longs mois d'hiver. Les animaux sont maintenant nourris à l'extérieur.

A la toute fin d'avril, les enfants s'empressent de cueillir les premières fleurs pour en décorer la table. Les premières fleurs des bois percent à travers les feuilles mortes. Les premières hépatiques balancent leurs petites fleurs étoilées au gré de la brise printanière et semblent vouloir précéder les premières violettes à peine visibles avec leurs minuscules fleurs rosées, blanches ou bleues. Vers la fin d'avril, déjà la modeste fleur de la sanguinaire qui surprend soudain le marcheur en se pointant entre quelques feuilles triangulaires. Ce sont les racines de cette plante que les Indiens utilisent pour fabriquer la teinture rouge clair pour colorer l'écorce de leurs paniers et de leurs tapis.

Dans les boisés, les petites cloches jaunes de l'érythron se balancent entre des larges feuilles vertes tachetées de marbrures brun pourpre. Pour la famille du colon, ce mois devient presque un retour à la vie et tous en profitent en vivant en plein air et en savourant les plaisirs de la vie avant d'entreprendre les travaux de la belle saison. La nature se pare de ses plus belles fleurs printanières dès que la neige disparaît. Les jolies fleurs blanches teintées de rose de la claytonie en forêt et le tussilage à fleurs jaunes comme le pissenlit le long des bâtiments annoncent enfin qu'il n'y a presque plus de gel dans le sol et qu'il est temps de sortir l'équipement pour cultiver les champs.

Mai

Le mois de mai se caractérise par le ciel clair et bleu, l'air frais et les brises légères. Le sol s'assèche et c'est le temps des semences. La vie des colons reprend alors vraiment et il y a plus de travail que chacun peut en faire. Le labourage, les semailles, le nettoyage autour des bâtiments, la réparation des clôtures, c'est une incessante ruée à la tâche du matin au soir. De l'aube jusqu'à la brunante, personne n'a le loisir de faire la pose. Tout est en éveil autour de soi, les plantes, les oiseaux qui sont plus nombreux, les petits mammifères qui courent dans les champs et les grenouilles qui se font entendre à la brunante le soir. La forêt et les clairières se parent de leurs plus belles fleurs printanières, mais seuls les enfants ont assez de temps pour en prendre plaisir.

Vers la mi-mai, les légumes et les grains sont déjà semés. Le blé de printemps, l'orge, l'avoine, les pois et les pommes de terre viennent d'être mis en terre et l'on se prépare à semer le maïs Indien dans la dernière semaine du mois.

Avec les chauds rayons du soleil, pendant que les semailles commencent à germer dans le sol, la nature reprend complètement vie. Les chants

des oiseaux, l'éclatement des derniers bourgeons des arbres et des arbustes, l'épanouissement des fleurs printanières redonnent aux colons le goût de vivre et de s'user sans relâche à la tâche. La pluie se fait rare mais le sol est gorgé d'eau de la fonte des neiges. Il faut se méfier car les nuits sont souvent encore froides et le sol est souvent blanchi par le gel, certains matins. Tous sont aux aguets pour éviter que les premiers semis ne lèvent trop et qu'ils ne doivent les protéger.

Juin

Juin vient compléter l'éveil de la nature. Les arbres les plus tardifs atteignent leur plein développement. Les chênes, les noyers, les frênes et plusieurs autres feuillus dominant par leur feuillage les forêts de bouleaux, d'érables, de hêtres et de bois blanc par leur cimes agressives et leur verdure tranchante.

Les orages font vibrer toute cette belle nature par leurs fracassants coups de tonnerre et leurs éclairs foudroyants. La chaleur de juin apporte une calamité détestée en ce pays, les maringouins, les moustiques et les mouches noires qui persisteront durant plusieurs mois, spécialement dans les bois de pin et d'épinette et en bordure des cours d'eau. Ces bestioles incommodent beaucoup plus les nouveaux émigrants que ceux qui ont déjà dû s'y acclimater tout en les détestant toujours.

Les fleurs sauvages prennent leurs plus belles couleurs à ce temps-ci de l'année. Les champs de culture prennent leurs belles teintes de vert tendre où seules les mauvaises herbes viennent briser la texture, Les brises commencent déjà à faire onduler les courts brins de blé et d'orge. Les animaux de la ferme profitent des vertes herbes des pâturages. C'est la période où il faut commencer le sarclage des champs pour combattre l'envahissement des mauvaises herbes dans les cultures.

Vers la fin du mois, les enfants s'amuse à cueillir les fraises des champs qui abondent dans la prairie et en bordure des bois. Leurs récoltes rapportées à la maison permettent à leur mère de déjà commencer les premières confitures. Pendant ce temps, le père s'affaire à buter les plants de pommes de terre et poursuivre le désherbage des cultures maraîchères et les champs de maïs.

Juillet

Voici le mois le plus chaud de l'été. Il y a toujours de gros orages, mais plus occasionnellement; ils ont comme avantage de rafraîchir le temps. La récolte des framboises et plus tard des bleuets occupe les enfants aux champs et la mère à la maison se hâte à la fabrication des confitures pour la réserve alimentaire. Le riz sauvage et quelques autres plantes aquatiques viennent à maturité à cette période de l'année. Sur les eaux tranquilles des lacs et des bordures de rivière, les nymphes d'eau et les nénuphars montrent leurs belles fleurs entre leurs grandes feuilles rondes flottantes au voisinage des longues herbes.

C'est la période la plus difficile pour garder les enfants à la cueillette des petits fruits. Leur curiosité est beaucoup plus attirée par la beauté des papillons tout autour de la ferme. Ils sont aussi fascinés par les oiseaux mouches et les abeilles qui butinent dans les fleurs de trèfle dans les champs. Déjà, ce sont les premières récoltes de pois, de haricots et de quelques autres légumes. Les champs commencent déjà à prendre une couleur dorée et la nature avise le colon que bientôt ce sera les premières moissons. Il faut vite se mettre à l'oeuvre pour préparer l'équipement en conséquence.

Août

Les récoltes se terminent généralement à la fin de la première semaine du mois d'août dans les champs. Les céréales sont maintenant mûres et doivent être récoltées sans fautes et engrangées. La température est encore chaude et le temps sec durant tout le mois, mais les nuits fraîches amènent des rosées régulières sur le sol qui s'assèche très vite le matin. Il faut bien se vêtir le soir, car la fraîcheur de la nuit nous expose à attraper de fortes fièvres.

Plusieurs variétés de pommes sont prêtes à cueillir vers la fin du mois. Les fleurs de tourne-sol sont très avancées et leurs graines gonflées n'attendent que d'être cueillies aussi. C'est le mois où presque tout est prêt pour la récolte. Comme l'écureuil, le colon se précipite pour faire ses réserves de l'année tant à partir de ce qu'il a cultivé qu'à partir de ce que la nature lui offre. Les noix des arbres tels les noyers, les carriers, les chênes et d'autres sont mis à sécher pour être mangés plus tard durant l'année.

Les prairies changent de couleur avec les fleurs sauvages de fin d'été. Les couleurs des asters, des érigerons et des solidages annoncent les derniers efforts de la nature avant qu'elle ne s'endorme pour plusieurs mois.

Septembre

Le mois de septembre, malgré ses sauts d'humeur, est magnifique. Les journées chaudes sont fréquentes durant les premières deux semaines, mais les nuits sont souvent froides. La couleur des arbres commence à annoncer les longs mois de froidure. La forêt offre une riche gamme de couleurs qui passent du rouge à l'orange, du jaune au brun. Après les premières gelées, cette féerie de couleur commence à disparaître avec la

chute des feuilles vers les derniers jours du mois et le premier jour suivant.

Les récoltes sont maintenant finies et les colons commencent déjà à mettre tout leur temps au labour pour la prochaine saison. En septembre, les colons sont aussi actifs et préoccupés qu'en mai.

Octobre

Fin septembre et début octobre, les pluies sont abondantes et restreignent beaucoup les travaux à l'extérieur. Le mois d'octobre, en général, apporte des gels fréquents durant la nuit, mais certains jours, le soleil nous fait encore croire que la saison froide n'est pas à nos portes. Il faut se méfier car l'été est bel et bien loin derrière nous.

La forêt a perdu sa verdure et son feuillage et les arbres sont devenus squelettiques et tristes. Le parterre forestier recouvert de feuilles n'attend plus que la neige pour s'endormir pour l'hiver. Les fleurs sauvages elles-mêmes ont tous séché pour ne revenir que l'année suivante.

Par temps clair le soir, les aurores boréales sont à leur plus belle splendeur illuminant l'horizon du nord-ouest au nord-est. Ce phénomène est fréquent de la mi-septembre jusqu'à la fin de novembre, surtout juste avant l'été des Indiens qui nous surprendra bientôt.

Novembre

La saison estivale est terminée et la nature s'endort pour de bon. L'écureuil complète ses dernières réserves de noix et de graines et s'éloigne de moins en moins de son gîte. Les rats musqués et les castors

terminent la construction de leurs huttes pour passer l'hiver à l'abri. Il ne reste plus que les quelques oiseaux qui passent l'hiver avec nous. Le colon aussi se prépare à passer l'hiver. Il renhausse sa maison et y bouche les fissures où l'air froid des mois d'hiver pourrait refroidir sa maison. Il fend sa réserve de bois de chauffage prêt pour la saison froide.

Novembre est réputé pour être le mois la plus déprimant. Le sol trop humide pour labourer, permet à peine de compléter le labour des champs que l'on a pas eu le temps de faire au début du mois. Tout le monde attend les premiers signes de l'hiver vers la fin du mois pour commencer leur longue période d'emprisonnement de l'hiver. Souvent avant la fin du mois, le sol est déjà définitivement recouvert de neige. Le sol est gelé dorénavant pour plusieurs mois maintenant.

Décembre

Décembre, c'est le froid et la neige qui ne cesse de nous accabler, mais il faut s'en accommoder. Il faut se dépêcher à couper le bois avant que la couche de neige ne devienne trop épaisse. Il faut encore se méfier des cours d'eau et des lacs que la glace recouvre, mais n'arrive encore qu'à peine à supporter le poids de la neige. S'habituer à l'hiver, c'est moins se sentir isolé dans le pays.

42- Des chemins à améliorer

En mai 1845, je peux toujours déplorer la pauvre qualité et le mauvais état des chemins de la colonisation qui isolent toujours les habitants du canton de Lochaber. Un groupe de colons envoyait hier deux de leurs représentants rencontrer Samuel Stevens pour le forcer à réagir sur la situation et demander de l'aide. Sans un renversement de la situation, les colons l'avaient qu'une délégation s'organiserait pour faire directement des revendications au bureau de la colonisation à Montréal et au conseil législatif. J'avais bien expliqué à Samuel que la situation des chemins pourrait devenir dramatique s'il ne s'en préoccupait pas et persistait à ne pas faire des pressions au bureau de la colonisation pour qu'une aide soit apportée aux colons. Depuis deux ans, il me répète que les colons n'ont pas besoin de si bonnes routes et qu'ils peuvent toujours transporter leur bois comme lui le fait durant hiver.

En fait, une petite somme d'argent avait été octroyée chaque année par le bureau de la colonisation pour améliorer les chemins le long des lots non encore concédés dans les concessions IV et V. Seuls quelques chemins principaux reliant le sud-ouest et le nord-ouest du canton avait reçu une attention particulière, et pour cause, ce sont les routes que les Stevens utilisent pour exploiter les terres forestières du Lieutenant Colonel John Maxwell dans le haut du canton. Samuel fait un peu face à une situation embêtante, car il ne peut pas prétexter auprès de la couronne de l'absence d'aide, et il serait imprudent d'admettre face aux colons qu'il a tout dirigé les fonds reçus aux améliorations de quelques routes peu utilisées par la plupart des colons. Même si quelques colons occupent des lots le long de ces quelques routes, la majorité des colons n'en bénéficie pas.

Il est vrai que le chemin longeant la rivière La Blanche à la hauteur du rang IV a reçu un peu d'entretien ce printemps, mais si peu. Encore là, ces travaux furent effectués sous l'insistance des Morrison qui planifient

jeter un pont sur les chutes à cet endroit. Les Morrison planifient commencer l'aménagement d'un futur site pour l'établissement d'un moulin à scie à l'ouest des chutes. La rumeur circule que les Morrison établiraient des frais d'utilisation pour les colons qui voudraient traverser à cet endroit. Les colons à l'ouest de La Blanche sur le rang V commencent déjà à démontrer leur colère suite à cette rumeur, malgré que ce pont leur donnerait une possibilité de se rendre plus facilement jusqu'à la rivière ici près du quai en été. J'ai fortement recommandé à Samuel Stevens que les prochains travaux majeurs sur les chemins au cours de l'été soient d'une part dirigés surtout sur la ligne du rang V de la rivière La Blanche jusqu'à Silver Creek d'une part, et sur le rang VII allant vers le Gore d'autre part. Cette planification apaiserait les colons contestataires et leur ferait plus facilement accepter le projet de péage des Morrison.

Les Stevens parlementent aussi avec les McLean, propriétaires d'un autre site de moulin à scie pour amorcer une entente avec eux afin de construire un barrage, un pont et un moulin à scie. Ce site est cependant plus encaissé entre de hauts talus boisés et n'offre que peu de place pour y faire descendre un chemin pour les voitures. Un pont y serait très exposé aux glaces de débacle au printemps. L'idée d'un pont trop dispendieux et trop long de part et d'autre du haut des terrasses devrait être abandonnée; même le père Samuel s'y objecte, il y voit tout au plus une passerelle suspendue pour y traverser à pied.

Il devient évident que, jusqu'à maintenant, l'amélioration des chemins s'est effectuée pour desservir l'exploitation forestière beaucoup plus que le développement de la colonisation. Samuel Stevens se défend toujours en disant que la colonisation ne peut se développer sans la prospérité des activités forestières. Je lui dis toujours que c'est exact en autant que les deux domaines sont soutenus équitablement. Ce sera sûrement toujours la même confrontation des objectifs poursuivis par les uns et par les autres pour plusieurs années encore.

Samuel Stevens a cependant servi une sévère remontrance aux deux colons revendicateurs en leur faisant voir que lui et son frère les faisaient bien vivre en les engageant presque tous dans leurs chantiers l'hiver, sans quoi leurs pauvres terres ne leur suffiraient pas certaines années. Ils sont venus très vite m'informer de l'attitude des Stevens. J'ai alors rediscuté avec Samuel pour tenter d'expliquer la situation, mais rien à faire. Dans son esprit, cette petite rébellion n'ira pas plus loin. Mais les colons sont bien décidés d'aller jusqu'au bout et de faire connaître la réalité et toutes les manigances auprès des autorités de la colonisation. Comme cette année est ma dernière année comme inspecteur des terres pour les Stevens, je n'ai pu accéder immédiatement à leur demande de les accompagner à Montréal. Je leur ai cependant promis que, la saison terminée, je pourrai plus facilement leur aider en recevant un inspecteur-vérificateur à l'auberge.

Je leur ai aussi promis que j'écrirais à Monseigneur Bourget pour qu'il leur apporte son aide sur place à Montréal lorsqu'ils s'y rendront. Je pense qu'il faut saisir l'occasion pendant que les colons sont décidés de se prendre en main pour les appuyer et faire tourner les avantages de leur côté, même si certains de ces colons mécontents sont des protestants. C'est surtout le temps de démontrer que le bien-être des colons passe avant les querelles religieuses. Je saisis cependant l'occasion pour leur dire aussi que j'impliquerai le curé Brady de Buckingham dans mes démarches auprès de l'évêque de Montréal. Cette stratégie leur démontrera qu'ils ont avantage à soigner leurs intérêts lors des visites de leur curé.

De fait, cette après-midi, lors de la visite du curé qui traversait de Clarence, six familles, dont quatre de ce groupe, étaient présentes à la messe à l'auberge. Mais, malheureusement, le curé devait très tôt remonter vers Rockland pour faire son ministère très tôt le lendemain matin. Les colons étaient tous un peu déçus, mais l'abbé Brady leur a promis de revenir dès le mois de juillet. J'en avais profité pour

demander l'appui du curé dans leurs démarches devant eux. Il avait même dit la messe en demandant au Seigneur de les aider dans leurs démarches.

43- Le retour de Louis-Joseph Papineau

Les Stevens commencent à s'exciter avec le retour au pays de Louis-Joseph Papineau. Depuis quelques années d'exil, notre meilleur représentant de la race canadienne auprès des colonisateurs britanniques nous revient.

Presque trente ans précédant la rébellion de 1837, il fut le plus grand défenseur des Canadiens et de la réforme du Bas-Canada. Les yeux de tous les Canadiens étaient tournés vers lui. Il faut dire aussi que tous les immigrants conquérants de ce pays l'avaient aussi à l'oeil.

Bien implanté dans sa Seigneurie de la Petite Nation, il devait toujours cependant dépendre un peu, sinon beaucoup de ces envahisseurs anglo-saxons qui contrôlaient toute l'industrie et le commerce du bois. Sa vocation en politique le mettait souvent en contradiction avec lui-même, mais il disait toujours que c'était son seul outil lui permettant de combattre le pouvoir étranger établi dans ce pays.

Papineau avait un sens exagéré du devoir, de l'humanité, de la dignité et de la pureté. Malgré ce que les Britanniques laissent prétendre suite à sa retraite en exil, il s'expatria pour mieux revenir nous défendre plutôt que de se faire neutraliser à tout jamais. Son grand respect pour la religion et pour les institutions le mettait souvent en contradiction avec lui-même, mais il parvenait toujours à faire la paix avec lui-même et avec les autres dans le temps.

Louis-Joseph Papineau est le plus vieux des huit enfants de Joseph Papineau. C'est lui qui donna, comme lui l'avait fait, le goût pour la profession légale. Hommes de loi tous les deux, ils nous ont toujours bien défendu autant légalement que politiquement, ce qui leur donne régulièrement la haine de l'"establishment" britannique. Le père compta sur son fils Louis-Joseph, pour compléter ce que lui avait toujours rêvé

devenir. En plus de sa profession légale de notaire à Montréal, Louis-Joseph devint gentil-homme fermier à Bonsecours de par l'acquisition de la seigneurie très tôt dans sa carrière.

Louis-Joseph a toujours senti que le pouvoir britannique ne faisait que bloquer l'évolution de la race canadienne française au Bas-Canada, même si les deux Canadas avaient été créés pour faire une place aux Canadiens dans ce grand double pays mal construit depuis la conquête britannique. C'est pourquoi Papineau joint le "Parti canadien", le seul outil disponible pour défendre la race canadienne à la législature.

Les marchands anglo-saxons, les "White Anglo Saxon Protestants" (WASP), utilisent régulièrement les institutions politiques britanniques de la colonie pour écraser les Canadiens français catholiques. C'est de ce fait que les Papineau et leurs alliés se sont toujours concertés pour se battre contre le système établi par les conquérants.

Lorsque les anglo-saxons sentirent une trop grande domination des Canadiens français dans le Bas-Canada, leur influence politique énorme au Parlement de Westminster leur permit d'obtenir l'unification des deux Canadas pour mieux assimiler les Canadiens français à la culture anglo-saxonne américaine. C'est alors que le Parti Canadien fut réformé et s'appela le Parti patriote.

C'est alors, avec son implication profonde dans le Parti des patriotes Louis-Joseph fut identifié très vite comme le grand Nationaliste. Il devint le premier chef de file nationaliste d'Amérique du nord. Il sentit dès le début que ceux qui le suivraient courraient des risques, mais, pensait-il, ça en valait la peine. Deux choses pour Papineau devaient être préservées, la tenure seigneuriale et les lois françaises, ceci pour la conservation des institutions et de la culture canadienne française.

Des complications économiques, une récession entre autre débutant en

1835, mis les plans de Louis-Joseph Papineau en échec. Déjà Louis-Joseph était président de l'association des Fils de la Liberté, comme il appelait souvent le Parti des Patriotes. Ce fut alors la voie vers la rébellion, même si Papineau à ce moment la prêchait toujours la non violence. Mais la violence fut et les anglais écrasèrent la rébellion et les Canadiens avec. 1837, nous ne voulons plus en parler, mais nous recommencerons en temps et lieu. Nous attendions le retour de Papineau d'exil. Le pauvre, il a dû partir vite pour mieux nous revenir.

La tête de Papineau avait été mise à prix. Parti pour les États-Unis dans le Vermont dès la défaite, puis expatrié en Europe, pour mieux réfléchir et étudier d'autres alternatives, il nous revient maintenant possiblement avec des stratégies mieux adaptées. Il nous tarde maintenant d'en savoir plus sur ses plans pour le pays. Les Anglais l'ont traité de peureux et de lâche, alors que nous savons, et ils le savent bien, qu'il a retraité pour mieux revenir et nous servir. Il nous revient donc maintenant en 1845 en passant par l'Italie et la Suisse après avoir obtenu l'amnistie de la Couronne.

44- Les randonnées à l'île

L'île Clarence est devenue le refuge de nos temps de loisirs durant les mois d'été. Paul, maintenant âgé de six ans, et Anne âgée de trois ans, adorent traverser avec nous sur l'île lorsque nous avons l'occasion d'aller y pique-niquer. Nous en profitons tous pour y cueillir les petits fruits sauvages qui y sont abondants selon le temps de l'année. A l'automne, c'est aussi la fête lorsque nous y cueillons les noix. L'île est le site préféré de ma mère et Catherine pour récolter les plantes servant à faire les tisanes de la famille.

Parfois, à l'automne, je profite d'une de nos journées de promenade sur l'île pour dérouler une longue ligne dormante pour la pêche lors de la traversée le matin. Généralement, en fin de journée, lorsque je lève la ligne au retour en face de l'auberge, la prise de poisson est presque miraculeuse. Presque chaque hameçon porte son poisson. Une pêche semblable nous permet presque à coup sûr de prendre assez de poissons pour la saison d'hiver. Le brochet, le doré, la perche, le poisson blanc et la barbote sont les poissons les plus nombreux de mes prises. Cent à cent cinquante livres de poissons est généralement une prise acceptable.

Au retour, il me prend presque trois heures à nettoyer, laver et préparer ce poisson pour le conserver sur les quelques blocs de glace qui persistent encore dans la glacière derrière l'auberge. En décembre, la température permet alors de conserver ce poisson gelé jusqu'à ce qu'on le consomme. Durant l'hiver, ce poisson est conservé gelé dans la cuisine d'été qui n'est pas chauffée durant la période froide. Vers la fin de l'hiver, avec l'aide de quelques colons, de nouveaux blocs de glace sont coupés sur la rivière pour faire la réserve de glace pour la saison chaude suivante.

L'île Clarence ne semble appartenir à personne, ou plutôt à la couronne, je crois. L'île est du territoire du Haut-Canada. Nous y rencontrons

jamais personne de toute façon. La forêt y est magnifique, un vrai paradis oublié où les oiseaux et le petit gibier vit en paix. Le lièvre et la perdrix y abondent. Certaines années, un ou deux couples de chevreuils restent sur l'île après les glaces et ne semblent pas tenter d'en échapper. Les dimanches, par beau temps, nous traversons profiter de la quiétude et de la beauté de ce paradis. Il y fait bon aller s'y changer les idées, observer les animaux guère sauvages et étonnés par notre présence.

Les arbres sont gigantesques sur l'île comme si personne ne les y avait vus depuis plus de quarante ans que les grands radeaux descendent la rivière. Longues de plus d'un mille, les rives de l'île laissent croire aux habitants des deux Canadas qu'elles sont de l'un ou de l'autre terre voisine occupée par les autres. Trop occupés à vider le pays de son bois, les défricheurs, les yeux et les bras tournés vers les terres, ont toujours laissé ce paradis du milieu de la rivière dans son paisible univers.

Dans quelques petites clairières de l'île, le soleil nous invite à contempler les couleurs des plus belles fleurs sauvages, puis les immenses arbres nous attirent profiter de la fraîcheur des sous-bois. Au centre de l'île, les érables à sucre accompagnés de gros tilleuls, de hêtres, de frênes et de quelques chênes et noyers forment un immense chapiteau, une sorte de cathédrale naturelle. Autour de l'île, les rives sont adossées à de denses bosquets de saules dont les branches retombantes forment un rideau en avant des longues herbes aquatiques. Plusieurs très hauts ormes d'Amérique dominant à l'arrière des saules. Seuls quelques pins blancs, pas assez nombreux pour avoir subi la rage des haches, persistent à dépasser les érables.

Par respect pour ce paradis perdu au milieu de la rivière, je n'y viens jamais chasser. Nous nous limitons à venir y cueillir les petits fruits, les écorces, les racines et les noix. Sans détruire, nous y revenons prendre

ce que la nature nous offre, mais si peu, car la terre ferme nous donne encore plus que ce que nous pouvons consommer. Nous y venons beaucoup plus pour vivre ce paradis que pour s'en servir. Les colonies printanières de grandes trilles blanches des érablières sont accompagnées des exotiques petits prêcheurs. Ailleurs, quelques érythrones persistent encore au-dessus de leur grandes feuilles marbrées de taches brunâtres. Nous y rencontrons aussi l'ail des bois un peu plus tard en saison. En début juillet, les enfants aiment bien déguster les racines blanches des médéoles, mais je leur dis toujours de ne pas toutes les arracher pour les revoir l'an prochain.

Catherine, au milieu de l'été, n'oublie jamais ses récoltes de "savoyanne", cette petite plante à racines jaunes réputée faire des tisanes curatives pour les rhumatismes. Assez souvent, pendant que le reste de la famille s'occupe dans les buissons à cueillir les framboises et les mûres, je récolte juste ce qu'il faut d'écorce sur certains arbres pour satisfaire les recettes d'infusions que ma mère ne manque jamais de préparer. Ma mère se plaît aussi à courir les quelques rares colonies de thé des bois de l'île en fin d'été. C'est à l'automne que nous compétiennons avec les écureuils pour faire nos réserves de noix sur l'île. Il y a toujours quelques choses à récolter sur l'île en tout temps de la saison chaude, je devrais dire le printemps, l'été et l'automne.

Toute cette beauté nous fait souvent oublier notre isolement des longs mois d'hiver qui reviennent toujours trop vite. Cette beauté n'a pas le temps de s'user qu'elle nous revient toujours toute aussi belle. Seul l'homme a l'audace de lui enlever sa beauté si fragile dans un pays qui ne lui donne guerre la chance de se reconstruire.

Grand paradoxe que cette nature si bienfaitrice en même temps qu'offensante et sauvage. Elle est notre alliée et notre ennemie en même temps. Nous l'éloignons de nos bâtiments, mais nous y accourons pour survivre. Magnifique sanctuaire que cette forêt qui peut se transformer

selon ses humeurs en un cauchemar massacrant. Seule au milieu de la rivière, notre île, plus sauvage que celle du pays, semble conserver ses plus beaux jours lorsque nous la visitons.

45- Hygiène de l'habitation

Ces pauvres français qui pensent tout savoir et tout connaître, ils nous envoient parfois des choses qui me font tordre de rire. Pensant bien faire, j'avais fait venir de la documentation de Paris qui nous était offerte dans une revue destinée aux colonies. On y mentionnait même que les cousins d'Amérique en trouveraient bon compte pour améliorer leur milieu de vie.

Aujourd'hui, je reçois des imprimés sur l'hygiène de l'habitation. Les conseils y sont d'une rigueur absolument irréprochable, mais ces français n'ont aucune idée de la situation de l'habitation dans nos concessions, car les pratiques d'hygiène urbaine qui y sont présentées comme un minimum feraient tordre de rire les plus évolués de nos colons. Le fond en est cependant instructif, mais l'ensemble demande d'être adapté à notre réalité de tous les jours. Le document est tellement intéressant que je me dois de le partager avec vous et d'en commenter une adaptation possible pour ici.

"L'habitation ne doit pas être exposée aux vents froids du nord, ni aux vents humides de l'ouest, ni être trop exposée à la chaleur du sud à l'intérieur." Va pour les vents froids du nord, mais nous courons les rayons chauds du soleil du sud sous notre climat hivernal. Nous nous abritons aussi des vents de l'ouest surtout pour leur domination et leur froidure durant les mois froids, car en été ici ces vents sont généralement plus secs.

"Dans le but de se protéger de ces vents malsains, la façade de la maison doit regarder vers le nord-est ou le sud-est." En notre pays de neige et de froid où les vents nous amènent les intempéries de l'ouest, il est préférable que nos portes et fenêtres regardent le sud ou le sud-est.

"Les fenêtres doivent être au moins sur deux faces de façon à permettre

un courant d'air dans les pièces en les ouvrant. Dans chaque habitation, l'air doit être renouvelé souvent parce que l'air respiré contient peu d'oxygène, trop de gaz carbonique et de substances toxiques provenant de la respiration, de la transpiration, de l'éclairage et du chauffage. Si l'air neuf n'arrive pas assez vite, l'atmosphère devient insuffisante et il en résulte une véritable déchéance vitale pour les adultes et un arrêt dans le développement des enfants. Si la maison n'est pas habitée pendant quelques temps, l'air se corrompt; on doit donc ouvrir les fenêtres pour l'aérer avant d'y venir." Ce sont là de très bons conseils, mais très peu de gens ne s'en préoccupent ici ou du moins peu pour ces raisons. Les longs mois d'hiver n'invitent pas à l'aération régulière; on a plutôt tendance à garder notre air chaud, vicié ou pas. L'été, cependant, tout est ouvert et surtout les gens vivent de préférence à l'extérieur. Et que penser des mouches, encore, qui tentent de tout nous contaminer à la moindre occasion.

Ecoutez-ça. "Parmi les systèmes d'aération, il faut éviter le vasistas, car en hiver, il amène le froid et constitue la cause fréquente de refroidissements, de névralgies et de maux de gorge. Pour éviter cet inconvénient, le vasistas doit s'ouvrir de haut en bas et être muni de joues de chaque côté afin que l'air se dirige à la verticale. Evitez les vitres perforées qui sont insuffisantes. "Les bouches d'aération qui amènent l'air des caves et des courettes sont aussi malsaines, l'air y étant infecte. Pour les petits locaux peu habités, les vitres à chevauchement sont acceptables." Très instructif ce passage, mais on est loin de la ville pour parler de caves et de courettes. Nos vasistas sont plutôt des hauts de portes qui s'ouvrent en laissant la partie inférieure fermée, surtout en été pour empêcher les animaux d'entrer et les enfants parfois de sortir.

On y lit aussi que l'habitation doit permettre au moins 15 à 18 verges d'air libre par habitant par pièce. Qui pourrait ici s'offrir tel manoir quand l'on pense qu'il n'est pas rare de rencontrer plus de 10 ou 12 personnes sous le même toit. Seuls les Stevens et quelques autres

familles du canton peuvent se le permettre.

"L'aération se fait par la cheminée, les interstices des portes et des fenêtres; mais pour vraiment aérer, il faut ouvrir les fenêtres pendant au moins deux heures par jour et lorsque l'on fait le ménage." Sous notre climat et dans nos conditions, il serait difficile de parler ainsi aux colons. L'été, les fenêtres restent généralement ouvertes au moins le jour, et lorsque cette saison éphémère disparaît, il devient impensable de garder les fenêtres ouvertes plus que quelques minutes à la fois par temps le moins froid.

"On ne doit jamais boucher une cheminée, même en été pour favoriser une bonne aération. L'air respiré et l'air échauffé étant plus léger que l'air froid, il remonte et s'échappe par les orifices des parties supérieures de la pièce tandis que l'air froid descend."

Évitez le voisinage des marais et des eaux stagnantes qui donnent des émanations irritantes et nuisibles. La maison doit être construite avec des pierres séchées, des briques creuses et très cuites et séparées des autres maisons par un jardin." Ce serait à faire rire le plus triste et dépressif de nos colons à entendre ces conseils de citadins. Notre jardin ici est l'immensité de la forêt qui entoure nos champs et pâturages. Le plus irritant, c'est notre isolement et le plus nuisible, ce sont ces indestructibles et toujours présents moustiques qu'aucun citadin ne pourrait tolérer.

Les fosses à fumier sont placées loin de la maison et pas dans la direction du vent parce que la proximité du fumier est source d'épidémies: fièvre typhoïde, choléra, etc. La maison doit avoir, tout autour, un grand espace découvert permettant au rayon du soleil de réchauffer la maison et de pénétrer avec beaucoup d'air dans les chambres. Les arbres sont très utiles. Ils absorbent les gaz carboniques qui se dégagent de toutes les combustions et fermentations. Il faut

cependant éviter le voisinage trop près d'une forêt qui donne trop d'humidité. Renversant à entendre ça, il faudrait retourner dans les villes de crainte de dégénérer après un court séjour.

"La maison est construite sur une cave pour ne pas être humide. Dans les petites maisons de campagne, la salle à manger et la cuisine seront au rez-de-chaussée, les chambres à coucher à l'étage au-dessus. Il faut garder les grandes pièces pour les chambres à coucher et les plus petites et plus sombres pour le salon et la salle à manger. Mais la vanité et la routine veulent que les gens gardent les plus belles pour recevoir pendant quelques instants des amis et conservent les plus petites et les moins aérées pour dormir et travailler. C'est ce qui explique que les gens sont souvent malades et les enfants chétifs." Ce serait à rendre le colon le plus nantis dépressif d'être aussi mal logé qu'il l'est suite à cette description. Même mon auberge ne rencontre pas toutes ces normes. Quand on pense que la plupart des colons ici n'ont encore qu'une maison d'une pièce où tous les membres de la famille partagent le même espace vital sans plus d'intimité. Certains se contentent encore de planchers de terre battue. Ces français d'outre-mer en perdraient leur verbe et se repentiraient d'avoir si négligemment abandonné ce pays aux mains des anglais plutôt que de le protéger et le développer.

Mieux que ça, voyons maintenant les grandes techniques modernes de traitement des eaux usées proposées par ces grands français urbains. "les eaux ménagères s'écoulent dans un égoût à parois bien étanches et par un conduit couvert pour éviter les infiltrations vers les puits. Pour éviter la montée des gaz putrides dans la cuisine, l'évier communique avec l'égoût par un siphon, tuyau courbé, dans lequel il reste de l'eau qui empêche les gaz de monter. Il en est de même pour les latrines. Leur installation est souvent la cause de maladies épidémiques, fièvre typhoïdes, typhus, dysenterie et choléra. Pour éviter les mauvaises odeurs, l'ouverture de l'orifice d'aisance est hermétiquement fermée par un couvercle mobile et communique avec la fosse au moyen d'un siphon

dont l'eau arrête les gaz. Il faut recouvrir le parquet et obturer tous les joints avec du mastic afin d'éviter toute communication avec l'entre-toit qui contient des poussières. La propreté est indispensable et la meilleure formule antiseptique. Il faut nettoyer souvent ces locaux, laver le parquet et essuyer les poussières avec un linge humide." C'en est fait de la vanité de la plupart de nos colons qui n'utilisent que leur humble "bécosse" n'ayant souvent qu'une petite pièce de bois à offrir au-dessus d'une fosse ouverte à quiconque pénètre dans le putride habitacle derrière la maison.

"Au logis, il faut éviter les rideaux et les tentures compactes et épaisses qui font régner une demie obscurité dans les pièces de la maison. Ces tissus obturateurs engendrent l'anémie et affaiblie la vue. Les teintes claires reflètent plus la lumière. On les choisit de préférence pour les papiers et les étoffes que l'on désire appliquer aux murs. Les couleurs contiennent du plomb, du mercure, du cuivre et sont dangereux. Ces substances se détachent en poussières et pénètrent dans l'organisme avec l'air que nous respirons. Le papier velouté est plus dangereux que le papier ordinaire". Ce n'est pas un problème pour la plupart de nos colons qui n'ont même pas de rideaux aux fenêtres et leur murs sont toujours au naturel sur le bois équarri. C'est cependant à me faire réfléchir en ce qui concerne l'auberge où le papier peint égaie certains des murs.

Je pense tout de même que ce document montre ce que nous pourrons nous donner bientôt ici à mesure que les gens améliorent leurs installations.

46- Le pain au levain

De plus en plus, les gens du pays apprennent à se donner des mets un peu plus civilisés. Le pain au levain est maintenant parvenu à remplacer cette fameuse galette de sarrasin ou de blé entier plus massive que durcie. Le levain de houblon, levure préparée par la plupart des colons qui cultivent maintenant presque tous un peu de houblon, donnent au pain une texture plus agréable. Le meilleur temps pour récolter les cônes du houblon est lorsque les fleurs basilaires émettent une poussière jaune et deviennent légèrement glutineuses au toucher.

Il faut bouillir une pleine main de cônes de houblon dans trois pintes d'eau jusqu'à ce que les cônes descendent jusqu'au fond de la marmite, ce qui prend généralement une heure environ sur feu vif. Ce liquide, filtré, est alors versé dans un large plat à parois bas rempli de farine tout en brassant simultanément. La farine forme ainsi une pâte qui devient bien lisse au brassage. Lorsque refroidie à la température du corps, on y mélange environ une tasse à thé d'un reste de levure. Le tout doit reposer sur couvert près du feu ou d'une bonne source de chaleur jusqu'à ce que l'on y observe un début de fermentation. En été, il suffit généralement de couvrir le plat de pâte de levain durant le mûrissement. Après quelques heures, la levure est prête, mais un mûrissement de quelques jours la rend plus efficace. Dès lors la levure doit être conservée dans un contenant de terre cuite à l'abri de l'air sous couvercle. Le contenant doit être parfaitement propre avant d'y introduire la nouvelle levure.

Une variante plus commode de fabrication de levure consiste à faire bouillir une chopine de farine avec le liquide bouillant de houblon jusqu'à ce que le mélange épaisse. Ensuite, il suffit d'y ajouter une cuillère à thé de sel et verser le tout dans le contenant de terre cuite. On y ajoute alors une tasse d'un reste de levure et un peu de sucre brun durant le refroidissement. Le mélange est plus vite préparé, et la levure

prend plus de temps à sùrir et se conserve mieux. La levure doit toujours être conservée au frais dans un caveau. Un peu de soda à pâte restaure généralement assez bien la levure trop surie lorsque traité à temps

Les colons qui n'ont pas de reste de levure sous la main, s'en fabrique en mélangeant deux livres de sucre à une livre de farine qui est mélangé à du gruau de pomme de terre qui fermente très bien.

Quelques colons fabriquent aussi une levure solide à base de liqueur de houblon, mais mélangée à de la farine d'orge. Un reste de levure y est ajouté lorsque refroidi. De la farine de maïs y est ajoutée pour former une pâte ferme. Cette pâte est alors pétrie et roulée en une masse d'un pouce d'épaisseur et coupée en petits gâteaux puis séchée au soleil pendant deux à trois jours. Ces gâteaux séchés sont suspendus dans un endroit frais dans des sacs. Cette levure peut se conserver intact durant des mois. Et voilà pour la levure.

Pour faire du pain il faut aussi un four à pain, si rudimentaire soit-il dans ce pays. Généralement le four est fait de pierre et d'argile construit pas trop loin de la maison. Il repose sur une fondation de pierre. La partie supérieure du four est recouverte d'une toiture de planche de bois ayant une pente raide pour éviter que l'eau de pluie ne fasse éclater les pierres lorsqu'il pleut pendant qu'elles sont brûlantes. Le bois est brûlé dans le four jusqu'à ce que la structure de pierre soit assez chaude pour faire cuire le pain que l'on introduit à la place des cendres dans le même espace intérieur. Les pierres à l'intérieur du four, lorsqu'assez chaudes, deviennent presque rouges. Le four possède alors assez de réserve de chaleur pour faire cuire en fournée de grosses miches de pain de près de cinq à six livres chacun.

Certains colons n'utilisent pas de levure pour faire lever leur pain, et n'obtiennent qu'un produit cuit acceptable au goût, la mie du pain

demeurant très dense. Les recettes de pâte sont très variées autant que la couleur du pain qui en résulte, soit du blanc au brun foncé, à cause de la variation de la pureté de la farine utilisée. La farine est moulue par les colons eux-mêmes à cause de l'absence de moulins à farine sur le territoire du canton. Dès que les épouses des colons prennent connaissance des résultats qu'elles peuvent obtenir avec la levure, il n'est plus question qu'elles ne l'abandonnent et en trouvent parfois une utilité même dans les gâteaux et les biscuits.

Souvent la farine est un mélange de mouture de grains de blé et de maïs auquel on y ajoute même des pommes de terre écrasées. Voici la description de mélanges pour la pâte de pain qui apparaît dans un guide pour nos nouveaux émigrants qui arrivent au pays:

Lavez et pelez une pleine marmite de pommes de terre en prenant garde d'enlever tous les yeux. La marmite doit être préalablement remplie d'eau limpide pour éviter que les pommes de terre ne brunissent et donnent une mauvaise couleur au pain. Faites bouillir les pommes de terre jusqu'à ce qu'elles soient réduites en bouillie en veillant bien d'écraser tous les morceaux encore solides avec une palette en bois. Le tout prend la consistance d'un épais gruau, auquel, lorsque refroidi assez pour y tremper votre main, vous ajoutez autant de farine qu'il est possible d'y brasser pour arriver à en faire une masse de pâte ferme et consistante. Ajoutez-y alors une pleine main de sel, deux pleines tasses de levure et pétrissez jusqu'à mélange parfait.

Mettez votre pâte dans un pot de terre cuite ou une petite cuvette de bois. Déposez le contenant sur un grand plat au cas où la pâte déborderait en levant. Laissez la pâte lever toute la nuit et au matin la pâte est prête pour être divisée en miches de pain pour la cuisson.

Les pommes de terre peuvent être utilisées dès qu'elles sont assez développées au champ, dès le mois d'août, et après la récolte jusqu'au

mois de mai. Avant le mois d'août, elles sont trop jeunes et après le mois de mai, trop vieilles pour faire une bonne pâte. En été, la farine est surtout utilisée pour faire des gâteaux et des biscuits plutôt que du pain.

Cette recette de pain avec des pommes de terre produit un pain nourrissant et de très bonne qualité. Près de vingt livres de farine est mélangée aux pommes de terre dans le grand chaudron de cuisson presque rempli.

Si vous n'avez pas une grande huche pour déposer la pâte et la faire lever, vous devez la répartir dans plusieurs contenants pour cette étape. Travaillez la pâte dans tous les sens sur la table toujours en lui donnant une forme ronde avant de la déposer dans la huche ou autre contenant. La surface de chaque boule de pâte doit alors être entaillée sur le dessus à l'aide d'un couteau très tranchant et couvrez le tout d'un morceau de tissu propre près d'une source de chaleur. Au bout de quelques heures vous obtenez une pâte légère comme un rayon de miel. La pâte est alors prête pour être divisée en miches pour la cuisson, la pâte doit alors être gardée au frais. Idéalement, après deux heures, les miches sont prêtes pour la cuisson. Après environ une heure et demie de cuisson environ, les miches prennent une belle couleur dorée et sont à point.

Le pain est maintenant devenu une source alimentaire de base surtout en hiver dans la colonie. Les pommes de terre et la farine sont des aliments qui se conservent très bien et sont faciles à produire, surtout les pommes de terre. Il n'est pas rare que des familles s'alimentent tout l'hiver de ce type de pain, de soupe aux pois et de viande sauvage pour économiser leurs réserves de viande provenant des quelques animaux de ferme qu'ils ont abattus à l'automne.

47- Le fromage du pays

Vivre notre pays malgré son isolement ne veut pas dire se priver des bonnes choses. L'isolement force souvent à plus d'efforts et d'adresse pour se donner ce que d'autres n'ont qu'à se tourner pour se les offrir. Le fromage que nous mangeons aujourd'hui provient de la ferme des Cavan de la concession VII. Je l'ai acheté la semaine dernière lors d'une de mes visites dans les terres. Cette fabrication artisanale de fromage est un long processus qui m'a étonné lorsque l'épouse de Thomas Cavan m'en a expliqué les rudiments.

Avant de penser faire du fromage, il faut fabriquer une caillette, ce que les Cavan appellent une "rennett" dans leur langage. Il s'agit de traiter le premier estomac d'un jeune veau non sevré, sac qui servira à faire cailler le lait. Le premier estomac de jeunes agnelets ou porcelets de lait fait tout aussi bien. On y extrait les sécrétions de ce sac stomacal dès qu'il est prélevé de l'animal en le retournant pour mieux le gratter l'intérieur à fond. Ces sécrétions sont très efficaces pour cailler le lait presque instantanément. La caillette est alors lavée à grande eau et trempée dans une saumure et de l'eau froide durant environ douze heures. Elle est ensuite frottée avec du sel et fortement étirée à l'aide d'un bâton flexible replié sur lui-même à l'intérieur de parois de l'estomac. L'orifice de la caillette est finalement ficelé en y bloquant le bâton sous tension à l'intérieur jusqu'à ce que les parois soient bien séchées. Le séchage de la caillette s'effectue généralement en suspendant le tout au plafond au-dessus d'une source de chaleur. Le sac devient assez rigide à la fin du séchage lorsque l'on en retire le bâton.

La caillette est alors conservée au froid dans un sac de papier ou le plus souvent dans un pot de saumure. Certains le remplissent de sel entre les utilisations. On peut s'en servir la première fois au bout de quelques semaines, mais plus elle est vieillie, plus elle est efficace. Même ceux qui ne font pas de fromage s'en servent pour faire le petit lait et le lait

caillé. Une seule cuillère de présure ajouté au lait remplissant la caillette parvient à faire cailler le lait très vite. Les enfants en raffolent avec les gâteaux. La présure ou sécrétions friches se conservent assez longtemps après son prélèvement à l'abattage du jeune animal.

Une pleine caillette de lait peut faire près d'une demi tasse de fromage. Il est plus efficace de procéder avec plusieurs caillettes à la fois. La caillette est remplie de lait, en y ajoutant de la présure naturelle gardée en réserve; en bouchant l'orifice, un brassage vigoureux de 20 à 30 minutes parvient à faire cailler le mélange qui se sépare en petit lait et en présure solidifiée. Lorsque retirée du sac, la présure coagulée est coupée en cubes dans une large assiette en bois et le petit lait continue d'en sortir par suintement.

Après quelques heures de suintement, le coagulât est déposé dans une presse, genre de contenant cylindrique en fer blanc de grandeur variable selon la quantité à presser. Des couvercles mobiles sont placés à la surface inférieure et supérieure du contenu dans le contenant. Ces couvercles gardent le jeune fromage captif dans le cylindre pendant qu'une pesée presse sur la masse pour en faire sortir plus de petit lait pendant environ douze heures. Le cylindre est reversé à quelques reprises durant cette opération en gardant le poids sur la masse.

Finalement, le jeune fromage est enrobé d'un tissu propre dans une cuve perforée après avoir été finement coupé et légèrement salé. Ce tissu est solidement attaché sous pression sur le fromage sur lequel un poids léger, généralement une petite roche plate, pour une autre période, mais durant seize heures cette fois. Le fromage est alors à point et il est placé dans une saumure pour environ une heure. Pour le conserver sans qu'elle s'efface, la boule de fromage est enveloppée dans une toile de lin remise au frais.

Les Cavan me conseillent d'aller rendre visite à un artisan de la Baie-

Noire qui fabrique du fromage en grande quantité à partir des surplus de lait des colons de ce coin-là. Ses presses à fromage sont plus grosses que chez les colons et il commence même à s'installer des machines qu'il se fabrique lui-même. Il faudrait que j'y aille un jour.

48- Enfin un quai neuf

Même si les Whitcomb avec l'aide des Stevens ont commencé à rénover le vieux quai à quelques milles pieds d'ici pour leurs opérations forestières, la structure ne rencontre pas les besoins des gros vapeurs qui circulent sur la rivière. Les Whitcomb se sont alliés avec les Stevens, les Gilmour et quelques autres exploitants forestiers et leurs assurent avec les Hamilton d'Hawkesbury le transport du bois exploité sur le territoire du canton.

Presqu'en même temps, la Macpherson, Crane and Company, compagnie de navigation et le gouvernement se sont aussi entendus pour construire un nouveau quai pour la navigation de transit selon les besoins modernes et la sécurité de transport. A ma grande satisfaction, mais plutôt pour des raisons établies par les ingénieurs de la marine que pour avantager mon auberge, le nouveau quai est localisé presque devant le "Ottawa Beach House". La raison principale du choix du site fut le fait que c'est le seul endroit où les approches naturelles à la jetée ne sont pas inondées aux hautes eaux. En un sens, le père Stevens avait bien raison de tant insister il y a déjà 8 ans pour que l'auberge soit construite ici.

La construction près de l'auberge sur la rive a commencé ce printemps 1847 dès que le niveau de l'eau fut à la normale. Comme tout le monde l'aurait prédit, les Stevens ont décroché le contrat d'ériger la structure. Dix hommes y travaillent du matin jusqu'au soir. Le terrain à l'ouest de l'auberge n'est plus qu'un vaste site d'entreposage de roche et d'immenses pièces de bois jusqu'à la rive, matériaux nécessaires à la structure du quai. Le bois fût flotté ici pour être monté à sec et coupé selon les dimensions requises par les plans des caissons du quai.

Le quai doit avancer à 125 pieds dans l'eau à eau basse durant l'été. Les pièces de bois doivent être assemblées en caissons devant finalement dépasser la surface de l'eau d'au moins six pieds en été. Le tirant d'eau

le long du quai doit permettre une profondeur libre d'au moins 8 pieds sur une longueur minimum de 75 pieds. Les caissons doivent être construits à l'eau et calés par des charges de roche durant leur montage.

La construction du premier caisson consiste à faire l'assemblage solide d'un radeau porteur qui devient le porte-charge de halage et d'encrage. Les parois du caisson sont alors construites en plaçant les grosses pièces de bois de 12 pouces par 12 pouces de côté. Ces pièces sont placées de façon ajourée pour former les parois extérieures et deux parois croisées à l'intérieur sur le radeau. La structure commence légèrement à caler dès que plusieurs rangées de pièces de bois s'élèvent, mais pas assez pour faire totalement descendre la structure durant la construction. Ce caisson couvre une surface horizontale de 20 pieds de côté pour garder la structure en place et en équilibre durant la construction jusqu'à son ancrage définitif sur le fond, de la rivière, de longues passerelles flottantes sont ancrées au fond, amarrées sur les rives et stabilisées vis-à-vis les limites extérieures des deux côtés du futur quai.

A mesure que la structure est élevée et que les charges de roche augmentent sa descente vers le fond, elle est poussée entre les passerelles vers le large avant qu'elle ne touche le fond. Des câbles retiennent la structure dans tous les sens pour qu'elle ne bascule pas. Toutes les pièces de bois sont retenues entre elles par des tiges de fer de un demi pouce de diamètre et de 24 pouces de long enfoncées légèrement en angle dans le bois. Dès que le caisson touche le fond à sa place définitive et est bien aligné, ses parois sont complétées jusqu'à six pieds au-dessus de l'eau et ses cages intérieures sont remplies de roches jusqu'au sommet. Cette première structure est la plus importante. En fait, elle assure la stabilité à tout épreuve que le quai doit posséder en eau profonde à son extrémité pour résister aux glaces et aux forts courants lors des hautes eaux.

A tous les 50 pieds, centre en centre, un caisson semblable est construit jusque sur la rive en s'assurant que leurs sommets permettent une

augmentation régulière de pente de quatre pieds à la hauteur de la ligne des hautes eaux. Cette augmentation d'élévation vers la rive permettra à tous les bateaux d'accoster quel que soit le niveau saisonnier de la rivière. Chacun des trois caissons est construit de la même façon entre les passerelles flottantes, sauf le dernier qui est presque sur la terre ferme.

Après un mois de construction, les caissons sont presque complétés et les passerelles de la jetée donnant accès au futur tablier du quai sont passablement avancées. Les travaux du dessus du quai ne tardent pas à relier chaque caisson. Des pièces de bois équarri de même grosseur que ceux des caissons, mais beaucoup plus longues, ne tardent pas à s'aligner et former une longue plate-forme de 20 pieds de largeur et de 150 pieds de longueur au-dessus de l'eau. Et voilà, il ne reste plus qu'à y ajouter la quincaillerie nécessaire à un amarrage sécuritaire des bateaux.

Début juillet, nous sommes plusieurs à ne pas manquer l'accostage du premier bateau qui accroche ses amarres à notre quai tout neuf. L'équipage, distrait par la visite de l'ouvrage, est épaté par sa structure, et s'occasionne même un retard dans son horaire vers Bytown. Même l'inspecteur de la navigation, il y a quelques jours avant son départ pour Montréal n'en faisait que des éloges aux Stevens à l'auberge. Les Stevens en étaient heureux pour cause, car ils étaient dorénavant assurés d'un paiement final complet dans un court délai avant l'automne.

Je regarde ce quai maintenant assis sur la véranda de l'auberge avec une grande satisfaction après plus de cinq ans d'attente. Je pourrai maintenant être assuré de mieux faire vivre mon établissement.

49- La navigation sur l'Outaouais

Les cours d'eau semblent devoir demeurer les seules voies de communication du pays. Encore quelques bateaux Durham nous rappellent que, pas si longtemps encore, les bateaux à vapeur n'étaient encore qu'une réalité d'au delà de nos frontières. Ces petits bateaux ne veulent pas quitter notre vallée et nous prouvent toujours leur utilité entre Grenville et Carillon. Les écluses de Grenville, par manque de prévoyance gouvernementale, sont déjà de trop petites dimensions pour permettre le passage des vapeurs.

Le premier bateau à vapeur, dès 1823, se limitait à la navigation entre Hawkesbury et Wrightstown. Effectivement, le "Union of Ottawa" de la Union Line Co., ce beau petit vapeur à roue d'eau, fut le joyau des bateaux à vapeur à roue d'eau de la vallée et la réalisation des rêves des Campbell, Shepherd et Wright. Plusieurs vapeurs sillonnent la rivière des Outaouais depuis ce début de modernisme mal planifié par la suite.

Le développement du système de canaux et d'écluses sur l'Outaouais n'a pas donné les résultats escomptés au cours des dix dernières années. Les vapeurs offrent toujours des services de transport dont les itinéraires se limitent entre les rapides même si les canaux et écluses sont construits depuis dix ans. Renversant mais bien une réalité! Nos vapeurs sont limités entre Grenville et Bytown. Delà, en face de Wrightstown, tout doit être transbordé ou transporté pour poursuivre la route à l'intérieur des terres. Ce sont les militaires qui ont décidé pour un gouvernement qui ne voyait que la protection du Haut-Canada et non le développement des gens d'ici. Il fallait se rendre aux Grands-Lacs pour poursuivre le

développement des nouvelles terres. La vallée des Outaouais ne pesait pas fort dans les priorités de l'état plus colonisateur qu'expansionniste.

Jusqu'en 1843, la navigation commerciale se voyait aussi gardée en otage par la monopolisante Ottawa and Rideau Forwarding Co.. Cette année-là, les écluses de Ste-Anne étaient construites par le gouvernement. Ces écluses remplaçaient celles de Vaudreuil, propriété de ce monopole privé qui avait contrôle pour leur compte la navigation dans la vallée. Les écluses de Ste-Anne sont maintenant de bonnes dimensions, assez pour accommoder les gros vapeurs, ce qui permet une voie navigable adéquate entre Lachine et Carillon. Mais, après tant d'investissement de temps, d'argent et de labeur, nous vivons tout de même avec une navigation à relais, et possiblement encore pour longtemps. Le relais de Carillon à Grenville et celui de Wrightstown à Turnpike freinent énormément le développement industriel de notre vallée. Le St-Laurent, de Montréal aux Grands-lacs, semblent beaucoup plus utilisé vers l'intérieur pour le transport de marchandises.

En face de l'auberge à Lochaber, le passage de ces gigantesques vapeurs, les nombreuses barges remorquées par des plus petits vapeurs et une foule de plus petites embarcations donnent l'impression que la voie navigable de notre belle rivière nous amène les voyageurs et les marchandises sans escale de lointains horizons. Il ne suffit que d'un seul voyage sur ces bateaux pour se rendre compte d'une toute autre réalité. Le Shannon n'a d'horizon que Grenville et Bytown, devant compter sur les diligences pour amener les voyageurs tant en amont qu'en aval de ces localités.

Le transport de la marchandise se fait surtout par le remorquage des barges qui peuvent s'enfiler dans toutes les écluses à cause de leur dimensions plus modestes. Les vapeurs les rendent dans la première écluse tant à Carillon qu'à Grenville d'où elles sont tirées par des chevaux le long des écluses et des canaux entre les deux localités. Plus de 15 ans de construction et 10 ans de travaux d'amélioration de ces installations pour en arriver là, de la force motrice de cheval vivant et non des chevaux-vapeurs comme partout ailleurs.

La grande Bretagne nous voit de si loin que la couronne nous oblige à vivre avec plus de deux siècles de recul sur le reste du monde, même en présence de technologie navale avancée. L'engorgement à l'entrée des canaux et des écluses provoque constamment l'accumulation de matériaux entreposés sur les quais et des barges en attente prolongée, tant sur place que dans les cantons de la vallée. Les entreposages de bois à Wrightstown, à la Petite-Nation et à Hawkesbury dans les cours à bois sont énormes, du beaucoup plus à la lenteur de la navigation qu'à des surplus de production. Avec de bonnes écluses convenablement agrandies, le trafic maritime pourrait être doublé sur l'Outaouais. Plus de quarante barges et une dizaine de remorqueurs en plus de cinq gros vapeurs pourraient être utilisés à leur maximum entre Lachine et Bytown sans faire de transbordement.

Il faut se rappeler qu'à l'époque de la planification de ces canaux et écluses, le bois exploité dans le pays était flotté en immenses trains de radeaux de bois et des glissoires suffisaient à faire sauter les radeaux jusqu'au bas des rapides. Ce bois à l'époque, vers 1820-30, représentait plus de 90% du transport maritime, ce qui peut partiellement expliquer

la courte vue des planificateurs gouvernementaux. La baisse de la demande du bois équarri en Grande-Bretagne a stimulé le développement des moulins à scie dans notre vallée pour transformer plus de bois pour le nouveau marché américain et canadien. Le transport du bois de sciage se fait presque exclusivement par barges.

La navigation dans la vallée fut et est encore couvée d'intrigues et de machination entre les compagnies de navigation et les exploitants des forêts qui se regroupaient souvent pour se protéger. Sans entrer dans les détails, nous pouvons tout de même dire que, comme partout ailleurs, les plus gros et les plus forts s'approprient toujours ce que les plus faibles possèdent à moins que ces derniers ne s'unissent. Mais les plus forts aussi se mangent entre eux. C'est ainsi que l'Ottawa Forwarding Co. Sur l'Outaouais et la Rideau Forwarding Co. sur le canal Rideau durent s'amalgamer pour résister à la pression des gens d'affaires de la vallée et deviennent la Ottawa and Rideau Forwarding Co. dès 1835. Cette nouvelle compagnie avait pris tellement d'expansion que ses propriétaires en donnèrent la gestion à la MacPherson, Crane and Co. à partir de 1844.

Des bateaux, tous aussi beaux les uns que les autres, mais de confort différent, sillonnent notre gigantesque cours d'eau. Le magnifique Shannon assure toujours le lien Grenville-Bytown trois fois par semaine, alors que d'autres vapeurs plus petits, le Charlotte, le Bytown, le Caladonia, le Juno, le Mercure et le Météor se partagent régulièrement le parcours Grenville-Bytown-Kingston, tant pour le transport des passagers que pour les marchandises.

Maintenant que nous avons notre nouveau quai, nous espérons voir plus de bateaux faire halte ici; faut-il encore que quelque chose motive les gens à débarquer ou expédier de la marchandise. Le vieux quai a aussi été réparé par les Whitcomb pour servir au chargement des barges de bois des moulins des Stevens et des Gilmour.

Malgré que la navigation a aidé le développement de certains cantons voisins, nous, nous attendons toujours ce développement. Les artisans craignent le joug des Stevens, des McDole et de quelques autres qui conservent le contrôle sur les activités de Locaber. Cependant, les moulins à scie qui se planifient ici ne peuvent que susciter les intérêts qui attireront plus d'activités. Les bateaux nous ont toujours amené plus d'émigrés et d'étrangers que de Canadiens avec qui nous aimerions développer cette vallée qui nous appartient. Les émigrés britanniques et américains ne cessent de vider la vallée de ses ressources sans que nous en gardions les profits et les avantages. Nous nous retrouverons bientôt avec des friches et des terres vidées de leurs richesses.

50- Les rencontres à l'auberge

Les années passent et le développement du canton tarde à se faire sentir. Mon auberge doit devenir plus qu'une halte de quelques voyageurs ou visiteurs. Le Beach House, pour survivre, se transforme tantôt en école pour les catholiques, en salle de réunions publiques du canton, même parfois pour les rassemblements du district; Catherine organise, avec quelques épouses de colons bien établis, des ateliers de démonstration pour la fabrication de biens utilitaires comme les chandelles, l'empois, le savon et bien d'autres encore. Ce n'est pas encore ce que j'avais espéré pour l'auberge, mais ces activités attirent assez de monde ici pour faire vivre décentement la famille.

J'ai récemment fait venir de Bytown des représentants de la Société d'agriculture du comté d'Ottawa pour sensibiliser les colons aux méthodes modernes de culture. Plusieurs colons se sont déplacés pour y venir s'informer. Quelques-uns d'entre-eux, plus ouverts et moins traditionalistes, furent fort intéressés par ces instructions permettant d'améliorer la qualité et la productivité des cultures de céréales et de l'élevage des animaux de ferme. Une vingtaine de colons participaient à ce rassemblement, une des plus importantes réunions que l'auberge ait vue depuis son existence.

Les colons se réunissent plus souvent maintenant pour tenter de structurer les écoles et l'instruction des enfants du canton. Nous sommes parvenus à convaincre protestants et catholiques de mettre sur pied un conseil mixte qui fera rapport au gouvernement du Bas-Canada pour recevoir l'aide nécessaire à l'organisation de nos écoles. Nous en sommes venus à établir qu'il nous faudrait quatre ou cinq petites écoles à travers les concessions pour donner une chance égale à tous. Afin de concilier les intérêts de chacun, nous avons établi qu'une seule des quatre ou cinq écoles serait désignée pour les catholiques qui commencent à s'affirmer de plus en plus pour le respect de leur droit dans le canton.

Mais cette école ne pourra être exclusivement pour les francophones.

Deux fois par année, le vicaire de Buckingham, Monsieur Michel, vient toute une journée, parfois deux, pour visiter les colons et faire son ministère. Il célèbre la messe à l'auberge où près de 15 familles se font maintenant un devoir d'assister. A cette occasion, l'abbé Michel en profite pour entendre les confessions et baptiser quelques enfants, quoi qu'il préfère donner ce sacrement lors des visites chez les colons. L'intérêt pour la religion se fait de plus en plus intense chez les colons depuis que l'abbé Michel aide le curé Brady de Buckingham. Ce n'est pas sans inquiéter les protestants qui se méfient de plus en plus de mes efforts pour attirer les gens à l'auberge.

Il ne se passe pas une semaine sans qu'un voyageur sollicite les services de voiture que j'offre maintenant de l'auberge pour relier les terres dans les concessions. A l'occasion, un marchand ambulant descend du bateau et loue une de mes voitures durant quelques jours pour se rendre chez les colons entre deux bateaux. J'ai organisé une voiture spécialement pour ce genre de location, car ces marchands ambulants doivent souvent apporter avec eux une quantité importante de marchandise à vendre ou des échantillons de ce qu'ils peuvent offrir. Selon le cas, leur marchandise est aussi variée que surprenante, même extravagante: menus objets d'utilité courante, remèdes miracles, toniques rajeunissants, porte-bonheurs, et quoi d'autre.

Nous avons eu le mois passé une rencontre avec les représentants du bureau de la colonisation qui commencent à mettre sur pied un programme de recensement dans tous les cantons. Samuel Stevens, pour une rare fois a accepté de se rendre à l'auberge pour assister à une réunion de la colonisation plutôt que de la faire chez lui au poste de La Blanche. L'an prochain, 1849, année cible pour le début de l'opération recensement des territoires Haut et Bas-Canada, un long processus de récolte des données s'organise afin que le gouvernement puisse établir le

plus exactement que possible les inventaires existants de personnes, de bétail, de production et des superficies de territoires colonisés.

J'aurai une lourde tâche durant les deux prochaines années. Les Stevens, lors de cette réunion, me promirent, à ma grande surprise, la tâche de faire les relevés de recensement dans tout le canton. Tout doit être alors noté, les membres de chaque famille et résidents, leurs biens, la production de chaque établissement, les superficies défrichées, en culture et en forêt, les volumes de production agricole et forestière, les établissements et installations des artisans, des fabricants et des producteurs de biens et services. Il faut donc reconstituer sur papier l'image exacte du canton. Je recevrai cinq livres par année pour exécuter cette tâche sur deux ans. Le travail me sera rendu plus facile du fait que j'ai déjà établi des dossiers sur chaque colon au cours de mes randonnées d'inspection des terres; ces dossiers auxquels Samuel Stevens me redonnera accès ne m'éviteront pas les visites chez les colons; une remise à jour et un complément de relevé devant y être fait pour rencontrer les exigences du recensement.

Cette année-ci est aussi importante, car 1848 sera l'année au cours de laquelle j'organise avec les colons une exposition agricole de canton sur le terrain des McDonald à l'est de l'auberge et sur le terrain de l'auberge. Ce projet fixera sûrement la vocation de quartier général du canton pour l'auberge Ottawa Beach House. L'événement deviendra aussi la journée la plus importante du canton. Je compte bien promouvoir un tel événement tous les ans tant pour encourager les colons que pour faire connaître mon auberge.

Avec le temps et beaucoup d'efforts, l'auberge se dessine un avenir des plus prometteurs. Pour que ce rêve se réalise, il me faudra me tenir loin de tout projet politique et de toute activité pouvant rendre les protestants nerveux.

Ce que j'entends souvent répéter par les visiteurs à l'auberge m'inquiète tout de même un peu. Parait-il que les dirigeants du gouvernement et les marchands organisent les établissements des nouveaux colons catholiques et surtout les Canayens (les reconnus sympathisants de la rébellion de 1837 surtout) le plus loin possible à l'ouest de Turnpike, même tout en haut de la Grande Rivière, de préférence où les eaux ne sont plus navigables. Les Canayens qui sont gardés aux bas de la vallée, le sont pour remplir des tâches lourdes que personnes d'autres ne veulent faire. Les anglais, je devrais dire tout ce qui s'appelle anglo-saxons, prétendent que les Canayens et tout ce qui s'appelle français et catholique manque de culture et d'éducation.

51- Quelques fabrications du pays

Trois produits de fabrication artisanale font la fierté des épouses des colons lors de la visite des voisins ou des gens de l'extérieur. L'empois devient indispensable dès que l'on pense aux vêtements de grandes occasions ou dès que l'on veut donner du corps à des vêtements de sortie. Mais avant tout, ne faut-il pas savoir faire du savon et fabriquer ses propres chandelles. Faire ses propres produits démontre bien ses compétences d'épouse et de colons bien établis et compétents. Savoir bien s'éclairer toute l'année sans risquer de manquer de provision en chandelles, utiliser du bon savon du pays pour les personnes et pour la lessive et le ménage ne sont pas seulement une question de survie, mais aussi un plaisir qui pousse la coquetterie jusqu'à soigner sa personne et ses vêtements. Les femmes des colons poussent la coquetterie à mouler les chandelles et les savons dans des formes qui leur sont personnalisées. La coquetterie des épouses se reflète dans le moulage des plastrons, des collets et poignets de chemises de leurs hommes et des coiffes et accessoires des vêtements féminins de la famille à l'aide de l'empois. En un pays aussi rustre, pour se donner ses coquetteries, faut-il d'abord apprendre à fabriquer soi-même ces produits.

Catherine se passionne depuis l'an dernier à organiser des ateliers pour enseigner aux épouses des colons désireuses de maîtriser les rudiments des produits de ménage essentiels ou complémentaires à la vie de tous les jours. Elle aime bien débiter à leur enseigner la fabrication de l'empois et de ses utilisations dès les premières rencontres pour les encourager à revenir ensuite pour leur apprendre fabrication du savon et de chandelles qui exigent un processus beaucoup plus long et compliqué. Suite à ces ateliers, les épouses des colons parviennent alors assez facilement à fabriquer leurs premiers produits qu'elles amélioreront par la suite avec l'expérience.

LA FABRICATION DE L'EMPOIS

L'empois devient de plus en plus un produit indispensable depuis que les gens donnent plus d'importance à la qualité et à l'apparence des vêtements de toilette ou de grandes circonstances. Toutes les femmes de la colonie veulent maintenant posséder le secret de sa fabrication. A base de fécule végétale, l'empois est facile à réussir. La fécule de maïs, plus rare et que l'on doit acheter, est surtout utilisé à Montréal à la fabrication des puddings et des costards à l'américaine. Ici, l'amidon de céréales, surtout de blé et bien sûr de pomme de terre s'adapte très bien à la fabrication de l'empois.

L'amidon des pommes de terre est extrait en râpant des pommes de terre pelées. La chair râpée est mise dans l'eau froide et brassée périodiquement pour conserver sa couleur durant le râpage. Dès que les pommes de terre sont entièrement râpées, le tout est vigoureusement brassé, puis filtré à travers une pièce de tissu en pressant la pulpe jusqu'à ce quelle devienne presque sèche. Le filtrât est alors laissé sédimenté et l'eau au dessus est ensuite enlevée, remplacée par de l'eau pure. Le tout est encore vigoureusement brassé de façon à remettre la pulpe en suspension pour ensuite laisser à nouveau s'effectuer une sédimentation plus homogène et pure. En général, il faut au moins procéder à trois ou quatre sédimentations et drainages consécutifs avant d'obtenir une sédimentation assez pure pour procéder à un assèchement final d'une sédimentation très homogène. Cette dernière sédimentation, après un drainage complet de l'eau, sèche en quelques heures d'exposition à l'air libre. Après séchage, la fécule séchée est délicatement débarrassée de la mince pellicule brunâtre qui la recouvre et étalée au soleil pour finir son séchage. Cette fécule est généralement d'une couleur blanche très pure. Le séchage complété, la fécule doit être conservé à l'abri de l'humidité dans des sacs ou des boîtes étanches.

En plus de servir d'empois, la féculé mélangée à du lait, après ébullition, donne une pâte à biscuit facile à ramollir à la salive. Ce genre de biscuits est souvent préparé pour nourrir les invalides, les malades et les jeunes enfants.

Des fécules sont aussi préparé à partir du son de blé, d'orge ou d'avoine. On y laisse cependant fermenter la râpe dans l'eau au soleil ou dans une chambre chaude durant une semaine ou deux. Dès que le mélange commence à bouillonner, le ferment est prêt pour le filtrage suivi d'une sédimentation à travers un tissu grossier. Comme dans la première méthode, le liquide est drainé et remplacé par de l'eau pure. Le tout est rebrassé pour répéter au moins trois à quatre fois les étapes de sédimentation, fermentation, drainage. A la dernière étape de sédimentation et drainage, le solide très homogène et pur obtenu est similaire en apparence à celui de la première méthode et il est séché de la même façon.

Certaines mères de colons nous disent que l'eau ou filtrât de la première sédimentation de féculé de céréales rend les teintures rouges plus éclatantes. Les résidus de pressage et de filtrage récupérés dans les tissus sont captés et gardés comment produits d'alimentation pour des vaches et des porcs. Le produit fini, la féculé, est ajouté à l'eau de lavage des vêtements pour leur donner une rigidité et des formes particulières.

LA FABRICATION DU SAVON

Lors du défrichage, une grande partie du bois est brûlée sur place pour libérer l'espace le plus vite possible pour y faire ensuite la culture. Les abattis ainsi brûlés produisent une quantité importante de cendre. Même si une grande partie de cette cendre est vite mélangée au sol nouvellement dégagé, une quantité assez appréciable est récupérée et

vendue aux fabricants de potasse et pour la fabrication domestique du savon. Comme pour la potasse, d'ailleurs, ce sont les cendres de bois francs qui sont les plus recherchées pour la fabrication du savon. Les cendres sont généralement emmagasinées dans de grands caissons de billots construits à cet effet.

Les graisses sont aussi essentielles à la fabrication du savon. La plupart des colons accumulent les graisses animales et les gras de toutes sortes tout au cours de l'année dans de gros contenants de bois. Ces contenants doivent être placés en des endroits protégés des animaux sauvages qui pourraient s'en nourrir ou y faire des dégâts.

Des croyances veulent que l'ajout d'entrailles d'animaux et d'os bouillis améliorent la qualité du savon de fabrication domestique. Plusieurs épouses de colons prétendent même que le savon doit être fabriqué lors d'une pleine lune. Le savon fabriqué en d'autres temps aurait tendance à s'assécher plus vite dès le décroissant de la lune suivante. Généralement le savon est fabriqué en quantité suffisante pour répondre aux besoins d'une année entière.

Les cendres sont lessivées dans des contenants à fonds perforés qui permettent l'écoulement du filtrât, nommé lessie ou caustique. Le fond perforé du contenant est recouvert à l'intérieur avec de la paille ou autres brindilles afin d'y retenir les cendres et de servir de filtre. Un peu de chaux dissoute dans l'eau bouillante est ajouté à la cendre pour neutraliser certains sels qui peuvent détériorer la qualité du savon à fabriquer. La cendre versée dans ces contenants est fermement tassée et la surface est gardée concave pour capter l'eau de lessivage le plus au centre. De l'eau bouillante est initialement versée sur la cendre du contenant pour humidifier toute la masse. Ensuite, de l'eau douce et froide est régulièrement ajoutée pour entretenir une percolation continue. L'eau y pénètre très lentement et rend la masse de cendre plus compacte.

Le filtrât de lessie commence généralement à sortir par les perforations du fond du contenant après deux ou trois jours. Cette lessie contient des alcalis qui furent lessivés de la cendre lors de la percolation et s'accumulent dans un seau placé sous le fond du contenant de lessivage. Dès que le filtrât qui s'écoule devient pâle et faible le processus de lessivage est terminé. Pour vérifier si la lessie est de bonne qualité, on y casse un oeuf; si celui-ci demeure à demi submergé, la qualité est bonne et de concentration acceptable. Sa couleur devrait être rougeâtre.

Même si le savon peut se fabriquer à froid, nous le fabriquons toujours par le bouillage. Lorsque Catherine fait ses démonstrations, j'enfonce deux gros pieux de chaque côté du feu à l'extérieur. Une large bouilloire y est alors suspendue sur une perche horizontale déposée sur le sommet de ces pieux. Un feu intense sous la bouilloire permet de porter très vite la lessie à ébullition et les graisses y sont ajoutées. Généralement, 12 livres de graisse produisent un baril de savon doux, ce qui équivaut à utiliser trois livres de gras par seau de lessie. Lorsqu'une épaisse écume s'accumule à la surface de la lessie en ébullition, la lessie a absorbé son quota de gras; on peut ajouter de la lessie si l'on veut augmenter le volume produit. A l'inverse lorsque l'écume ne se produit plus et que la masse ne s'épaissit plus, on peut y ajouter des graisses.

Pour fabriquer du savon doux, le chaudron est retiré du feu lorsque la masse devient claire et homogène. Le liquide visqueux est alors versé dans une cruche et lorsque refroidi, ce savon sert tel quel pour se laver. On retrouve toujours un cruchon de ce savon près du bassin de toilette de la famille. Chacun se verse un peu de savon dans le creux de la main pour ensuite se savonner la peau. Lorsque le savon devient trop fort, on le réduit avec de l'eau.

Les savons de meilleure qualité reçoivent une certaine quantité de térébenthine ou de résine durant le bouillage de fabrication.

La fabrication à froid comprend plusieurs jours d'exposition de la lessie au soleil pour mûrir. Cependant les graisses doivent être préalablement fondues à feu vif pour être ensuite mélangées à la lessie concentrée dans un baril. Le baril est alors placé au soleil et son contenu brassé occasionnellement. Au bout d'une semaine, si le mélange n'épaissit pas, on y ajoute des graisses ou de la lessie. Ce procédé ne donne qu'un savon de qualité inférieure.

Le savon en pain ou gâteau est obtenu en poursuivant le bouillage de la lessie et des graisses même si le mélange est devenu homogène et visqueux. Plusieurs louches de sel sont alors versées dans le savon en ébullition. Avec le temps, le savon monte à la surface et la lessie brun-rougeâtre descend au fond du chaudron. Lorsque les deux couches semblent bien séparées, le chaudron est retiré du feu, et le tout est refroidi durant toute une nuit. Le savon durcit alors en surface en forme de gâteau, que l'on prélève. Il faut alors chauffer à nouveau ce savon pour y ajouter un peu de térébenthine ou de la résine et du sel. Lorsque le contenu du chaudron devient assez épais, le savon très visqueux est versé dans des moules en bois et laissé durcir. Lorsque durci, les gâteaux de savon sont coupés en morceaux manipulables facilement dans la main. Les bars de savon sont alors placés à l'arrière du poêle de cuisine ou à proximité de l'âtre pour terminer le séchage.

Nous en faisons au moins une fois par année à l'auberge en fin d'été et nous invitons les nouveaux colons pour leur montrer comment ils peuvent eux-même en fabriquer par la suite.

LA FABRICATION DES CHANDELLES

Les chandelles ne sont pas difficiles à fabriquer, mais leurs trempages successifs requièrent de longues périodes de travail monotone. C'est l'une des raisons qui les rendent si rares sur le marché dans la vallée à

des prix abordables. Les gens les ménagent au point de les allumer juste avant le souper et que pour la période du repas. Les colons s'éclairent surtout à la lueur de leur feu de cheminée ou de l'âtre qu'ils tiennent vigoureux en l'alimentant régulièrement en y jetant des bois résineux tel que l'épinette, le sapin, le pin ou le mélèze. On s'éclaire aussi à l'aide de graisse de lard placée dans une assiette où l'on trempe une guenille en guise de mèche. Ces lanternes permettent d'éclairer les coins éloignés de la cheminée. Cette lampe de fortune est souvent appelée "sorcière" ou lampe paysanne.

Les colons fabriquent des torches avec des noeuds de pin pour s'éclairer en forêt. On appelle couramment ces torches des chandelles de bois. Les noeuds de pins sont surtout gardés pour être utilisés l'hiver lorsque les dangers de feux de forêts sont nuls à cause de la couverture de neige au sol. La résine dégage beaucoup de fumée en brûlant, ce qui limite leur utilisation à l'extérieur. Même les "sorcières" dans les maisons ne sont pas allumées longtemps à cause de la fumée et de la senteur déplaisante qu'elles dégagent. Leur lumière est aussi très faible. Dès que les colons apprennent à faire des chandelles, ils abandonnent très vite les moyens d'éclairage rudimentaire.

Deux types de chandelles sont fabriquées, les chandelles moulées et les chandelles trempées. Les chandelles moulées donnent un produit de meilleure qualité, mieux fini et de forme régulière. Ce type de fabrication est plus vite et plus sécuritaire, mais donne des chandelles qui brûlent plus vite que les chandelles faites par trempage. La fabrication des chandelles s'effectue surtout à l'automne alors que le suif est frais après l'abattage des boeufs, des moutons et des porcs.

Le suif est accumulé au cours des derniers mois de l'année, souvent mis en commun pour procéder à la fabrication d'une quantité appréciable de chandelles. Catherine, lors de ses démonstrations, introduit 1/3 de suif dur à 2/3 d'eau d'eau bouillante. Elle continue à faire bouillir jusqu'à

ce que le suif soit fondu et s'accumule à la surface. Le suif est alors prélevé et filtré dans un tissu de flanelle dans une passoire. Certaines femmes de colons ne mettent à peine qu'une cuillère à table d'eau avec le suif pour le faire fondre à feu doux en prenant garde de ne pas le faire griller. Cette méthode demande cependant un brassage continu avec une baguette de bois, les ustensiles de métal devenant à la longue trop chauds. Les résidus de suif sont toujours à conserver avec les gras pour la fabrication du savon.

Le pot de suif fondu et bouillant est placé entre deux chaises distantes de deux pieds, leurs dossiers tournés vers l'extérieur. Deux longues perches sont placées parallèlement sur les dossiers. Des bâtons plus courts sont placés perpendiculaires sur ces perches tous les 20 pouces sur lesquelles des mèches de cotons de 9 à 10 pouces sont suspendues à tous les 3 pouces. On essaie généralement de produire assez de chandelles pour une année entière.

Durant la fabrication, deux bouilloires sont utilisées, une pour le trempage pendant que l'autre garde une réserve de suif au chaud sur le feu. Dès que le suif refroidit, les bouilloires sont échangées. L'opération consiste à tremper les mèches dans le suif très chaud en tenant le bâton des mèches par les deux extrémités. Les mèches sont plongées dans le suif très chaud pendant 15 à 20 secondes à la fois. Cette opération est répétée plusieurs fois jusqu'à ce que le suif sur les mèches parvienne à la grosseur désirée, ce qui peut prendre une journée entière de trempages successifs. La période de refroidissement entre les trempages ne doit pas être ni trop longue ni trop courte pour éviter que les chandelles ne craquent durant la fabrication. L'air frais est essentiel pour durcir les chandelles entre les trempages; il faut même les sortir à l'extérieur pour réussir un bon travail.

Les fabricants spécialisés utilisent des moules pour faire des quantités industrielles de chandelles. Au cours du refroidissement, le suif perd un

peu de volume et les moules doivent être remplis. Après le refroidissement, lorsque le suif est de très bonne qualité, les chandelles sortent facilement des moules. Parfois, il ne suffit que de tremper les moules quelques secondes dans l'eau bouillante pour les sortir plus facilement. Dès que les chandelles sont refroidies, il faut les entreposer dans un endroit frais et à l'abri des souris, mûlots ou autres rongeurs qui ne reculent devant rien pour les gruger.

Le suif de porc ne produit pas de bonnes chandelles, le produit devient trop mou, mais par souci d'économie, ce suif est mélangé avec d'autre suif. On trempe aussi les mèches dans une saumure de salpêtre avant de les tremper dans le suif au début pour augmenter la qualité de la flamme. Le salpêtre diminue aussi la senteur du suif grillé lorsque les chandelles brûlent.

52- Abattage des animaux

La viande fraîche se conserve très mal durant la belle saison en ce pays. La saison d'hiver donne cependant une conservation idéale. Il est aussi plus difficile de nourrir le bétail durant l'hiver. A l'automne, les colons ne gardent donc que les animaux nécessaires à refaire leur troupeau le printemps suivant. Toutes les bêtes excédentaires sont abattues pour répondre aux besoins de la famille pour l'année. Les surplus de viande sont vendus généralement chez les Stevens pour les chantiers, ce qui donne des revenus d'appoint pour les familles les plus productives.

Tout les ans, dans la vallée, donc, à l'automne, c'est la grande corvée tard en octobre, lors d'une belle journée chaude et ensoleillée. Ce sont des tâches fatigantes et ardues. Deux ou trois familles s'associent pour rendre l'opération plus facile, plus agréable et pour permettre d'accélérer le travail.

Deux ou trois hommes costauds et d'expérience peuvent tuer, débiter et saler une douzaine de porcs en une seule journée avec l'aide de leurs épouses et de leurs enfants les plus vieux. Tout se passe à l'extérieur entre la maison et les bâtiments de ferme. On doit immobiliser la bête pour la saigner en lui coupant les artères du coup avec un couteau très tranchant. On tranche la gorge de l'animal vivant pour s'assurer que le plus de sang possible s'échappe du cou de la bête. Tout le sang encore chaud est récolté du cou de l'animal pour en fabriquer du boudin. La bête est tuée de cette façon pour qu'un minimum de sang demeure dans la viande. Les animaux sont généralement tués quelques jours avant la grande corvée de boucherie. Les animaux tués et saignés sont immédiatement ébouillantés pour faciliter le grattage et l'arrachage des poils, puis sont pendus pour être vidés de leurs entrailles et lavés à grande eau. Pendant quelques jours, la viande se raffermie et le dépeçage en est facilité.

Pendant que les hommes procèdent à l'abattage, les femmes fabriquent le boudin, récupèrent les boyaux d'intestin et les lavent pour ensuite y introduire le sang bouilli, coagulé et préparé dans des grands chaudrons. Elles récupèrent aussi le lard, le foie, le coeur et les reins pour en faire d'autres préparations bien spéciales.

Salaison de la viande

Quelques jours après l'abattage, à très bonne heure le matin, la corvée reprend. Une à une, les carcasses sont descendues et débitées en portions de viande et celles-ci placées le plus au frais possible en attendant le dépeçage. Les jambons arrières sont découpés les premiers, et de plus petits jambons sont préparés à partir des épaules des animaux. Ces jambons sont destinés à être fumés dans les jours qui suivent. Tout le reste de la viande des carcasses des bêtes est dépecé et coupé en portions de consommation pour la salaison. Chaque petit morceau est individuellement enrobé de sel, placé dans un baril, chaque épaisseur de viande pressée et recouverte de sel. Lorsque le baril est rempli de viande, une saumure très concentrée est versée dans le baril jusqu'à ce que le baril soit rempli à rebords. Un baril de lard salé pèse environ 200 livres.

Au cours de telles corvées, les colons préparent et emmagasinent assez de viande salée pour nourrir leurs familles durant une année entière. Lorsque le nombre d'animaux abattus le leur permettent, une certaine quantité de la viande salée est vendue aux entrepreneurs ou marchands locaux ou à d'autres familles. Il arrive parfois que la garnison britannique de la vallée vienne dans les cantons pour s'approvisionner à bon marché en bénéficiant des surplus de certains colons.

Les viandes marinées dans la saumure

Les exigences des entrepreneurs forestiers, des acheteurs extérieurs et le

raffinement du goût des colons ont vite provoqué l'utilisation de procédés de conservation plus complexes, mais toujours à base de saumure et un peu moins de sel. Voici comment plusieurs colons préparent maintenant leur viande marinée dans la saumure. Ces ingrédients sont mesurés pour conserver 200 livres de porc dans un baril:

- 14 livres de sel
- 0.5 livre de salpêtre
- 4 livres de sucre brun ou 2 pintes de mélasse
- 1 chopine de bière ou de vinaigre
- juste assez d'eau pour dissoudre le sel
- poivre et clou de girofle lorsque disponible

Tous ces ingrédients sont mélangés pour ensuite être portés à ébullition. On y enlève l'écume dès qu'elle se forme. Cette liqueur ou saumure est ensuite refroidie puis versée sur la viande de porc déjà placée dans des grands plats de bois ou de terre cuite. La saumure doit recouvrir complètement la viande qui y trempe durant environ six à huit semaines. Chaque morceau est retourné à tous les deux ou trois jours. Après cette période de marinage, la viande est prête à être fumée. Des assaisonnements différents d'une famille à l'autre donnent des goûts très particuliers à ces viandes. Certains prétendent même posséder des recettes secrètes qu'ils ne dévoilent à personne.

Fabrication du lard et de la saucisse

Pendant que les hommes s'affairent à dépecer, couper et saler la viande, les femmes récupèrent le gras, le lard et les os pour être utilisés dans la fabrication de multiples sous-produits de consommation. Le gras des reins du porc est coupé en petits morceaux et bouilli sur feu doux. Durant la fonte et le bouillage, l'huile ainsi produite est prélevée et égouttée dans une cruche couverte par la suite et les autres résidus comme le suif et graisses conservés à part. Le suif surtout est conservé

pour la fabrication des chandelles et des savons spéciaux. Le foie du porc est cuit pour entrer dans la fabrication du pâté de foie pendant que la tête marinée depuis quelques jours sert à la fabrication de la tête fromagée. Lorsque plusieurs têtes de porcs sont disponibles, certaines d'entre-elles servent à d'autres préparations. Ainsi, les morceaux de viande de ces têtes et ceux récupérés des pattes de cochons sont trempés dans une marinade pour utilisation subséquente.

La fabrication de la saucisse est aussi effectuée au cours du dépeçage des carcasses d'animaux de boucherie. Les intestins sont récupérés et lavés pour servir de boyaux à saucisse. La viande gardée pour la saucisse est alors hachée et assaisonnée avant d'être introduite dans ces boyaux qui prenaient souvent la forme de gâteaux de viande difforme. Parfois des sacs de coton minces et ajourés servent de parois pour retenir la viande en pain de saucisse. Cette saucisse doit être gelée dès que possible en la gardant à la température froide extérieure ou mangée dès que possible après sa fabrication. Cuite et fumée, elle se conserve aussi assez longtemps.

La fabrication de la gélatine

La fabrication de la gélatine donne un produit très utile aux colons. Les os et les cartilages sont bouillis durant de longues heures pour évaporer le plus d'eau possible. Cette eau de bouillon de cartilage et d'os alors filtrée donne un liquide concentré qui en refroidissant forme une gélose ferme. Cette gélatine refondue et mélangée aux viandes et desserts leur donne en refroidissant une consistance et fermeté intéressante.

Ces os et ce cartilage sont bouillis dans de grands chaudrons. Lorsque l'eau qui les recouvre devient assez colorée pour les camoufler, le liquide est retiré et filtré dans des tissus propres à plusieurs reprises lorsqu'il est très chaud jusqu'à ce qu'il devienne très clair et homogène. Le liquide est alors versé dans des plats peu profonds, mis au frais pour refroidir

et prendre de la consistance. Cette gélatine se conserve assez longtemps au frais, mais est généralement gelée dans une remise extérieure pour être utilisée durant l'hiver.

La viande fumée

Plusieurs colons se sont construits des fumoirs, genre d'abris de bois dans lesquels l'on fume la viande dès qu'elle dégèle au printemps. La viande est consommée nature après être dégelée durant l'hiver, mais le printemps venu, elle doit être traitée pour être conservée durant les mois plus chauds.

L'abri de bois de 8 pieds par 4 pieds de côté sur 6 pieds de haut repose sur des fondations de pierre à muret de près de quatre pieds de haut qui forme le fourneau de brûlage. Comme l'ensemble de la structure ne favorise pas la circulation de l'air, la fumée est conservée à l'intérieur durant le brûlage. Le meilleur bois de combustion pour le fumage est le hêtre, le bouleau, le noyer et l'érable auquel l'on mélange souvent des coeurs d'épis de blé d'inde secs. Après plusieurs fumages, la créosote de la combustion du hêtre et des huiles provenant des fumées de bois imprègne les parois du fumoir, en préserve les parois tout en aromatisant la viande durant le fumage.

Même si parfois on y fume des viandes fraîches après les avoir dégelées, généralement, le jambon ou le boeuf salé dans des barils à l'automne précédent est trempé dans l'eau fraîche et lavé. On suspend alors la viande aux poutres supérieures du fumoir. Le feu au fond du fumoir est alors activé et entretenu de façon à le garder vivant et fumant continuellement. La combustion est très lente à cause du peu de circulation d'air dans le fumoir. Parfois la viande n'est fumée que quelques jours, mais généralement, la viande est laissée ainsi au fumage pendant près de six semaines.

Au sortir du fumoir, la viande est placée dans des sacs de toile ou de coton fermement attachés et suspendus dans un endroit protégé des animaux sauvages. Souvent, ces sacs de viande fumée sont même suspendus au plafond de la cuisine d'été.

Les sacs de viande fumée sont souvent enduits de chaux pour éloigner les mouches, mais les charançons parviennent parfois à pénétrer par la paroi chaulée avec le temps et y déposent leurs oeufs. Éventuellement des vers poilus commencent à détruire la viande. Très tôt, il faut alors tremper la viande dans l'eau bouillante, la frotter fortement avec du son ou de la sciure de bois et l'enrober de cendre de bois franc ou d'avoine pour en restaurer la qualité. Ce procédé protège alors la viande presque en permanence contre les charançons. La viande fumée est souvent gardée dans des barils de bois avec une certaine quantité de charbon de bois entre les morceaux. Ce traitement aide aussi à sauver la viande qui commence à se gâter. Une chopine du liquide noir s'écoulant des tuyaux du poêle de la maison est parfois ajoutée à la saumure pour tremper la viande qui semble vouloir se gâter à nouveau. L'écorce brûlée de cèdre est aussi mélangée à la saumure vieillie dans les barils pour la purifier.

53- Le seigneur Fraser s'en mêle

Depuis longtemps nous espérons voir arriver un nouveau grand propriétaire, mais catholique cette fois pour équilibrer les forces dans le canton. Quelqu'un qui prioriserait l'agriculture et le développement des chemins de la colonisation. A l'automne 1848, voici que le seigneur John Fraser, membre de l'Assemblée du Bas-Canada, seigneur à Rivière du Loup, mais aussi fervent promoteur de la colonisation, prend possession de plusieurs lots sur les concessions quatre et cinq. Au grand désespoir des Stevens, mais surtout des McLean, des Cameron et des Campbell encore plus fanatiques et amis des Tucker et des Cook de la Petite-Nation, l'arrivée du dynamique et catholique Fraser vient bouleverser les règles établies.

Bien sûr, depuis près de deux ans, le clergé et le seigneur Papineau de la Petite Nation n'ont cessé de faire des représentations auprès de John Fraser et de quelques autres hommes influents et richissimes pour venir tenter de renverser les puissances anglo-saxonnes dans la vallée, tout spécialement ici à Lochaber. C'est maintenant chose faite. Fraser porte surtout son choix sur les lots de Jane McMillan concédés en 1807, mais gérés depuis lors comme lots forestiers. Depuis la mort de Jane McMillan, il y a près de cinq ans, ces lots n'étaient pas exploités et négligés par la succession de la famille. A entendre le curé Brady et son vicaire l'abbé Michel lors de leur passage hier, c'est la Divine Providence qui nous envoie ce grand propriétaire catholique dans un canton si opprimé par les protestants.

Il y a quelques semaines, dès sa descente du bateau, John Fraser avisait Samuel Stevens, l'agent des terres du canton, qu'il arrivait de Montréal pour prendre possession de ses dix lots. Par la même occasion, il lui présentait copies de contrats et transferts de titres légaux en expliquant à Stevens qu'il venait prendre arrangement avec moi, André Galipeau

pour assumer la gérance de ses terres nouvellement acquises. Avant la fermeture de la saison de navigation cet automne, près de douze ouvriers canadiens de Montréal viendront s'installer ici pour préparer les cabanes nécessaires à loger leurs familles au printemps et commencer déjà à améliorer quelques chemins de colonisation avant les premières chutes de neige. Plusieurs chemins longeant les lots nouvellement acquis sont dans un état lamentable.

Les intentions de Fraser sont de développer l'agriculture le plus vite possible sur ces lots et de former un noyau fort de canadiens catholiques dans le canton de Lochaber. Cette initiative tant attendue permettra aussi de donner un caractère canadien à la vallée de l'Outaouais qui ne cesse d'être colonisée par les émigrés britanniques depuis l'arrivée de Philemon Wright dans le canton de Hull et sur la Gatineau.

Les Stevens et leurs compatriotes ne semblent pas s'en laisser imposer sur un territoire qu'ils considèrent comme le leur et plus près du Haut-Canada que du Bas-Canada. L'union véritable et culturelle des deux Canadas semble vouloir longtemps demeurer des faits de papier plus imposés que désirés. Un fait demeurera dorénavant; il y a aussi la force de Fraser pour changer un peu l'évolution des choses dans ce pays si loin de Montréal et de Québec. Même si John Fraser n'a aucunement l'intention de venir s'installer ici à Lochaber, il est bien déterminé d'imposer ses idées et ses objectifs de développement en y installant des Canadiens qui aiment la terre. Depuis un certain temps, plusieurs autres se sont ralliés aux Stevens, ou du moins, semblent bien s'entendre avec eux pour exploiter les forêts du nord du canton et même plus au nord en deçà du lac La Blanche.

L'un des fils du révérend Edwards de Clarence et les cousins Cameron commencent à faire affaire avec les Gilmour et les Whitcomb. D'une part les Stevens voudraient bien développer un moulin à scie près des chutes chez les frères McLean qui possèdent le site depuis 1832. D'autre

part, les Edwards et les Cameron voudraient bien convaincre les Morrison de leur laisser développer les chutes en bordure de leur lot situé juste au nord des lots nouvellement acquis par Fraser. La venue des gens de Fraser dans le canton semble vouloir accélérer le développement des deux moulins à scie, lequel développement leur donnerait plus de force pour garder leur contrôle sur les gens du canton et poursuivre la conservation et l'évolution du protestantisme sur le territoire.

C'est la joie chez les familles catholiques dans les concessions. Pour eux, c'est l'arrivée de compatriotes sur qui ils pourront compter, car ceux-ci n'auront aucun endettement qui les soumettrait aux protestants de la vallée. Il faudra s'allier très vite à ses nouveaux venus pour devenir forts dans ce pays d'Anglo-saxons-protestants fanatiques. C'est un espoir de s'en sortir et de prendre un pays qui nous échappe.

Le seigneur a beaucoup de contacts et d'influence à Montréal, à Trois-Rivières, à Québec et surtout avec les membres du conseil législatif. Il est à espérer qu'il parviendra à développer ses terres de Lochaber comme il a fait avec celles qu'il possède à Rivière-du-Loup. Le curé Brady m'explique que John Fraser est issu d'une riche famille catholique anglaise arrivée au Canada au début du siècle. Fraserville, près de Rivière-du-Loup dans le Témiscouata, tout à l'est du pays, fut fondée par cette famille très dynamique. John Fraser reçut une solide éducation et hérita d'une importante fortune à la mort de son père. Il investit et continua toujours à investir dans le développement de l'industrie et l'agriculture du pays. Maintenant député du Bas-Canada depuis quelques années, il participe encore plus globalement à développer son pays.

Ce n'est pas la première fois qu'il répond à l'appel du clergé pour briser l'influence protestantisme dans la province, mais c'est la première fois qu'il porte son action si loin à l'ouest de Montréal. Reconnu comme aussi bon catholique qu'habile politicien et marchand, il ne faut pas non

plus se cacher qu'il anticipe aussi des bénéfices en voyant étendre son domaine par ici.

Le curé Brady l'a déjà rencontré à quelques reprises les années passées à St-Andrew et à Montréal. Il pensait déjà acheter des terres à Lochaber, s'il trouvait quelqu'un de fiable pour en faire la tenure en son absence. J'informe Brady de mon intérêt à rendre ce service à Fraser comme préfet de ses terres. Brady doit bientôt se rendre à Montréal pour prendre quelques semaines de repos et m'assure de pouvoir en faire le message à Fraser qui se rend souvent rencontrer l'Évêque du diocèse de Montréal.

Quelques jours s'écourent seulement avant que le seigneur John Fraser débarque à nouveau du bateau et s'installe pour deux jours à l'auberge. Je mets vite une voiture à sa disposition et m'offre de l'aider à l'occasion pour visiter ses terres que je connais très bien. Je n'hésite pas non plus à offrir mes services comme préfet de ses terres même si le curé Brady n'a pas eu le temps de lui faire part de ma disponibilité. Il accepte très vite mon offre du fait qu'il est revenu très vite revoir quelques-uns de ses lots qui font déjà source de litige en droit de propriété. Il doit faire une recherche dans les dossiers des terres chez les Stevens qui paraît-il n'aurait pas toujours déclaré certains terrains vacants à certaines périodes. Sachant que je connais assez bien tous ces dossiers pour les avoir travaillés pour le compte de Samuel Stevens, agent des terres, il me réaffirme son désir de me donner la tâche de la tenure et gérance de ses terres dans le canton.

Fraser m'affirme aussi qu'il fera pression auprès du bureau de la colonisation pour que je devienne agent des terres à la place des Stevens, au moins pour la partie du canton à l'est de la rivière La Blanche où il a acheté ses terres. Homme impressionnant et de haute stature, âgé de 60 ans environ, Fraser s'impose même devant les deux frères et le père Stevens pour faire passer ses idées sans reculer avec un timbre de voix

sûr et sec. Il a insisté auprès des Stevens pour bien faire comprendre que je devenais dorénavant son homme de confiance et son bras droit dans le canton car lui n'aurait pas souvent l'occasion d'y venir. Cependant, il compte bien s'assurer d'une installation adéquate et équitable des colons sur ses terres.

Pour moi c'est le début de la réalisation d'un rêve. Je prendrai une vraie place dans le canton et non seulement le valet à sa porte d'entrée. Dès que j'aurai vu à l'inventaire complet des terres du seigneur Fraser pour assurer l'implantation favorable des nouveaux ouvriers colons qui s'y installeront, je devrai assurer le développement adéquat des chemins de colonisation qui traversent tout ce territoire toujours boisé mais si riche pour développer l'agriculture. Enfin les chemins verront le jour pour remplacer ces pistes plus souvent impraticables. Fraser doit faire des pressions pour que des fonds soient directement versés à l'amélioration des routes situées à l'est de la Blanche et dans le Gore pour déboucher dans la Petite Nation.

Fraser me laisse même une importante somme pour couvrir les frais d'hébergement de plusieurs de ses ouvriers-colons jusqu'à ce qu'ils puissent se construire un campement décent sur ses terres. Dans les prochaines semaines, des chevaux et des voitures débarqueront avec les hommes et l'outillage nécessaire pour les travaux d'hiver.

Le curé Brady n'en croit pas ses yeux lorsque je lui raconte toutes ces choses qui arrivent en si peu de temps. Il rêve déjà avec moi de faire des visites plus régulièrement dans le canton chez nos catholiques tant délaissés. Aujourd'hui, lors de sa visite inattendue, je suis tout ému de voir les larmes dans ses yeux à l'idée de pouvoir reprendre le coeur de ses âmes à moitié perdues dans la peur et l'oppression. Après avoir béni les membres des quelques familles qui sont venues assister à la messe à l'auberge aujourd'hui, il prie le Seigneur de nous envoyer de bons catholiques sur les terres de John Fraser pour aider ceux qui sont déjà

parmi nous.

Dans une rage presque indescriptible, Samuel Stevens est venu récupérer presque tous les dossiers de la colonisation que je gardais encore à l'auberge, m'avisant qu'il n'avait plus besoin de mes services d'inspecteur dorénavant. Prévoyant que je prendrais bientôt la gérance définitive des terres de Fraser, il décidait de briser l'entente que nous avions ensemble. De toute façon, j'avais depuis un certain temps payé toutes mes redevances chez les Stevens. Je ne crois pas que j'aurai la vie facile pour autant. Il faudra se battre pour continuer à vivre dans ce pays à reconquérir.

54- Un tonnelier s'installe

Depuis quelques semaines, un tonnelier pratique son métier, un métier d'artisan essentiel à la vie de tous les jours dans un pays de colonisation comme le nôtre. Son atelier est un simple abri pour le moment, mais il compte bien se construire un établissement digne de son métier avant la fin de l'été. Pour lui, 1848 est un départ comme nous en avons tous connu en venant s'établir ici. Pierre Huard, apprenti tonnelier des ateliers des Wright de la Chaudière, devient maître de son métier en s'établissant près de l'auberge. A cause de son jeune âge, il n'avait pas tellement de chance de devenir maître tonnelier chez les Wright et le curé Brady lui avait recommandé de venir s'établir un atelier près du Ottawa Beach House sur le chemin du quai de Lochaber. Il arrivait ici au début du mois de mai avec une lettre du curé Brady qui me demandait de l'aider et de le loger jusqu'au début de l'été.

En arrivant, même avant que j'aie eu le temps de lire la lettre de Brady, il me faisait part du contenu et ajoutait qu'il s'engageait en retour de me rendre tous les services possibles pour compenser pour les bontés qu'il recevra. Malgré ses 18 ans, le jeune Huard paraît des plus expérimentés tant dans son métier que par les nécessités de la vie dans le pays. Ce grand gaillard de six pieds, j'en suis sûr, se sera installé et taillé une bonne clientèle avant la fin de la saison. Déjà, sous abri de fortune, il est fier d'étaler quelques cuves de bois, barils, seaux et une baratte à beurre. Je n'ai aucune gêne de recommander aux visiteurs de l'auberge de s'y rendre pour voir ses produits à quelques pas d'ici. J'expose même quelques-unes de ses pièces sur la véranda à la vue des gens qui descendent à l'auberge.

Je prends souvent plaisir à le regarder travailler avec les quelques modestes outils. Je lui ai promis que dès qu'il aura vendu ses premières pièces, nous irons ensemble soit à la Petite Nation ou à Wrightstown pour faire l'acquisition de vrais bons outils solides et plus modernes.

moment, il ne possède qu'une seule plane droite qui se ressent d'un long usage, un doloire minable et une tille de rognage. Je lui ai prêté quelques-uns de mes outils depuis son arrivée pour qu'il se fabrique plus aisément un virevau et un chevalet de travail. Jusqu'à ce qu'il s'installe en permanence, Huard utilise notre feu de bouillage à l'arrière de l'auberge pour courber les douves avant de les assembler et rendre les contenants étanches.

Le tonnelier est un artisan très recherché dans les cantons. Son arrivée ici nous comble tous, nous qui avons à faire venir de l'extérieur tous les contenants de fabrication de bois de feuillus. Dès que Pierre Huard aura pu compléter son atelier à quelques mille pieds d'ici en bordure de la route, il pourra mettre toute une gamme de contenants à la disposition des colons: tinettes, barils, seaux, barattes à beurre, cuves à lessive, pressoirs à jus. Des pièces d'équipement comme des rouleaux brise-mottes, rouleaux de chemins d'hiver et même du mobilier deviendront aussi très en demande. Il n'aura de limite que le temps dont il dispose, son courage et sa persévérance.

A le voir aller depuis son arrivée, notre tonnelier est le type de brave canadien que l'on a besoin pour nous aider à développer cette vallée en un pays vraiment à nous. Je devrai éviter qu'il ne s'endette chez les Stevens ou chez tout autre Britannique qui ne demanderait pas mieux que de prendre ce jeune artisan sous leur domination impérialiste. Ils en ont déjà assez traîné dans la misère tant ici qu'à la Petite Nation.

Pour l'aider, je lui ai offert d'agir, lorsque nécessaire, comme cocher à l'auberge lorsque des clients veulent se rendre dans les concessions. A l'occasion, il pourra aussi conduire des gens en canot à Clarence lorsque la demande est faite. En échange, je lui permettrai d'utiliser les voitures de l'auberge pour aller vendre ses produits chez les colons et de traverser en canot les pièces pour les vendre à Clarence. Son aide à la clientèle de l'auberge, tout en lui permettant de rencontrer des éventuels clients

pour son atelier, me permet de consacrer plus de temps à l'inspection des lots et des équipes d'hommes sur les terres du Seigneur Fraser. Sa présence autour de l'auberge rassure beaucoup Catherine lorsque je suis absent au loin dans les terres. Nos enfants, surtout Paul, passent une grande partie de leur temps libre avec Pierre sous son abri à modeler les douves.

Le nouveau tonnelier a déjà toute une liste de commande de pièces à fabriquer pour les colons et ne chômera pas de l'été. Cette situation ne fait que l'encourager à accélérer la construction de son atelier permanent. Son vrai problème, c'est le peu d'argent en espèce en circulation dans le canton chez les colons. Il serait plus facile pour lui d'écouler sa production à un magasin général, mais seuls les Whitcomb et les Stevens pour le moment achètent des biens pour les échanger pour services rendus avec les colons.

Huard est presque devenu un membre de la famille à part entière à l'auberge. Il nous fait aussi très bon de sentir ce début de colonisation canadienne dans le canton. Déjà quelques colons canadiens s'étaient établis ici comme les Raby, les Laviolette, les Landriau et nous, mais sentir maintenant que les artisans canadiens entrent dans la ronde nous fait vibrer le cœur. Le passage du curé Brady ne nous amène pas seulement la présence des Irlandais catholiques à l'auberge, mais les familles canadiennes parviennent à se faire vraiment remarquer. Huard ne manque pas de se faire voir lors de ces visites et met en évidence ses plus belles pièces de production à l'entrée de l'auberge.

55- La fin d'une période dure

Il aura fallu attendre près de 10 ans pour sentir que notre canton se développe vraiment vers autre chose que l'exploitation de la forêt. Les Stevens n'ont pu se réajuster très vite de la chute du marché britannique du bois équarri. Ils semblent maintenant se satisfaire à travailler à contrat pour les Wright des Chaudières, les Bowman de Buckingham et les Buchanan du Gore. Ils sont plus souvent sur la Gatineau et sur la Lièvre maintenant que dans le canton de Lochaber. Maintenant que presque tous les lots des concessions au sud du canton sont occupés par des colons-agriculteurs, les opérations forestières deviennent des activités du haut des bassins de rivières sur les terres de la couronne. Les Gilmour exploitent les secteurs au nord du lac La Blanche entre la Lièvre et la Petite Nation, mais n'ont pas permis aux Stevens de couper pour eux.

L'arrêt des opérations des Stevens dans le canton prive plusieurs colons de services qui étaient disponibles au poste de La Blanche depuis 1840. Les Gilmour avaient cependant loué une partie des installations des Stevens vers 1846 et puis, le poste en entier sauf la résidence à partir de 1848. Depuis l'an dernier, les Stevens racontent qu'ils se préparent à construire un moulin à scie sur le site des McLean à un peu moins d'un mille plus en amont de l'embouchure de la rivière. Les Cameron aussi s'annoncent comme promoteur du développement d'un moulin à scie juste un peu plus haut sur la rivière aux chutes des Morrison. Même quelques artisans-forgerons viennent voir où ils pourraient s'installer pour mieux desservir les colons de part et d'autre de la rivière La Blanche. Un artisan-voiturier (charron) y verrait aussi avantage.

Le ralentissement de l'exploitation des forêts a permis aux colons-bûcherons de redevenir des colons agriculteurs à plein temps. Malgré leur misère à joindre les deux bouts, ils parviennent à compléter leur

défrichage et à augmenter les superficies de terre cultivée et leur cheptel. La surproduction commence même à être un problème pour certains qui avaient pris l'habitude d'écouler leur approvisionnement de viande et de grain l'automne dernier, car plusieurs seraient restés avec leur production sur les bras. Ces entrepreneurs ont rassuré les colons à ce moment-là en leur disant que le développement de plusieurs moulins à scie dans la vallée redonnait un nouvel élan à leur exploitation. Ils auront de plus en plus besoin de s'approvisionner ici désormais, selon eux.

Les colons voudraient bien que quelqu'un installe une meunerie dans le canton, mais tant que la production brute sera achetée par les grands entrepreneurs à des petits prix, personne n'osera faire de gros investissements dans un tel équipement.

Durant toutes ces années, nous avons pu survivre à l'auberge, même si la clientèle s'est faite rare. Heureusement que Samuel Stevens dû abandonner les responsabilités d'agent local des terres de la couronne et que j'ai pu me faire nommer à sa place, sans quoi je n'aurais pas pu financièrement tenir le coup. Les visites du curé Brady amènent toujours plusieurs personnes deux fois par année à l'auberge, mais ne génèrent pas de revenus importants, les prières et la charité n'étant pas une denrée négociable. De toute façon, si le curé ne reçoit pas plus d'aide pour faire son ministère, il ne croit plus possible de venir plus d'une fois à Lochaber à partir de maintenant. Il se fait très vieux, sa santé se détériore et il a beaucoup de problèmes à couvrir tout ce grand territoire. Les derniers changements de la structure religieuse l'ont aussi grandement ébranlé.

De fait, la vallée de l'Outaouais n'appartient plus au diocèse de Montréal depuis 1847, alors que Mgr Guigues et ses Oblats prenaient la responsabilité religieuse du territoire de la vallée. Dur coup pour un vieux séculier qui doit en plus recevoir le nouvel évêque en visite pastorale dans la vallée de la Lièvre avec un faste qui ne s'était vu que

lors de la visite de Mgr Bourget en 1840. Le pouvoir ecclésiastique est plus près de nous, mais, paraît-il, beaucoup plus intéressé à développer et favoriser les territoires du Haut-Canada. Il aurait fallu consolider nos missions plutôt que d'aller essayer de gagner des âmes déjà perdues par les protestants fanatiques d'ailleurs.

140 familles catholiques, presque toutes Irlandaises, habitent maintenant Lochaber et réclament plus d'attention de leur clergé même si leurs convictions religieuses ne sont pas toujours des plus exemplaires. Les visites trop sporadiques des missionnaires n'en font pas des mordus de la religion.

Deux forgerons s'établiront dans le canton le printemps prochain: leur arrivée est prévue par les premiers bateaux. Un monsieur Faubert est passé la semaine dernière. Après un séjour de deux jours à l'auberge, avant de repartir, il me disait avoir négocié la location de l'ancienne forge des Stevens qu'il opérera dès que le premier bateau remontera la rivière le printemps prochain. Alexander McLean, suite à la vente de ses droits d'exploitation du site du moulin à scie sur le rang cinq, a commencé à construire son atelier de forge près du quai des Whitcomb et l'opérera lui aussi à partir du printemps prochain. Les Whitcomb, pour leur part, en plus de voir au transport du bois des Gilmour jusqu'à Hawkesbury, gèrent un magasin général assez fréquenté par les colons de l'ouest du canton.

Les lots non-agricoles le long des berges de l'Outaouais et autour des grandes baies passent d'un spéculateur à l'autre qui espèrent toujours faire une bonne affaire avec le nouvel élan du commerce du bois. Plusieurs se rendent très vite à l'évidence que dorénavant, le bois est scié et doit être embarqué sur des barges plutôt que d'être flotté sur de longue distance. Les exploitants en reçoivent de bien meilleurs prix lorsque leur bois est scié avant la livraison en bas de la rivière vers Montréal et même les États-unis. C'est donc vers les sites potentiels de production

de force motrice des chutes d'eau de la rivière La Blanche que les vrais investisseurs se tournent.

C'est la fin d'une époque difficile, semble-t-il, où chacun devait ne compter que sur lui-même pour survivre et installer sa descendance dans le canton. Nous voyons maintenant venir des années d'abondance avec les moulins à scie, les artisans et les vrais colons-agriculteurs qui se font une solide place pour réellement exploiter la terre et les ressources pour les gens d'ici et non pour ceux d'ailleurs. Les colons ont presque tous acquis leur droit de propriété après avoir défriché les acres de terre réglementaires et reçu leur lettre patente. Des gens libres pour ainsi dire, des colons qui travaillent réellement pour eux et pour leurs familles.

56- Le canton s'organise

Le canton s'organise depuis quelques années, mais beaucoup plus à l'avantage des britanniques protestants que des catholiques. Depuis toujours, le vrai pouvoir du pays est toujours entre les mains des anglophones protestants, même dans le bas-Canada. Les quelques Canadiens qui pensaient prendre les rênes du pouvoir l'ont vite compris à leur dépens au point où personne depuis quelques temps ne s'hasarde même à compter leur histoire d'exil et d'oppression.

La vie bouge dans le canton et mon auberge, le Ottawa Beach House, devient un important gîte à la porte du canton pour les voyageurs qui viennent chez les Stevens, les Cameron, les Morrison, les Whitcomb et les Gilmor. Depuis l'an dernier, plus précisément depuis le printemps 1850, c'est la course entre les deux familles Stevens et Cameron qui sont devenues presque irrévocablement des rivales. Pour une fois que ce sont les protestants qui s'écorchent entre eux pour contrôler le commerce du bois, nous catholiques, surtout les quelques Canadiens, nous devons profiter de la situation pour mieux s'organiser sans trop de bruit. Pendant que les Stevens achètent plus de terrains pour agrandir le site qu'ils ont acheté des McLean autour des premières chutes de La Blanche, les Cameron eux font l'acquisition de terrains près des chutes sur les terres des Morrison.

Le bois de sciage est maintenant devenu le produit de la forêt le plus recherché dans le pays. Les moulins à scie de Lochaber devront rivaliser avec plusieurs autres moulins à scie de la vallée pour écouler leur bois de sciage. Les mêmes filières que pour le bois équarri semblent s'être perpétuées, malgré que le marché a changé de direction et que le bois s'écoule beaucoup aux États-unis d'Amérique plutôt qu'en Grande Bretagne. Les Stevens semblent posséder plus de support dans le système, car ils sont parvenus très vite à trouver les fonds pour

construire une glissoire de près d'un mille de long à partir des chutes de leur moulin jusqu'au vieux quai des Whitcomb. Cette glissoire leur permettra bientôt, dès qu'elle sera complétée, de descendre cinq fois plus de bois. Les Cameron devront s'allier les Gilmour ou d'autres pour rivaliser avec eux et organiser le transport efficacement jusqu'à la rivière.

Les Cameron peuvent cependant compter sur les influents Tucker de la Petite Nation qui spéculent dans toute la vallée en prêtant aux pauvres gens. Le père Tucker achète même pour 40 piastres la conversion des catholiques au protestantisme après les avoir dépossédés de leur biens. Ne se contentant pas de le faire à la Petite Nation, il vient le faire ici à Lochaber conjointement avec les Cameron qui offrent ensuite du travail peu rémunéré à ces démunis. Les Cameron, voulant perpétuer la réputation d'oppresseur acquise par les Stevens, se présentent depuis quelque temps comme les sauveurs des petites gens. Les Cameron perpétuent l'idée de mettre sur pied un système d'instruction avec des écoles dans le canton. Bien sûr le système sera anglais en partant, mais c'est mieux que rien dit George Cameron qui travaille le projet avec le Pasteur John Edwards de Clarence qui vient tout juste d'implanter un tel système de l'autre côté de la rivière.

Je me suis empressé d'envoyer une lettre au curé Brady pour qu'il en avise Monseigneur Guigues à Bytown de la situation qui causerait un système unique protestant d'éducation. Déjà, même avec les efforts constants, nous ne sommes pas encore arrivés à tout accumuler les argents et les ressources nécessaires pour construire la chapelle sur les terrains donnés par le seigneur Fraser. Ce serait une catastrophe si en plus nous ne pouvions compter sur des classes catholiques dans nos écoles.

Les Stevens et les Cameron ont vite compris comme ailleurs dans la vallée que pour avoir le parfait contrôle sur l'économie et les gens du

milieu, il fallait continuer à développer une économie ferme. Ils ont donc établi des magasins généraux qui gardent les gens captifs dans le canton. Les gens travaillent pour eux en forêt et à leurs moulins à scie, ils sont payés avec des billets échangeables contre des biens fournis dans les magasins généraux opérés par les mêmes gens d'affaires. Ce sont alors les Stevens et les Cameron qui fixent les salaires autant que les prix et valeurs marchandes dans les magasins du canton. Les billets échangeables chez les uns ne le sont pas nécessairement chez les autres à moins d'entente, et ne le sont pas du tout échangeables ailleurs. Drôle de monnaie que ces billets qui gardent les gens captifs des exploitants du canton.

Protestants comme catholiques s'aperçoivent de l'importance de mettre sur pied un système d'enseignement. Je suis cependant le seul Canadien qui s'implique dans le projet d'école catholique pour le moment. Les classes se donneront en anglais seulement dans les premières écoles de rang qui se construiront en 1852, soit l'an prochain sur le lot 12 du rang IV situé sur le premier plateau au sud-est de la croisée des chemins de ligne. Monsieur L. Gray est le premier président du conseil scolaire, Duncan McCallum en est le secrétaire, Donald Cameron, Simon Pelett, Liphallet Hardy et Michael McAndrew en sont les commissaires. A cause de mes connaissances acquises comme inspecteur des terres et de mon instruction, le conseil scolaire m'a nommé évaluateur et responsable de planifier la construction des écoles de rang.

J'ai fait part de ces derniers événements au curé Brady et à son vicaire à Buckingham afin qu'ils en informent Monseigneur Guigues. Très vite, monseigneur m'a fait venir à Bytown à l'évêché pour que je lui parle en détail et pour voir si je ne pourrais pas mettre les mêmes efforts pour les classes catholiques. J'en profitai pour souligner à monseigneur que nous avons besoin d'un projet pour réveiller l'ardeur des colons catholiques. Je lui demande, par son influence, s'il n'approcherait pas la Société d'agriculture du comté d'Ottawa pour offrir l'aide nécessaire

à l'amélioration des productions. Améliorer le sort des colons les rendraient sûrement plus réceptifs à s'impliquer dans l'organisation de leurs écoles. Ils comprendraient plus facilement que l'instruction est essentielle à leur survie culturelle et religieuse.

Monseigneur Guigues me confirme alors qu'il est en position de doubler la somme qui était déjà déposée par le seigneur Fraser et que déjà le curé Brady avait amassé près de la moitié du reste qu'il manque maintenant pour construire la chapelle. Je peux maintenant prendre les dispositions nécessaires pour faire construire la chapelle dès l'an prochain.

Dès le début d'avril 1852, nous étions prêts et les trois syndics étaient nommés par monseigneur Guigues. Léon Landriau, Joseph Laviolette et moi-même; nous nous rendions alors chez le Notaire F. S. McKay à la Petite Nation pour ratifier le contrat de construction de la chapelle. Malheureusement, Joseph Laviolette mourrait un mois avant la signature de l'entente devant le notaire McKay. Le menuisier-charpentier qui signait le contrat était Jean-Baptiste Duval de la Petite Nation. Duval acceptait de construire la chapelle pour la somme de 20 livres en argent courant, argent garanti par une lettre endossée par l'évêque.

Nous prenons connaissance des dernières corrections sur les plans de la chapelle tracés par Hurtibise à la demande de monseigneur Guigues. Duval doit compléter la chapelle au plus tard l'automne de l'an prochain. Durant l'hiver, nous demanderons aux colons catholiques de rassembler le bois de charpente sur le terrain pour que Duval puisse commencer la construction dès la fonte de la neige. Durant la même période, nous devons aussi rassembler le bois pour la construction de l'école, projet que le conseil scolaire m'a chargé de coordonner.

Ce fut une année pleine d'activités et de planification, l'aboutissement de plusieurs espoirs longtemps rêvés et mûris. Même à l'auberge le temps manquait souvent durant cette période. Maintenant que l'automne est à

nos portes, je vois venir l'hiver avec soulagement même si le climat de cette saison est parfois très dur pour de longs mois. Durant l'hiver, Catherine et moi se consacrons surtout à l'instruction de Paul qui a maintenant douze ans. Je commence à lui montrer à tenir les livres de l'auberge et à calculer et planifier les projets que nous anticipons au développement de l'auberge. Mais, pour Paul, son plus grand désir est de devenir colon sur un lot dans le pays beaucoup plus que de devenir aubergiste. Après le nouvel an, j'irai le conduire chez les Oblats à Bytown pour une période de deux mois afin qu'il approfondisse ses connaissances religieuses, scolaires et agricoles. J'irai le chercher en mars avant que les glaces ne se détériorent trop sur la rivière. A ce moment-là, j'aurai fini de couper tous les blocs de glace pour remplir la glacière à l'arrière de l'auberge.

Monseigneur Guigues, fin novembre, m'avise par courrier que la Société d'agriculture du comté d'Ottawa favorise la formation d'une cellule de leur société dans le canton de Lochaber. Ils sont intéressés à me rencontrer à ma convenance à Bytown. Je rassurai monseigneur dès que j'allai conduire Paul chez les Oblats en début janvier et lui demandai de prévenir le président de la société que je le visiterai fin mars lorsque je viendrai reprendre Paul. C'est alors, en mars, que les gens de la société me rassurent de leur entier support dans la mise sur pied de la Section de Lochaber de la Société d'agriculture. Au retour, je reçois très vite l'appui de plusieurs colons tant protestants que catholiques qui signent une requête pour l'autorisation de fonder la section locale et d'officialiser le nom de la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE LOCHABER ayant pour siège social l'Ottawa Beach House. Notre société relèvera alors de la Société mère du Haut-Canada, celle du Bas-Canada étant trop éloignée.

Dès la fin de 1851, la longue glissoire à bois des Cameron supplante celle des Stevens qui parlent déjà d'abandonner la leur. Les Cameron ont choisi d'ériger leur glissoire un peu à l'est du quai des Whitcomb, soit à environ 1200 pieds à l'ouest de l'auberge. Cette glissoire permet

au Cameron de charger leur bois sur les bateaux et les barges. Il sera plus facile pour les Cameron de descendre leur bois de sciage en évitant de trop en accumuler autour de leur moulin à scie. Cette glissoire leur permet aussi de très vite expédier leur bois accumulé au moulin à scie depuis quelques années tout en augmentant leur expédition chez les négociants et les marchands d'Hawkesbury, les McMillan, Revees, Cook, Reuben et Williamson. Ceux-ci ont su s'accaparer d'une partie du marché américain.

La poste royale permet maintenant de communiquer plus facilement avec les autres localités de la vallée et avec Montréal, Québec et Kingston. En moins de deux semaines, nous pouvons maintenant recevoir des réponses de Montréal et Kingston par retour des bateaux durant la saison de navigation. La construction d'une voie ferrée entre Grenville et Carillon pour la fin de 1854 permettra d'accélérer le transport tant des gens que du courrier et des marchandises. En attendant, nos trois magasins généraux gardent des inventaires forts importants pour éviter de souffrir de la lenteur de livraison.

Deux forgerons se sont installés ici dans le canton depuis l'an dernier. Faubert, un ardent catholique et un des supporteurs de la construction de la chapelle, a installé sa forge tout près du quai, à mi-chemin de l'auberge. L'autre forgeron, un fanatique et farouche protestant, mais aussi très impliqué dans la construction des écoles, a choisi de s'établir près de l'ancien poste de Stevens à l'embouchure de La Blanche. L'un et l'autre de ces artisans ont leur façon de s'impliquer ardemment dans le développement de leur milieu; Faubert est très impliqué à la construction de la chapelle et Jim Hardy est un des fervents du développement des écoles protestantes. Tous deux sont aussi fiers de montrer leur travail sur les pièces de métal et les fers forgés fabriqués pour les édifices publics.

Depuis un an, les Currie s'affèrent aussi à préparer et transporter le bois

nécessaire à la construction de la chapelle baptiste au bas du premier plateau, tandis que les Maloney et les Cavan eux en font autant pour fournir le bois pour la chapelle des catholiques. Malheureusement, à cause de pression sur les colons et d'actes de vengeance de la part de fanatiques protestants sur les installations et le matériel du site de la chapelle catholique, il ne sera probablement pas possible d'en terminer la construction au printemps prochain comme prévu. Les colons commencent à se désengager du projet. Le vieux Sutherland qui trouve de bons alliés chez les nouveaux venus, James Thomson et les Campbell, se plaît, avec eux, à narguer Cavan et Maloney qui oeuvrent presque seuls maintenant au transport du bois de leur chapelle. Ironiquement, les protestants se battent presque entre eux pour participer à la préparation du bois et à la construction de la chapelle baptiste.

Pendant que le bois des chapelles descend vers leurs sites respectifs, les colons installés sur les terres du seigneur Fraser continuent à défricher leurs lots acquis soient pour la somme de 100 piastres ou pour une rente viagère de 6 piastres par année. Malgré la générosité de John Fraser, plusieurs d'entre eux doivent travailler dans les moulins à scie pour compléter leur gagne-pain.

Depuis l'an dernier, on s'habitue à appeler Bytown du nom d'OTTAWA comme d'ailleurs Lochaber laisse sa partie centrale s'appeler THURSO. Thurso relève de la bataille et victoire du père Sutherland dont l'obstination durant plusieurs années a eu raison du nom de Fraserville que plusieurs ont utilisé même pour la poste. Avec l'aide du Député John Egan, le père Sutherland est arrivé à ses fins en voyant la Poste Royale officialiser le nom de THURSO pour le bureau de poste.

57- Le diocèse et Lochaber

L'augmentation constante de la population protestante et la grande indifférence des catholiques à la pratique religieuse fait de Lochaber le canton le plus difficile d'accès pour les missionnaires de la vallée. Nous avons remis une pétition signée par moins d'une dizaine de familles au curé Brady de Buckingham à l'intention de l'évêque du diocèse d'Ottawa avec une copie pour l'archevêque de Montréal. Nous demandons qu'un prêtre nous soit dirigé ici en permanence pour sauver tous les colons qui, sans la pratique de leur religion, sont à perdre même tout sens humanitaire. Plusieurs vont jusqu'à dire que leur église ne se préoccupe pas des gens sans valeur comme eux au fin fond d'un pays de misère. Les missionnaires eux-mêmes se sentent délaissés par les Oblats d'Ottawa qui les négligent, eux séculiers, au profit des jeunes Oblats qui arrivent pour évangéliser le Haut-Canada.

Suite à une année de représentation par l'archevêché de Montréal et l'évêché d'Ottawa auprès du Saint Siège à Rome, tant par un voyage personnel de Monseigneur Bourget que de Monseigneur Guigues, que par la correspondance constante de l'évêque d'Ottawa à ce sujet, quelques jeunes prêtres inexpérimentés et généralement anglophones aident maintenant nos quelques vieux missionnaires déjà trop vieux. Malgré tous nos critiques et revendications, il est vrai que notre diocèse est bien jeune et à peine organisé avec un des plus grands territoires en voie de colonisation à maîtriser.

Monseigneur Bourget en 1846 et 1847 avait vu grand pour l'Outaouais lorsqu'il s'engagea à convaincre le Saint Siège d'autoriser un nouveau diocèse pour le territoire à l'ouest du Lac des Deux Montagnes. Ce n'était guère pour diminuer sa tâche, mais beaucoup plus pour permettre d'y vraiment installer une grande mission dans un pays des plus immenses qu'il avait visité en 1840. Nous nous rappelons tous de son

enthousiasme à prédire que notre pays deviendrait une vaste contrée cultivée aux portes d'un plus vaste domaine à domestiquer vers l'ouest.

Convaincu de la rapide expansion de ces grands territoires encore sauvages, il prévoyait un grand développement tant économique que religieux pour bientôt. Il n'en fallut pas plus pour le convaincre et le pousser à mettre tout en mouvement pour prouver au Saint Siège dans un rapport officiel remis au Saint Père en privé lors d'une audience en 1846. Il avait fait ces démarches dans le plus grand secret et ne révéla l'ampleur de ses démarches qu'à son retour à Montréal pour éviter tout échec à persuader l'entourage du Pape. Non sans peine, il avait réussi ce tour de force avant de revenir ici. Rome lui donnait le feu vert sous certaines conditions, dont l'une était de favoriser les Oblats dans cette démarche.

Monseigneur Bourget, en quittant Rome avait dû se rendre directement à Marseille dans le midi de la France pour rencontrer le supérieur général des Oblats, Monseigneur Mazenod, pour discuter du choix d'un éventuel évêque pour ce qui est maintenant devenu le diocèse d'Ottawa. Le supérieur général des Oblats fut très flatté de voir sa congrégation privilégiée par Rome et Monseigneur Bourget. Le provincial des Oblats au Canada, Monseigneur Guigues, fut choisi et mandaté ipso facto et sans perdre de temps. Monseigneur Bourget retournait le 30 décembre 1846 à Rome pour confirmer la nomination provisoire de l'Oblat pour recevoir enfin les dernières autorisations par la présentation des lettres de confirmation de Monseigneur Mazenod.

Ce fut seulement après son retour au Canada que le bref du Saint Père fut signifié, par lequel Pie IX officialisait l'existence du diocèse d'Ottawa le 24 juin 1847. Le 9 juillet suivant, un second bref de Rome nommait Monseigneur Guigues premier titulaire du nouveau diocèse. Dès la nouvelle, celui-ci se retirait pour un an dans la petite paroisse de St-Colomban pour perfectionner son anglais et pour faire ses plans

d'organisation du nouveau et vaste diocèse.

Monseigneur Guigues fut sacré évêque du diocèse d'Ottawa à Bytown le 30 juillet 1848, soit il y a plus d'un an. La cérémonie était grandiose. Je m'y étais rendu avec Catherine et ma mère pendant que Adèle Raby prenait la gouverne de l'auberge pour la journée.

Monseigneur Gaulin de Kingston consacrait alors le nouvel évêque assisté de Monseigneur Bourget et Monseigneur Phelan. Les Pères Bernard O'Reilly et Migneault présentèrent leurs homélies, l'une en anglais et l'autre en français. On aurait pensé que toute la vallée y était tant il y avait foule devant la cathédrale encore à demi construite.

Le nouveau diocèse s'étend depuis Chatham en montant les terres de Hawkesbury à la rivière Maskinongé, puis jusqu'à Severn et les lacs Turtle, et enfin de la rivière des Outaouais jusqu'à la Baie d'Hudson. Ce grand territoire peu peuplé mais en grande expansion de colonisation semble à la hauteur de ses idéaux.

Toute la vallée, sauf peut-être ici à Lochaber et quelques autres cantons plus protestants, subissait une nouvelle prise de conscience religieuse dans les mois qui suivirent. Monseigneur Guigues avait profité de son premier hiver dans la vallée pour parcourir son diocèse. Il visita, paraît-il, Richmond, Turnpike, Templeton à la Pointe, Chelsea, Buckingham, Bonsecours et s'arrêta brièvement à quelques autres endroits pour de courts moments, comme ici à mon auberge de Lochaber. Je le suppliais alors de pouvoir l'accompagner avec sa suite jusqu'à Buckingham où il passa deux jours chez le curé Brady. J'en profitai pour le supplier de faire quelque chose pour les gens de Lochaber où il faut faire presque l'impossible très vite pour sauver les quelques 30 familles catholiques presque toutes non-pratiquantes et exposées à se tourner vers les protestants.

Monseigneur voulait bien favoriser la construction d'une chapelle, mais

ce sont surtout les prêtres qui manquent dans ce grand pays peu facile à couvrir. Pour le prélat, développer un diocèse est l'affaire de tout le monde avec l'aide du clergé. Que tous ceux qui en ont les moyens s'y mettent pour donner au diocèse la force de faire venir plus de prêtres de l'extérieur, de Rome s'il le faut. Il n'en fallut pas plus pour que je retourne à l'auberge de Lochaber et de faire une tournée dans tout le canton pour chercher un appui à la missive que j'avais vite rédigée. J'y fis alors inscrire les noms de ceux qui promettaient de soutenir tant moralement que physiquement la venue d'un prêtre chez nous et y mentionnai l'urgence de cette présence religieuse. J'allai ensuite porter le document en double au curé Brady pour qu'il remette le tout à l'évêque dès sa prochaine visite à Bytown.

Entre temps, l'évêque avait aussi commencé à faire des pressions et demander de l'aide de personnes influentes. Ce qui explique la lettre que le Seigneur Fraser me laissait lors d'une visite éclair à l'auberge avant que les glaces ne prennent sur la rivière. La lettre était pour Monseigneur Guigues et il me la montrait avant de la cacheter avec de la cire jaune. Elle se lisait comme suit:

Lochaber, 13 octobre 1848.

Monseigneur,

Lorsque j'eus le plaisir de vous entendre et ensuite le plaisir de vous voir à Terrebonne et ensuite à Ste-Thérèse, je ne pensais pas pouvoir un jour vous aider dans votre futur diocèse d'Ottawa. Je me trouve cependant en ce moment placé à favoriser votre troupeau et à vous être personnellement agréable. Je possède un lot de terre qui est au centre des catholiques, qui commande une vue avantageuse de la localité et réunit toutes les qualités nécessaires pour ériger une chapelle et y

établir un cimetière dans un endroit élevé, sablonneux et très sûr. Je viens vous faire les offres les plus libérales qui soient en mon pouvoir et j'ose me flatter que vous les agréerez.

Je donnerai deux arpents de largeur depuis le chemin du roi, au trait carré, à prendre à un arpent et demi de ma ligne est, ce qui fera près de quatre arpents. Et ensuite, deux arpents de largeur sur dix de profondeur à prendre à trois arpents nord du chemin du roi, avec un chemin de 50 pieds pour y communiquer. Ce terrain ne sera pas immédiatement vis-à-vis l'église afin de me procurer l'avantage de concéder des emplacements.

Je m'obligerai aussi, Monseigneur, à vous donner 26 louis soit en argent, soit par l'ouvrage de mes débiteurs, pour vous aider à bâtir. Si plus tard, la Providence me le permet, j'aurai beaucoup de plaisir à vous aider à orner la chapelle.

Cette lettre vous sera donnée par M. Galipeau chez qui j'écris. Il vous dira mieux que moi les avantages que vous aurez à accepter ces offres qui sont faites de tout coeur.

J'ai l'honneur d'être,

.....John Fraser.

Dès le lendemain, à la froidure des vents d'automne sur la rivière des Outaouais, je me rendais à Bytown porter la lettre de Fraser à Monseigneur Guigues. Je devrai compléter verbalement toutes les

raisons et les précédents qui poussaient le Seigneur Fraser à avantager ainsi notre Eglise dans le canton et l'espoir des gens d'ici à se voir très vite pourvu de services religieux décents. Il faudra maintenant, disais-je à l'évêque avant de le quitter, construire notre chapelle à Lochaber. L'évêque me répondait même de venir faire une tournée des catholiques du canton avec le curé Brady dès que possible pour éveiller les gens à ces nouveaux projets.

Je répandis la rumeur de ces nouveaux développements et de la visite de l'évêque et du curé Brady vers la fin d'octobre. Les protestants montrèrent une grande intolérance à l'éventuelle participation de colons catholiques à la visite de ces deux personnages. Certains protestants offrirent même des privilèges à quelques catholiques s'ils ignoraient les visiteurs ecclésiastiques et faisaient la sourde oreille aux faveurs du seigneur Fraser. Les pressions avaient été si grandes dans le canton que lors de la visite de l'évêque et du curé Brady à la fin d'octobre, seules quatre familles daignaient se déplacer jusqu'à l'auberge. Ce fut pour eux et nous une journée mémorable. Catherine n'avait rien négligé pour décorer les salles de l'auberge. Même s'il tombait une pluie glaciale, tous avaient une place à l'intérieur pour la messe et le repas qui suivit.

Dans son sermon, l'évêque en profita pour faire savoir comment le Seigneur était bon pour eux de leur envoyer John Fraser, lequel offrait les terrains et couvrait une partie des coûts de la future chapelle de Lochaber. Déjà la Providence nous l'avait envoyé pour aider les catholiques à se défendre des protestants. C'est encore lui qui permettait à la famille Galipeau de s'occuper de ses propriétés en son absence et aider les colons en entretenant plusieurs chemins. Devenu l'intendant de Fraser sur ses propriétés, je pouvais me permettre de faire un peu la loi ici dorénavant. L'évêque priait l'assistance de me donner toute leur collaboration pour réaliser le projet de construction de la chapelle devenu maintenant possible. Il faut une vraie chapelle bien construite pour rivaliser avec protestants et convaincre les brebis perdues de rentrer au

bercail pour sauver leurs âmes.

L'évêque, comme dernier souhait, demanda à Dieu que l'hiver serve à convaincre les âmes égarées à revenir dans le troupeau pour réaliser la construction de la maison de Dieu le plus vite possible.

Ce dernier souhait ne s'est pas réalisé dans la mesure espérée. Déjà le printemps, l'été et l'automne 1849 sont presque choses du passé et rien de concret ne s'est encore réalisé. Le curé Brady est malade et son vicaire n'a pas eu le temps de faire la deuxième visite avant l'hiver. Une longue saison d'hiver s'annonce encore.

58- L'exposition agricole

Nos efforts pour mettre sur pied notre Société agricole et surtout notre première exposition agricole annuelle semble se diriger vers un grand succès. En ce premier samedi d'octobre, la température est des plus belles, presque l'été des Indiens. Tout y est. Même des marchands d'équipement et d'outillage agricole se sont donnés rendez-vous pour venir montrer leurs produits les plus récents. Les familles de colons ont aussi disposé bien en vue leurs meilleurs produits de culture et d'élevage. Deux représentants de la Société d'agriculture de Bytown sont arrivés hier pour nous aider à bien réussir cette exposition agricole et la rendre surtout plus officielle. Même le curé Brady et le pasteur Edwards sont sur le site et à l'auberge depuis ce matin. Leur présence nous apparaît très importante pour donner à l'événement toute la dignité qu'il lui faut. Ecosais, irlandais et canadiens, protestants et catholiques, tous sont déterminés à apporter leur plus grande participation sans distinction tant ethnique que religieux.

Au cours de la journée, les colons peuvent observer les plus nouvelles pièces d'équipement comme les arracheuses de souches mécaniques à poulies sur trépied de pieux de frêne et des charrues et des herses en fer des plus résistants; quelques récents modèles de charrettes et de carrioles furent même apportés par bateau jusqu'ici de Montréal.

Les familles de colons, eux, exhibent des échantillons de leurs plus belles récoltes des produits de la terre. On y voit les plus grosses pommes de terres, les plus beaux épis de maïs séché, des énormes carottes, betteraves et autres racines. Des échantillons de grains y sont aussi à l'honneur. Le bétail fut plus difficile à obtenir à cause de la difficulté à les transporter jusqu'ici pour une seule journée en charrette sur les pistes hasardeuses du canton. Néanmoins nous pouvons observer quelques moutons et porcs; les volailles sont cependant plus nombreuses.

Les épouses des colons ont montré beaucoup d'empressement à participer à l'exposition. Pour une première fois, elles peuvent s'évader et descendre à la rivière rencontrer beaucoup de monde et montrer ce qu'elles sont capables de faire dans ce dur pays qui les gardent constamment captives. L'artisanat du pays est largement à l'honneur. Les lainages, les pièces de tissage, les vêtements de toutes sortes, les poupées et les lingerie font l'orgueil des femmes de ce pays. Elles ont agrémenté leurs étalages de leur meilleure confiture de petits fruits des bois et des prés.

Mais là ne s'arrête pas l'exposition, car en après-midi, le programme ne serait pas complet sans que des démonstrations ne viennent prouver le savoir-faire de ces champions de la terre et de la forêt. La force des hommes, des boeufs et des chevaux vient créer l'ambiance inégalée des compétitions qui se terminent par la remise des gages d'honneur aux meilleurs participants avant le grand repas champêtre du soir.

Les arrachés équestres des traîneaux de bois chargés à capacité auront raison de la plupart des équipés ne laissant que les quelques champions crier leur fierté. La levée de longues et immenses billes de bois permettra aux plus gros bras de prouver les capacités de vaillants défricheurs. D'autres termineront leur bravades en groupes au tire-à-la-corde. Toute la journée, plusieurs se sont aussi mesurés de vitesse à scier de grosses billes de bois.

Malheureusement, au cours de cette journée, certains ont aussi démontré leur capacité à ingurgiter un peu trop de leur whisky à l'affût, même si ce petit jeu n'était pas inscrit comme activité au programme. C'est de l'inévitable. Nous avons dû à plusieurs reprises au cours de l'après-midi, avec l'aide des Stevens et des Currie épauler le révérend Edwards et le Pasteur Brady pour faire comprendre raison à certains. Quelques-uns furent même invités à quitter les lieux au cours de l'après-midi et juste avant le repas du soir. Nous ne pouvions pas prendre la chance de

garder des esprits trop échauffés et risquer de gâcher une si belle réussite.

Tout fut bien réussi, mais nous notons plusieurs choses que nous devons mieux structurer pour l'an prochain. De plus, nous devons aussi trouver une façon d'attirer plus de Canadiens français qui semblent éviter les activités depuis les troubles de la rébellion de 1837.

59- L'école de rang

A l'automne 1852, l'école de rang est complétée. Elle n'est qu'une petite bâtisse d'au plus 20 pieds par 30 pieds avec une petite mansarde pour abriter l'institutrice. La "Corner's School", comme on la nomme déjà, est située sur le lot 12 du rang IV, coin nord-ouest. Peu d'élèves de plus de dix ans se sont inscrits pour cette première année. Seulement 10 enfants viendront se faire instruire. Nous ne pensons pas que les enfants de plus de 10 à 12 ans seront nombreux même au cours des années à venir à l'école, les familles les ayant grandement besoin pour participer au gagne-pain de la maisonnée. L'institutrice, Mlle Elisa Smith, comme toutes les institutrices de la colonie, est une jeune célibataire qui devra pratiquement vivre dans cette école de rang comme une ermite, utilisant la mansarde comme logis et refuge. Elle ne s'en éloignera que très rarement, ne pouvant y recevoir personne à cause des convenances.

Cette année, de septembre à juin, elle ne recevra pas plus que 15 ou 20 piastres, et ce, seulement si elle parvient à faire un bon enseignement. Durant toute l'année scolaire, elle devra s'approvisionner en nourriture et en bois de chauffage et le coût lui en sera déduit sur son salaire qui lui sera versé partiellement fin décembre et le reste avant son départ à la fin de l'année scolaire. Pour cette année, les fournitures de classe lui sont fournies, mais, l'an prochain, le conseil scolaire lui a bien précisé que l'institutrice devra au moins fournir ses propres volumes de maître et les cahiers des élèves. Elle fut clairement prévenue qu'elle ne doit pas fréquenter les garçons, ni fumer, ni boire d'alcool. Il semble bien que ses déplacements devront se limiter à se rendre aux cérémonies religieuses, aux réunions du conseil scolaire lorsque requis et pour s'approvisionner aux magasins généraux ou chez les colons les plus près de l'école.

Une vie de misère, d'isolement et d'ennui en dehors des heures de classe. L'enseignement se donne du lundi au vendredi, de 9h00 à 12h00 et de 13h00 à 15h00 pour donner la chance aux plus vieux d'aider la famille le matin et en fin de journée. L'institutrice doit demeurer un modèle pour les enfants.

Dans le pays, on nous dit souvent que les institutrices sont généralement trop jeunes pour se défendre des revendications et des plaintes des parents et des conseillers scolaires. Même les enfants les plus turbulents et difficiles à contrôler leur font endurer les pires injustices. Il ne suffit alors que du moindre manque de support des conseillers pour que ces pauvres jeunes filles se fassent détruire tant leur santé physique que morale. Malade ou pas, elles doivent être au poste, faire la classe, chauffer l'école 24 heures par jour par temps froid et garder la classe propre. Elle doit servir de modèle de vie aux enfants qui n'entendent souvent rien des bonnes nouvelles.

Isolée dans son petit univers, l'institutrice donne sa vie pour souvent n'en recevoir que des reproches et de l'ingratitude. Elle reçoit cependant aussi beaucoup de satisfaction à instruire les enfants. Enseigner aux enfants les rudiments du calcul, de l'écriture, de la géographie et de l'histoire tout en inculquant les principes des croyances religieuses n'est pas chose facile lorsque les efforts dans un tel pays sont la survie tout court sur des terres peu clémentes.

L'institutrice doit souvent, par temps froid, mettre plus d'effort à chauffer son école qu'à faire la classe. Certaines journées très froides, elle y mettra tous ses efforts pour chauffer pour finalement se rendre compte que les enfants ne pourront même pas y venir tant il fait froid. Ces jours lui apportent tant de solitude qu'elle en pleure toute la journée captive de sa mansarde qu'elle ne quitte que pour nourrir la fournaise en bas.

60- La construction de la chapelle

Depuis que le terrain de la chapelle est acquis et que nous avons donné le contrat pour sa construction l'an dernier, rien n'avance. J'ai de la difficulté à réunir les 20 livres anglaises nécessaires pour assurer sa construction, les colons n'ayant pas tous les moyens d'y contribuer. Monseigneur en garantit bien les coûts sur billets, mais il s'attend que les colons en paient finalement une large partie. Tout ce qui se transige ici se fait à partir des bons de crédits acquis chez les Stevens et les Cameron. Ceux-ci ne laissent circuler que peu de liquidité dans le canton, au point que certains colons ont des surplus de bons de crédits. Souvent certains colons s'échangent des bons de crédits pour des produits de récoltes ou d'élevage ou même du bois.

Je n'ai que 5 livres et demie d'accumulées. Je suis bien prêt à en souscrire quelques livres de plus moi-même, mais ce n'est pas encore suffisant. J'ai fait plusieurs voyages à la Petite Nation chez Jean-Baptiste Duval pour le convaincre à débiter les travaux pendant que je m'efforcerais de trouver le reste de l'argent, mais rien à faire, même si monseigneur fourni un billet de garanti. Il ne veut pas commencer la construction et devoir arrêter au milieu du projet à cause de manque de fonds. Duval me dit qu'il a assez de travail à la Petite Nation pour l'été et ne veut pas prendre le risque de perdre de son temps de travail. Si je n'arrive pas à rassembler presque toute la somme avant la mi-juillet, il se verra dans l'obligation de retarder la construction de la chapelle au printemps prochain.

Presque tout le bois équarri est maintenant préparé et transporté sur le site depuis l'hiver passé. Ces pièces de bois proviennent des lots du seigneur Fraser comme prévu. Plus la construction de la chapelle retarde, plus le bois risque de se détériorer sur le terrain. Nous l'avons heureusement fait empilé avec beaucoup d'espacement de façon à

permettre que l'air y circule grandement pour le garder le plus sec possible. Mais le temps permettra aux broussailles d'envahir les empilages, d'encourager l'humidité et d'y augmenter les risques d'incendie. Si la construction était retardée, je devrai organiser une corvée pour nettoyer les broussailles autour des pièces de bois ou tout simplement de le réempiler à nouveau.

Duval doit aussi construire la "Corner's School" pour l'automne, et si nous retardons trop la construction de la chapelle, les conseillers scolaires ne permettront pas de retarder l'école. Duval peut venir avec une équipe plus forte pour réaliser les deux projets de construction au cours du même été, mais il nous a bien dit qu'il ne peut trouver assez de travailleurs pour réaliser les deux constructions simultanément.

Après quelques semaines, nous devons nous rendre à l'évidence que la construction de la chapelle doit finalement être retardée au printemps 1854. Duval est bien venu travailler à l'école pour la terminer fin juillet. Il logea à l'auberge durant 8 semaines avec ses 5 apprentis. Il acceptait cependant de faire les premiers travaux de construction de la chapelle avant de retourner avec son équipe à la Petite Nation. Deux semaines de travail sur l'implantation de la chapelle sont déjà acquis au moment de son départ. Tard à l'automne je lui fais part que les trois quarts de la somme sont souscrits et le reste le sera avant le printemps s'il veut accepter la différence en bons de crédits, ce qu'il accepte.

Dès la fin avril, Duval revient s'installer à l'auberge avec ses apprentis pour finir la construction de la chapelle. La chapelle prend forme. Le vaste édifice a 50 pieds par 30 pieds et sa toiture s'élèvera à 20 pieds. Une grande porte est prévue à l'avant pour l'entrée principale et une porte de service de grandeur normale dans chacun des autres murs. Le contrat de construction inclut aussi une structure à l'avant en guise de clocher, mais sans flèche à cause du poids que la charpente aurait dû porter. La façade de la chapelle fait face au nord à environ 300 pieds de

la route. C'est à cet endroit que le forgeron McLean, de l'autre côté de la route, est maintenant installé pour pouvoir mieux compétitionner avec le forgeron Faubert qui est près de l'auberge. Durant la construction, McLean regardait et narguait l'équipe de Duval et les colons qui venaient de temps en temps faire la corvée. En fait, sa mauvaise humeur provenait du fait que tout le travail de forge pour la chapelle était réalisé par Faubert et non par lui-même qui était en face. Nous encourageons bien sûr un catholique avant un protestant fanatique. McLean, d'ailleurs, avait bien eu les travaux de forge de l'église baptiste.

Dès la fin juin, les travaux sont terminés, mais je dois fournir 7 livres de mes réserves pour finaliser le paiement complet de la construction en attendant les dernières remises des colons fidèles catholiques qui m'ont promis leurs dépôts pour fin août. Léon Landrieau, heureusement me remet la même semaine, sa part de 3 livres pour la chapelle. Le premier dimanche de juillet, nous avons organisé un dîner champêtre et une corvée pour nettoyer les alentours de la nouvelle chapelle. Les débris de bardeaux et de façonnage des pièces de bois furent récupérés et empilés pour les brûler plus tard à l'automne. C'est à ce moment que je transporte le mobilier de la chapelle qui était toujours entreposé dans la remise de l'auberge. Ce mobilier incluant l'autel avait été fabriqué par les artisans de la Petite Nation à la solde de Duval. Catherine et sa mère ont aussi fabriqué de nouveaux ornements pour la chapelle et le culte, mais ils ne seront apportés qu'à la prochaine visite de l'abbé Brady.

Le dernier samedi de septembre, l'abbé Brady arrive à l'auberge pour sa dernière visite de l'année avant de partir pour le haut de l'Outaouais. Demain, dimanche, il bénit la chapelle et dit la première messe en présence d'une foule record de fidèles.

La Chapelle baptiste fut aussi construite au cours de l'année. Le bois fut coupé, équarri et transporté par James Currie. Les Cameron, les Stevens et les Edwards y ont largement contribué financièrement. Depuis un an,

ce fut la course des groupes catholiques et protestants à se donner leurs lieux de cultes. Ce fut cependant plus facile pour les protestants baptistes à cause de leur grandes convictions religieuses toujours entretenues par le révérend Edwards toujours très présent dans le canton. Il faut dire aussi que les protestants sont plus fortunés et que les propriétaires des magasins généraux y ont investi. Ce fut presque un miracle d'avoir pu construire la chapelle catholique la même année que celle des baptistes qui ne sont pas fiers de voir les catholiques aussi bien équipés qu'eux maintenant.

61- Enfin un bureau de poste

Depuis quelques années, la Poste royale m'arrive à l'auberge. Je la distribue aux gens du canton lors de mes inspections des terres ou les colons descendent à l'auberge pour la récupérer. Les Stevens, les Cameron et les Whitecomb viennent régulièrement lever leur courrier dès que j'ouvre les sacs après le départ du bateau. J'assume cette responsabilité sans trop en avoir reçu officiellement le mandat. Les Stevens et les Cameron ont fait respectivement la demande aux responsables de la Poste royale pour devenir détenteur unique du permis pour opérer le bureau de poste du canton. Peu de temps après, en ayant eu vent, l'honorable et seigneur Fraser me pria sous cachet confidentiel par courrier de convaincre les gens du canton de faire une pétition pour identifier la localité et le bureau de poste par un nom approprié et représentatif. Fraser est un des plus grands propriétaires de la partie sud du canton et est donateur du terrain pour la construction de la chapelle et du lot pour le futur curé. C'est ainsi que Fraser voudrait bien que le nom du bureau de poste et de la localité soit Fraserville. Me voilà encore devant une tâche qui pourrait soulever de longs pourparlers et même des disputes. Fraser n'est pas le seul grand propriétaire et les autres sont surtout des Écossais dominateurs et dictateurs qui font peur à tout le monde de canton pour s'imposer. Je vois déjà ces gens s'écrier pourquoi pas Stevensville, Cameronville, Scottsville et quoi encore. La bagarre risque même d'éclater entre les Écossais.

A la réunion cantonale, cette semaine en début octobre 1852, l'honorable Fraser rencontre avec moi les gens à l'auberge pour tenter d'arrêter le choix d'un nom pour notre futur bureau de poste. Une décision doit être prise dès maintenant, car le gouvernement est prêt à sanctionner le nom de notre localité cantonale en Chambre avant la fin de décembre.

La réunion est houleuse et des plus animées des réunions que nous ayons eues à l'auberge. A plusieurs moments, la bagarre est tantôt sur le point

d'éclater entre les Écossais et les Irlandais, tantôt entre les colons et les gens d'affaires et les grands propriétaires. Ce n'est plus une question de religions qui divisent les uns les autres, mais beaucoup plus leurs origines ethniques. Devant la tournure des événements, Fraser capitule et les laisse se bagarrer entre eux. Tous les noms d'Ecosse et d'Irlande y passent. Les Écossais pionniers tiennent le coup jusqu'au bout sous la gouverne du père Sutherland, le plus fanatique des participants de cette réunion. Plusieurs noms de villes, de comtés et de territoires d'Ecosse défilent les uns après les autres pour repousser à chaque fois les noms irlandais. Presque tous les Irlandais un à un quittent l'auberge. Ce n'est que tard dans la nuit que finalement les esprits se refroidissent suite à des efforts soutenus de Fraser, mais aussi du fait que très peu d'Irlandais poursuivent la discussion.

Finalement, par respect pour le vieux Sutherland, tous optent pour le nom de "THURSO" nom de sa ville d'origine dans les Highlands en Ecosse. Solennellement, Fraser se lève alors, et d'un ton calme, il déclare: "En ces lieux du canton de Lochaber, je prends acte de la décision des résidents ici réunis, en ce jour du 4 octobre 1852, que le nom recommandé à sa Majesté royale pour identifier la dite localité cantonale est "THURSO", laquelle localité desservira tout le territoire du canton de Lochaber. Par la même occasion, Sa Majesté déterminera l'un des magasins généraux Stevens ou Cameron comme ayant le privilège de gérer le dépôt de la poste royale."

C'est le silence le plus complet dans la salle durant l'énoncé de Fraser. Ce fut par contre la fête jusqu'aux petites heures du matin entre les Écossais. Fraser me dit en retrait qu'il a l'habitude d'assister à de telles séances tant dans les cantons de la vallée que lors des délibérations de la Chambre. En toute confiance, il m'affirme que les Cameron sont déjà fortement recommandés pour assurer le service de la Poste royale dans le canton, leur magasin général étant dans le centre du territoire. Il sort cependant un peu amer de cet événement du fait qu'il a tant donné à ce

territoire qu'il aurait espéré au moins que son nom y laisse son empreinte. Il réalise bien que ses efforts devront porter ailleurs pour réaliser ses autres projets. Tous ces Écossais se sont vraiment accaparés ce petit coin de pays pour longtemps. Au moins, les catholiques, eux se rappelleront que le terrain de la chapelle vient de Sir John Fraser.

62- Une agriculture à développer

Les colons n'acceptent qu'avec grande difficulté de changer leur façon de faire les choses. Habitué à toujours s'en sortir eux-mêmes et à presque réussir des miracles à partir de rien, les nouvelles méthodes de travail et de culture qui leur sont suggérées ne les excitent pas; elles leur font même peur. Leur manque d'instruction ne les avantage pas non plus dans la compréhension des nouvelles façons de faire qui leur sont suggérées.

J'ai de la documentation sur plusieurs cultures, mais presque aucun des colons ne sait lire. Il est difficile pour un aubergiste de leur faire comprendre raison. Il y a pour eux tout un monde de distance entre le métier d'agriculteur et celui d'aubergiste. Les connaissances pratiques chez des gens peu instruits sont des choses qui ne peuvent être remplacées par des énoncés écrits qui n'ont rien prouvés encore pour eux. Je dois donc songer à des moyens plus convaincants pour leur apporter des informations qui peuvent leur servir plus adéquatement. Pour eux, très souvent, quand ça pousse, ça vit et c'est réussi. Si ça ne réussit pas, c'est le climat, la pluie, la sécheresse, le gel ou les maladies et c'est inévitable.

Cultiver, c'est labourer, semer, bêcher et récolter ce que Dieu à bien voulu laisser pousser. Le sol est là qui les attend quand ils ont défriché et brûlé les friches. Dieu fait le reste après leurs efforts de culture en donnant du beau ou du mauvais temps. Bon an, mal an, tous arrivent à arracher à la terre l'essentiel pour survivre et pour améliorer leurs petites fermes. Les bras, la sueur et leur courage sont leurs investissements.

Quelques-uns continuent à m'aider à convaincre les autres qu'il faut s'organiser non seulement pour en survivre, mais aussi pour produire et vendre les surplus à l'extérieur de leur petit royaume pour s'émanciper des grands propriétaires. Il ne suffit pas de se presser à défricher ses 10

acres de terre et de les cultiver comme le requiert les règlements de la colonisation et de se satisfaire de ce que l'on a. Il faut défricher encore plus et encore plus pour se développer, non seulement pour en nourrir sa famille. Il faut sans cesse se développer et surtout rendre les terres plus productives pour vraiment vivre en producteurs pour dépasser le statut de pionniers. L'agriculture doit devenir une industrie au même titre que l'exploitation de la forêt.

Nous devons réaliser que la vallée se développe et que les colons doivent y participer en produisant les produits nécessaires à nourrir la nouvelle population qui s'installe autour des moulins à scie, des moulins à laine et des moulins à farine. Si les colons ne le font pas, ce sont les producteurs de l'extérieur de la vallée qui le feront et en retireront les bénéfices à leur place.

Les émigrants écossais et américains exploitants de la forêt l'ont bien compris eux depuis plusieurs décennies en rasant le bois du pays. Ils ont eu grand succès malgré qu'ils ont aussi dévasté une richesse qui prend du temps à remplacer. Les Irlandais et les Canadiens ont surtout choisi de domestiquer la terre de la vallée. Ils doivent croire en l'avenir des produits de la terre s'ils veulent maintenant devenir et demeurer maître de leur pays.

Maintenant que nous avons notre Société d'agriculture de Lochaber et que de plus en plus de colons viennent aux quelques réunions et s'intéressent à l'exposition annuelle, nous recevons davantage de communications de l'Ottawa Agriculture Society. Les documents sont assez illustrés pour qu'aux moins quelques colons s'y intéressent. Ces documents ne couvrent pas seulement la culture et l'élevage, mais aussi de la mise en marché possible des surplus agricoles des fermes bien établies. Nous nous proposons prochainement d'inviter des producteurs membres de cette société d'Ottawa de venir encourager nos colons à se moderniser tant dans leur méthodes que dans leur outillage.

De mon côté, je continue à sensibiliser les colons à appliquer les nouvelles méthodes et à se tenir plus informés de l'évolution du marché agricole de la vallée. Autant les chantiers ont besoin des produits de la ferme, autant les gens n'exploitant pas de lot et travaillant dans les moulins doivent s'approvisionner en denrées alimentaires. Les colons doivent s'accaparer de ce marché en s'organisant avant que des gens le fassent à leur place. D'ailleurs, c'est déjà commencé, les négociants de Montréal et du Haut-Canada importent des produits dans la vallée pour les chantiers.

La production de pomme de terre, de pois, de céréales à farine, de viande à saler, de légumes, de laine de mouton, de savon et de potasse sont toujours à exploiter davantage. Les Stevens et les Cameron ici et d'autres comme les Bowman à Buckingham en achètent bien un peu lorsqu'ils ont des pénuries, mais à des prix dérisoires parce que les colons ne sont pas organisés. Il faut que les colons s'organisent, produisent des produits de qualité et fassent leur mise en marché eux-mêmes plutôt que de se faire exploiter comme en ce moment. La Société d'agriculture peut les aider, mais ils devront aussi se prendre en main et s'occuper de leur affaires.

63- L'auberge, le rendez-vous

Tout le mois de juillet, je sentais que l'auberge "Ottawa Beach House" était vraiment devenue le rendez-vous du canton, même à certains jours, de la vallée. Quelques familles des terres viennent même parfois passer quelques heures à la rivière. Les adultes en profitent pour pêcher près du quai pendant que les femmes et les enfants se promènent sur le rivage. Samuel Stevens me faisait part des critiques du révérend Edwards qui se scandalise de voir les familles catholiques flâner durant le jour du Seigneur en perdant leur temps, plutôt que de prier et lire ou écouter la lecture des évangiles comme le font les bons protestants baptistes. Le pasteur Edwards passe presque toute la journée au poste des Stevens pour rencontrer les colons, leur faire la lecture des évangiles et leur donner les directives de vie que le seigneur leur impose. Le pasteur s'inquiète de ne pas pouvoir convaincre les colons catholiques d'assister à ses offices. Il m'a même plusieurs fois reproché de ne pas y aller avec ma famille.

J'ai indiqué poliment à Samuel Stevens que nos croyances religieuses sont différentes des leurs et que nous louons le Seigneur à notre façon par d'autre type de prières et d'actions tel que nous l'enseigne notre bon curé Brady. L'absence de nos missionnaires nous désole grandement, mais viendra un temps où nous pourrons bénéficier de leur présence permanente à notre chapelle et nos colons catholiques recevront plus d'orientation dans leur vie spirituelle. Pour le moment, leur apparition sur les rives de la rivière près du quai et leur passage à l'auberge leur permettent de se rencontrer et de conserver un minimum de contacts et d'échanges entre eux.

Pour le révérend Edwards, l'idée de sentir que bientôt nos colons bénéficieront de la présence d'un prêtre catholique en permanence ne l'enthousiasme guère, pas plus que les Stevens et les Cameron d'ailleurs.

Pour ces derniers, le pasteur Edwards apporte amplement de bons services religieux aux colons du canton, et il n'est pas nécessaire de semer la discorde en introduisant dans le canton un prêtre catholique.

Aujourd'hui, dernier dimanche de juillet 1855, six carrioles de colons sont descendues à la rivière près de l'auberge. C'est vraiment le début d'une socialisation entre colons irlandais catholiques. Les réparations du chemin descendant des terres jusqu'à la rivière encourage maintenant plus les gens à se déplacer. La grande corvée pour réparer cette route sur plus de quatre milles nous a imposé une semaine de travail en début juillet et a occupé plus de 20 hommes. Nous avons réalisé ces travaux avant même que le bureau de la colonisation octroie des argents. Tous étaient d'accord pour prendre le risque de le faire sans que leurs efforts soient payés.

Je permets maintenant aux colons de garer leurs voitures dans la cour de l'auberge pour l'après-midi pendant qu'ils occupent leur famille sur le rivage et sur le quai. Certains m'apportent des produits de leur ferme en échange de l'utilisation de mes canots. Généralement, tous m'apportent quelques choses pour me remercier de leur permettre de garer leurs voitures dans la cour où les chevaux ont accès à un peu de fourrage. Au retour, certains me laissent aussi quelques poissons de pêche qui est abondante. Au quai, ils prennent moins de poisson que lorsqu'ils utilisent les canots pour s'approcher de l'île de l'autre côté de la rivière. Pour les quelques premières années d'opération, les visiteurs extérieurs ne se font pas encore nombreux. Il faudra que beaucoup d'autres artisans s'installent pour que des gens de commerce viennent passer de plus longues périodes ici. Il faut dire que les Stevens continuent de loger les négociants lorsqu'ils viennent les rencontrer plutôt que de les laisser s'installer à l'auberge.

Les colons, même s'ils sont souvent ici autour ou à l'auberge

n'apportent que très peu de revenus à l'établissement. Ce sont surtout les marchands et les vendeurs itinérants qui y viennent plus souvent. Je reçois maintenant un forfait pour livrer le courrier du bateau au bureau de poste du magasin général de Stevens. Plus de la moitié du courrier est destiné aux Stevens et aux Cameron. J'aurais aimé avoir le bureau de poste à l'auberge pour attirer encore plus de monde, mais allons donc gagner une telle chose contre les Stevens qui de toute façon contrôlent tout ici.

Néanmoins, cette année aura été une bonne année pour faire connaître le "Ottawa Beach House", même si les voyageurs n'ont pas été aussi nombreux qu'espérés. L'auberge est heureusement bien située et sa visibilité à partir des bateaux sur la rivière annonce bien l'établissement. Espérons que mon auberge sera plus qu'un point de repère, mais bien un lieu de séjour plus populaire.

64- Le Pine Inn Hotel

Comme je commençais à mettre de l'avant des projets d'agrandissement de l'auberge, sans que personne n'en est entendu parler, un monsieur GANT commence la construction d'un très grand édifice à l'ouest d'ici, un peu en recul de la rive presque en face du quai des Whitecomb. C'est toute une surprise en ce printemps 1855.

Les ouvriers sont logés dans une grande tente militaire juste à coté du chantier de construction. Le bâtiment est trois fois plus vaste qu'ici à l'auberge. Un ouvrier me dit que GANT vient s'installer ici pour implanter un hôtel de luxe de 15 chambres avec toutes les commodités pour recevoir des vacanciers; il y aura deux grands salons et une immense salle à manger. En provenance des Etats-Unies d'Amérique, monsieur Gant prétend posséder tous les atouts et les connexions pour faire de son établissement, l'auberge des touristes et des gens d'affaires par excellence.

Le bois de construction scié au moulin Victoria arrive régulièrement au nouveau site de construction près du quai tous les jours par voiture à chevaux. Ce bois de sciage sèche à l'abri des intempéries depuis un an près du moulin des Stevens. Il a toutes les qualités pour compétitionner avec le bois des Cameron qui devrait être livré dès qu'il serait scié ce printemps. Il est clair que GANT et les Stevens ont bien planifié la préparation de ce bois de construction en secret pour n'en laisser rien voir de ce projet de nouvelle auberge. C'est à se demander si ce n'est pas un coup monté pour me faire le prix des quelques projets que je planifie depuis près de quatre ans pour les catholiques, tels la construction de la chapelle, le support donné à Fraser pour nommer le bureau de poste, l'accueil de plus en plus fréquent du curé Brady à l'auberge et ma nomination en douce comme agent des terres. Je devrai désormais prévenir les coups de rispote à l'aide que je donne aux

catholiques dans ce pays.

Fin Juillet, la charpente, les murs et les ouvertures du Pine Inn sont complétés. Il ne reste qu'à faire l'intérieur pour recevoir les premiers clients au printemps prochain dès l'ouverture de la navigation. L'auberge est d'une élégance à faire rêver avec ses vérandas qui l'entourent presque de tous les côtés. La structure a beau être entièrement de bois, elle est d'un style à faire rêver. L'époque des moulins à scie amène maintenant un tout autre style de construction dans la vallée.

Les épaisses structures de pierre laissent maintenant place aux charpentes de madriers de pruches de 3 pouces d'épaisseur sur 10 à 12 pouces de largeur ayant des longueurs pouvant atteindre plus de 20 pieds, exceptionnellement 30 pieds. Les troncs des pruches atteignent des longueurs supérieures, seule la résistance des pièces limite la longueur de leur utilisation. Ces pièces, sont placées les unes sur les autres à même les pièces charpentières de la construction, leurs faces larges debout vers l'extérieur. Ces charpentes sont alors lambrissées par l'intérieur avec des planches oeuvrées. L'entre-deux est alors rempli de brin-de-scie pour isoler l'édifice des froids d'hiver. Une attention tout particulière est apportée aux ouvertures, telles les portes et les fenêtres, où les espaces vides sont remplis de mousse de marécage pour couper les infiltrations de l'air.

Déjà, les pièces décoratives sous les corniches et sous le pourtour de la toiture des vérandas prennent place. Ces jupes de bois sont découpées presque comme de la dentelle, ce qui donne une allure de richesse à l'établissement. L'édifice fait deux étages et demi si l'on tient compte des mansardes à plusieurs mansardes aussi pourvues de boiserie décorative.

Les peintres s'affairent déjà à blanchir l'extérieur de l'édifice à la mi-

août. La structure tranchera avec la verdure des alentours et rendra le Pine Inn d'une visibilité à toute épreuve à partir des bateaux sur la rivière. L'édifice est bien protégé sous les grands pins blancs dont les troncs s'élancent vers le ciel tout autour. Il fut possible de construire cette auberge sous les pins qu'en n'en coupant que deux d'entre eux.

Depuis peu, la finition de quelques salles est commencée dans le Pine Inn. Monsieur Gant, en passant près de L'Ottawa Beach House m'a dit de ne pas me gêner si je voulais visiter son établissement en construction. Je me suis risqué à y faire une visite à l'intérieur par curiosité. Maintenant que les ouvertures ont toutes reçues leurs portes, fenêtres et volets, les ouvriers s'affairent à la finition de certaines salles. Le grand salon en avant est maintenant presque entièrement complété. Les murs et le plafond sont entièrement recouverts de belles planches de pin à rainure. Aux angles des murs et du plafond le toit cathédrale montre de très belles moulures richement travaillées. De larges planches recouvertes de jutes entourent toutes les ouvertures. Un très large foyer au centre du mur intérieur vient soutenir une mezzanine qui donne accès à plusieurs chambres. Cette mezzanine est protégée par un garde de pin d'un travail sans pareil. La salle à manger prendra bientôt la même allure avec son foyer et ses grandes fenêtres. Les autres pièces de l'édifice se verront d'une toute autre finition. Deux autres foyers, au deuxième étage, dans de grandes chambres luxueuses feront la joie des clients de marque. Les murs et les plafonds seront recouverts de plâtre. Par contre partout dans les pièces, les planchers sont fabriqués de large madriers de pins. La saison d'été a beau être finie maintenant, l'intérieur comme l'extérieur du Pine Inn est protégé des intempéries. Rien n'est négligé pour assurer le confort et le luxe aux touristes et gens de commerces qui viendront au Pine Inn. C'est donc presque fini les grands projets d'agrandissement et d'expansion du Ottawa Beach House, du moins pour plusieurs années. Il serait difficile pour le moment de rivaliser avec mon nouveau voisin dont les capacités financières ne semblent pas avoir de limite. C'est à ce demander si je ne devrais pas

m'intéresser plutôt à m'installer sur une ferme dans le canton où je pourrais beaucoup plus compter sur l'aide de mon fils Paul qui fuit toujours les activités de l'auberge. Ce dernier sera d'âge à s'établir et nous pourrions ensemble développer quelque chose de moins risquée et plus tranquille.

65- Je me retrouve seul au pays

Deux ans ont passé depuis que le Pine Inn est en opération et nous nous retrouvons qu'avec la clientèle des buveurs à l'auberge, alors que nos voisins récoltent toute la bonne clientèle des voyageurs. L'hiver dernier, le 15 janvier 1958, ma mère succombait d'une mauvaise pleurésie et ma femme la suivait terrassée d'une très mauvaise grippe le mois suivant. Je me retrouve seul, ce printemps, pour le début de la navigation qui ne m'apporte maintenant que les voyageurs qui ne peuvent que se payer que le minimum pour s'abriter et les quelques buveurs qui viennent flâner à l'arrivée des bateaux. Paul m'a promis de rester toute la saison avec moi pour m'aider à gérer l'établissement et à apprendre à s'y débrouiller même s'il aimerait mieux continuer à travailler au magasin général des Cameron. Paul commence même à détester Lochaber à cause de l'attitude irrespectueuse des protestants envers tout ce qui paraît être catholique.

Très peu de réunion ont lieu au Ottawa Beach House depuis que le Conner's School offre des locaux plus à la portée à la croisée des chemins au haut du premier plateau. Le conseil scolaire et le conseil du canton de Lochaber utilise cette école pour toute les réunions et il leur est plus facile de faire des réunions à l'abri des oreilles malveillantes lorsqu'ils veulent préparer des stratégies à huis clos. Seules, quelques réunions de catholiques se déroulent encore à mon auberge pour discuter de problèmes de religion. Bien sûr, le curé, et ses vicaires à l'occasion, viennent passer quelques jours à l'auberge, mais c'est beaucoup plus pour y coucher, car les regroupements religieux et les services du culte se font à la chapelle. Une fois par mois maintenant, le curé David descend à l'auberge pour sa période de visite du canton. Quelques voyageurs tout au plus s'arrêtent maintenant pour coucher dans mon établissement. Le Pine Inn, à quelques 1000 pieds d'ici longe presque le reste de la clientèle, anglophone bien sûr. Plus spacieux et largement plus luxueux, le Pine Inn de Gant a vite gagné ses lettres de noblesse

dans la vallée et encore plus dans le canton.

L'Ottawa Beach House est devenu plus une maison de service de diligence et une taverne qu'une auberge. Les buveurs qui se font faire des gros yeux chez Gant se réfugient ici à l'auberge pour dépenser les quelques pennies qui leur restent avant de regagner les terres. Certains finissent même par passer la nuit sur la véranda à l'avant, trop amochés pour rentrer chez eux. Ce n'est pas gai, ce qui nous reste.

Je continue à me préoccuper de l'évaluation scolaire pour les catholiques et des choses de l'église alors que Paul, exaspéré, me remplace quand je m'absente. Il me répète souvent qu'il aimerait bien s'enfoncer dans les terres jusqu'à Ripon, en bordure de la Petite Nation, de façon à vivre avec le vrai monde catholique et français.

Tant d'années d'efforts et d'espoir pour en arriver là presque seul, continuellement à combattre pour conserver et acquérir les mêmes choses qui nous échappent, à convaincre les mêmes gens de ne pas se laisser abattre par les plus forts qui ne se lassent pas de les écraser.

La chapelle encore sans curé résident, les écoles presque fermées aux catholiques, surtout inaccessibles aux francophones, la Société d'agriculture entièrement contrôlée par les protestants, le seigneur Fraser qui abandonne presque ses terres, le curé David qui ne répète de dire que nous sommes trop peu nombreux pour de plus fréquentes visites. Tout concourt pour me faire comprendre que c'est peine perdue que de se battre dans ce pays.

Même déjà à 51 ans, le poids des années m'accable, le courage me laisse et je m'inquiète pour l'avenir de Paul dans ce pays si dur. Nous avons de moins en moins d'attaches ici qui justifient les quelques sous que nous pouvons y gagner à grandes peines. Vaudrait-il mieux que je laisse partir Paul vers le nord dans les terres où il serait sûrement plus heureux

en terres plus hospitalières. Devrais-je me départir de mon auberge, du moins de ce qui en reste, et travailler moi aussi chez les Cameron ou ailleurs sur les plateaux ou sur un lot déjà bien défriché mais abandonné.

L'autre jour, monsieur Roe de Bytown m'a laissé sentir qu'il aimerait bien venir s'installer dans le canton pour répondre au voeu du pasteur McPhail; le pasteur voudrait qu'une auberge ou un gîte de tempérance s'installe dans le canton pour aider les familles aux prises avec des cas aigus d'alcoolisme dans Lochaber. Ce serait en même temps une façon de combattre les frivolités qui se passent trop souvent chez Gant au Pine Inn. Roe me sermonnait à cette occasion de tolérer tant de pauvres colons à s'enivrer dans mon établissement. Le pasteur protestant McPhail, me dit-il, se prépare une stratégie pour faire remettre de l'ordre et de la moralité dans le canton. Il est vrai que les familles aux prises avec ces problèmes en souffrent beaucoup, mais il est difficile de changer le monde pour ce qu'il est. Roe m'a qu'en même dit qu'il me ferait peut-être bientôt une offre que j'aurais de la difficulté à refuser. Paul reprendrait peut-être goût à demeurer dans le canton si nous pouvions aller s'installer sur une ferme. Nous pourrions peut-être aussi s'installer dans le petit bourg du premier plateau près de la chapelle et trouver de l'emploi dans un magasin général ou chez un des artisans.

66- Caledonia Spring prospère

Depuis 10 ans, les centres de villégiatures ne se sont pas développés comme nous le croyons à l'époque de la construction de mon auberge, le Ottawa Beach House. Même mon voisin, le Pine Inn, sauf exception certains jours de l'année, se voit avec peu de clientèle. Lochaber ne devient pas ce que les Stevens aurait espéré, la porte d'entrée des cantons du nord. Dépassé le nord du canton de Lochaber, Bonsecours et la rivière Petite Nation devient de plus en plus la voie de la colonisation des cantons du nord.

Sur la rive sud de la rivière des Outaouais, à partir du Long Sault, les pôles d'attrait des activités sont surtout situés à Hawkesbury, Caledonia Spring, South Nation Mills et les alentours de Bytown. Du côté nord, c'est Grenville, Bonsecours et la Petite Nation, Buckingham et les alentours de Wrightstown. A par: Caledonia Spring, ce sont les grands cours d'eau qui attirent les pôles économiques, et encore, ce sont les sources d'eau à Caledonia Spring qui font vivre le milieu.

Depuis 1835, Caledonia Spring se développe tantôt avec peine, tantôt avec des sauts de prospérité. Depuis, la station thermale et de cure de santé attire des adeptes même à des milles de distance. Des notables de Montréal, de Québec, des Etats-Unies d'Amérique et de plus loin dit-on.

On répète que Louis-Joseph Papineau et Louis-Hipolyte Lafontaine s'y rendraient côtoyer les anglo-saxons prestigieux et bourgeois pour y discuter des choses du pays en toute quiétude. Cet îlot de tranquillité, de repos et de paix n'est fréquenté presque exclusivement par les anglo-saxons fortunés.

Les quatre sources thermales ne cessent d'attirer les adeptes de thermalisme et d'hydrothérapie, très populaires dit-on actuellement dans le monde. Caledonia Spring offre maintenant de l'eau minérale en

bouteille sur les marchés de Bytown, de Montréal et de Québec. Très vite, les découvertes des sources d'eau minérale de Eastman's Spring sur Bear Brook à 6 milles à l'est de Bytown et de Gloucester Spring sur Green's Creek il y plus de huit ans ont aussi donné source à des développements de mises en bouteilles d'eau minérale, mais à plus petite échelle. Ces dernières sources, malgré les efforts des propriétaires n'attirent que peu de curistes à la recherche de sources thermales et à eau minérale. Il est vrai que les sources de Caledonia Spring offrent des installations et hôtel de luxe alors que près de Bytown, les sites sont peu accueillants.

A Caledonia Spring, après 1839, William Parker y aménageait presque une ville d'eau après le feu de l'année précédente. Pour se créer plus de liquidité, il vendait des lots à des personnalités importantes, souvent des politiciens ou des marchands influents qui pourraient aussi donner du prestige et de la popularité à ces lieux. Alexander Fraser, John McGillevey, John Hamilton, tous trois membres du conseil exécutif du haut Canada, et leur ami de Montréal, le juge George Pyke, Peter McGill de la Banque de Montréal et John Sandfeild McDonald de même milieu sont paraît-il tous propriétaires de lots autour des sources. Certains d'entre-eux commencent même à y construire des petits pavillons d'été. Ces faits sont bien connus pour faire la une dans le journal de Bytown.

En 1840, même une loterie avait été mise sur pied pour augmenter les entrées d'argent. Je me rappelle que les Stevens ici et les Tucker à Bonsecours avaient tenté vainement leur chance et perdu assez d'argent à l'époque. Quinze lots représentant 8000 livres furent tirés suite à la vente d'un grand nombre de billets à 5 livres le billet.

Parker fit assez d'argent, mais sentit que les choses pouvaient se gâter et vendait ce qui lui restait de propriété et installation à J.L. Wilkinson en 1847. Il est répété qu'il en retirait 44,000 dollars. Depuis ce temps,

le nouveau propriétaire n'a pas la partie facile, les coûts d'opérations lui causent des problèmes. Faut dire que l'économie n'est pas à son meilleur non plus.

Faut voir ces installations pour le croire. Le Canada House est un vrai palace, un hôtel de luxe. Malheureusement, les installations sont éloignées de la rivière des Outaouais. C'est un long voyage même pour les gens de Montréal pour s'y rendre. La journée commence par un parcours en diligence de Place d'armes jusqu'à Lachine, puis le bateau mène les clients de Lachine jusqu'à Pointe Fortune, à la limite des deux Canada au pied des rapides de Chute à Blondeau et du Long Sault. Et encore là, les voyageurs doivent prendre la diligence jusqu'à Caledonia Spring en passant par l'Orignal.

Les gens qui y viennent par Bytown, trouve un parcours tout aussi long. Les curistes américains ou des Grands Lacs naviguent à travers les terres sur le Canal Rideau de Kingston à Bytown, puis de Bytown à l'Orignal pour y prendre une diligence vers les sources.

Le journal des sources, "The life at the Spring" sert à promouvoir les qualités des effets des traitements à Caledonia Spring. Ce journal est disponible maintenant sur tous les bateaux et à la plupart des grands hôtels de Montréal, Québec et autres grandes villes. On y voit régulièrement des photos du site et des installations en plus de lire des informations sur la fréquentation des lieux.

En 1847, 775 visiteurs avaient séjourné à Caledonia Spring. Les installations du Canada House peuvent recevoir jusqu'à 100 personnes en même temps. Il est difficile d'avoir maintenant des statistiques précises, mais l'on dit que l'achalandage baisse continuellement. Les temps, là aussi, semblent durs.

Même Louis-Joseph Papineau, à son retour d'exil, y aurait séjourné

quelques semaines alors que plusieurs politiciens de Bytown y prenaient une cure de repos avant d'entrer chez eux dans leurs circonscriptions.

Caledonia Spring se fait maintenant connaître par la Caledonia Spring Company qui exploite et distribue l'eau minérale des sources sur un très grand territoire. Le réseau de distribution de son eau minérale repose sur ses dépôts de Kingston et Toronto, et plusieurs agences aux Etats-Unies dont Boston et Niagara pour fournir les marchands et les pharmaciens. Tout ce réseau est approvisionné à partir d'un dépôt central situé à Place d'Armes à Montréal. Les ventes en 1847 à Montréal seulement atteignaient plus de 10,000 gallons. En 1849, les ventes globales avaient augmentées de 300%. En fait, Caledonia Spring vit de son eau minérale vendue beaucoup plus que de sa station thermale que fréquentent les curistes. Sans la vente d'eau, il n'est pas sûr que la station survivrait.

Pauvre Lochaber et pauvre Ottawa Beach House. Rien pour attirer les villégiateurs, pas de sources, et en plus un deuxième hôtel pour me faire concurrence. Je suis bien décidé de tourner la page et de recevoir les offres de Roe. C'est peine perdue de poursuivre mes efforts pour survivre dans une action qui ne peut que faire échec. Salut l'auberge.

67- Où sont-ils passés?

J'ai eu la chance de troquer l'auberge pour une petite ferme déjà assez bien défrichée et un peu d'argent. Monsieur Roe peut maintenant organiser son auberge de tempérance, et moi tenter d'oublier les derniers soucis et vivre plus tranquille et peut-être voir Paul s'intéresser à la terre.

J'ai maintenant tout le temps de regarder sans l'influence des ambitions extravagantes que j'ai toujours eues dans ce pays souvent trop hostile pour les Canadiens français catholiques. Je peux maintenant faire reculer et répondre vraiment à la question. Où sont-ils donc les Canadiens français qui sont venus ici dans l'Outaouais.

Quelques Canadiens seulement ont osé venir s'installer ici dans le canton pour généralement se faire vite indiquer qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Pas ouvertement, bien sûr, mais si subtilement que chacun ne s'en rendit compte qu'à la longue comme moi. Le forgeron Faubert s'installe et très vite la communauté anglo-saxonne fait venir un des leurs et le poste à un endroit plus stratégique et donne un message très clair aux siens de faire affaires avec ce dernier. La même chose est arrivée avec mon auberge dès que le Pine Inn fut en opération. Les Stevens, les Cameron, les Whitehead et les autres offrent à leurs fournisseurs et leurs clients séjournant à Lochaber des arrangements d'échanges de service avec les Gant du Pine Inn et eux, choses qu'ils n'avaient pas même discutées avec moi précédemment. Toute cette clientèle se retrouve maintenant régulièrement au Pine Inn. En fait, les gens logent au Pine Inn et les marchands et entrepreneurs de Lochaber paient l'hôtel pour récupérer les coûts dans les négociations et la facturation des marchés. Un troc qui se veut habile et honnête, mais bien dirigé pour le garder fermé à leur entité que je n'ai pas encore trouvé de mots pour la qualifier.

Cette terre, loin de Québec et de Montréal, au limite du Haut-Canada, est sous la domination des gens d'affaires et des politiciens britanniques souhaitant de faire de ce pays une terre anglo-saxonne. Les Tucker et les Cook dans la Petite Nation, les Stevens et les Cameron à Lochaber, les Bowman et les Bigelow à Buckingham, les Gilmour plus au nord et les Wright à la Chaudière et sur la Gatineau et tous les autres qui sont reliés aux affaires dans l'entourage des frères Hamilton de Hawkesbury ont vraiment su tirer avantage de leur situation et garder les Canadiens en échec dans ce supposément grand pays en voie de devenir une terre hostile aux Canadiens français tant à Montréal qu'à l'est de Montréal. On l'a vu lors de la Rébellion de 1837, puis lors de la mise à prix de la tête de Papineau et les autres, la destruction du parlement de Montréal avec ses archives irremplaçables par la sanction royale de la loi par lord Elgin, entre autres choses, il est clair que la vie de Canadiens français nous sera jamais facile.

J'ai beau chercher des noms canadiens français qui viennent faire affaires ici; le nom des Galipeau me semble être le seul. Les Stevens ne nous ont jamais vraiment aidés, mais nous ont surtout juste assez supporté pour que nous leur demeurions serviables et utiles. C'est d'ailleurs le cas de tous les Canadiens français qui sont venus ici depuis le début du siècle. On leur donne juste assez pour survivre, on les exploite au maximum, puis on leur laisse assez pour qu'ils débarrassent la vallée lorsqu'ils sont jugés inutiles. Des exploités tout juste.

Et bien, je ne m'en vais pas, je reste. Je fais de ma petite terre du rang V ma petite patrie à moi, un point c'est tout. S'il le faut je parlerai en français à la nature et en anglais avec le reste.

68- La fin d'un rêve

Maintenant installé sur ma ferme du rang V, sur le lot 10-est avec ma fille Anne (15 ans) et Paul mon fils (18 ans), je ne pense plus qu'à l'avenir de ces deux enfants que je n'ai pas eu assez de temps à connaître et à aimer, m'ayant toujours battu pour les autres et pour des idées personnelles. Déjà Paul pense à s'établir sur son propre lot. Il a fait la demande pour obtenir le lot 11-est sur le rang VII depuis le mois de juin passé, mais il en faut souvent jusqu'à deux ou trois ans avant que les actes de concession ou d'acquisition soient émis. Entre-temps, il me seconde sur mon lot pour compléter et améliorer mes installations et cultures. Anne pourra compléter son éducation chez les soeurs à Bytown cette année et pourra alors commencer à enseigner aux jeunes catholiques francophones du canton dès l'an prochain à l'école du rang V tout près d'ici. Cette école est présentement en construction.

Je continue à remplir mon poste d'évaluateur au conseil scolaire, même si plusieurs auraient préféré me voir démissionner après que j'aie eu gagné la bataille pour faire construire la première petite école catholique française.

Le Ottawa Beach House n'attire pas plus, sinon moins de clientèle que lorsque nous y étions. De fait, presque tous les catholiques, surtout francophones, ne la fréquentent plus. Le Pine Inn de Gant attire de plus en plus de clientèle. Roe n'arrive pas non plus à trouver sa clientèle pour répondre aux objectifs de tempérance du pasteur McPhail, le successeur du pasteur Edwards. Ce qui me reste de mes ambitions du début s'est estompé, mais, j'ai tout de même la satisfaction d'avoir accompli des choses positives pour les Canadiens catholiques francophones et anglophones. Un temple pour se recueillir, une école pour apprendre et la fierté dans leur capacité de se défendre sont des acquis pour demeurer.

A mon tour maintenant de vivre tranquille, de goûter à la joie de vivre pour soi et d'oublier que le combat est de rigueur pour en gagner un peu tous les jours. J'ai accompli un travail de pionnier pour que les catholiques, surtout francophones croient qu'il est possible de faire sa place ici même si c'est parfois long et ardu. Ce pays est à nous et un jour il nous reviendra tout entier à nous. Il ne suffit que d'y croire et d'y contribuer à l'échelle de sa capacité sans pour autant y mettre trop de témérité, mais surtout de la rigueur et de la foi.

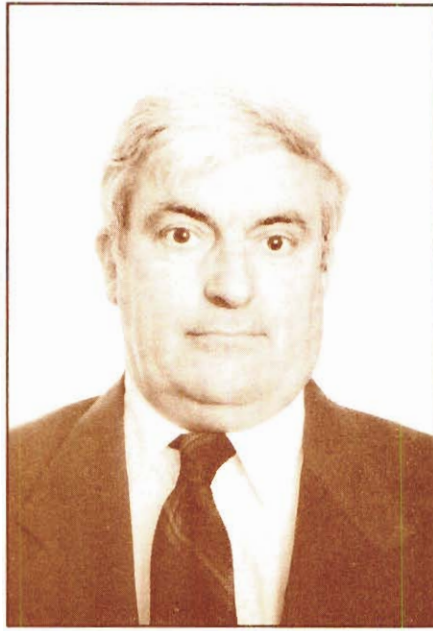
Merci les amis!!!!

Ce manuscrit n'eut été possible sans mes amis et ma famille. Qui pourrait prétendre tout faire soi-même? Bien sûr, j'y ai mis mes idées, bien sûr j'ai su les mettre sur papier. Mais, qui peut prétendre bien faire sans la connivence des autres.

Des gens qui ont du mérite à avoir lu et relu les pages qui précèdent. Colette St-Hilaire, ma compagne de la vie que j'aime plus que toute autre, Suzanne St-Hilaire, une belle-soeur en or, Sylvain Perron, un ami aimant l'histoire régionale, tous trois ont relu et annoté le manuscrit de cet essai historique romancé. Merci pour les heures passées à me relire et pour leur patience à passer au crible ce qui autrement n'aurait pu être ce qui précède.

Pour ceux qui pensent que notre pays est si grand que nous ne pouvons en voir les limites, je dis que notre pays deviendra nôtre dès que ses limites deviendront visibles à ces habitants. Ce manuscrit devient compréhensible parce que les limites de ses messages deviennent claires à ceux qui veulent bien le lire.

Merci à tous ceux qui, de prêt ou de loin, m'ont aidé et supporté durant la rédaction de cette histoire. Merci à ceux qui nous ont fabriqué un si beau pays, merci à ceux qui le protège.



Jean-Guy Perras est un agronome urbain qui a su garder contact avec son patrimoine et la terre qui l'a vu naître. Né en 1939 à Thurso, canton de Lochaber sur la rive nord de la rivière de l'Outaouais québécois, il s'exile pendant 20 ans à Québec. Il revenait en Outaouais en 1980 pour oeuvrer à la gestion de l'environnement urbain de la région de la Capitale canadienne.

Dès son retour dans l'Outaouais, il n'a cessé de s'interroger sur l'histoire de son patrimoine et de chercher à trouver les traces de l'évolution de la terre qui l'a vu naître.

Jean-Guy Perras a écrit "La Saga de Thurso" publié chez Les Éditions de la Petite nation en 1985 à l'occasion du centenaire de Thurso, sa ville natale. Ce premier essai se voulait une recherche historique couvrant la période de 1800 à 1985. Bien sûr, toutes les recherches qui ont permis d'écrire ce premier essai laissaient une foule de trouvailles historiques très intéressantes à faire connaître plus à fond.

C'est ce que Jean-Guy Perras tente maintenant de partager avec le lecteur en faisant vivre un personnage réel, André Galipeau, premier aubergiste de Lochaber arrivé dans la vallée de l'Outaouais en 1839, un peu plus d'un an après la Rébellion du Bas-Canada.

André Galipeau nous fait vivre quelques vingt ans d'efforts et de combats dans un pays peuplé d'étrangers reflet d'un Haut-Canada qui tente toujours de dresser une résistance à la survivance des conquies du Bas-Canada.

Ce pays à vivre est encore vrai aujourd'hui. Les uns le sentent, les autres le démentent, refusant inconsciemment d'admettre la poursuite de la conquête inachevée.